

# A la rencontre de Sylviane Roche, écrivain ...

1949, Sylviane Roche naît à Paris.

1969, elle s'installe en Suisse à Lausanne avec son époux et Emmanuel, leur fils.

1974, naissance d'Elodie.

Dès 1978, elle obtient sa licence de lettres à l'Université de Lausanne et enseigne la littérature française, l'histoire et l'espagnol au gymnase cantonale à Nyon.

De 1986 à 2005, elle participe au comité de direction de la revue littéraire lausannoise *Ecriture*.

Auteur d'articles de critique littéraire dans divers journaux et traductrice de l'espagnol (en particulier Puerto final de l'Argentin Daniel Mayer), elle a publié ...

**Un récit :**            **L'Italienne**, en collaboration avec Marie-Rose De Donno, Bernard Campiche, 1998

**Trois roman :**    **Le Salon Pompadour**, Bernard Campiche 1998

**Septembre**, Bernard Campiche, 1998

**Le Temps des cerises** Bernard Campiche, 1997, Prix Franco-Européen 1998, Prix des auditeurs de « La Première » 1998

**Un recueil de nouvelles :**    **Les Passantes**, Bernard Campiche, 1990

**Un recueil de «contes psychologiques» :**            **L'Amour et autres contes**, Bernard Campiche, 2002

## *L'Italienne, histoire d'une vie* (1998)

Deux femmes. Une écrivaine.

Sylviane Roche prête sa plume au récit que Marie-Rose De Donno, une Italienne du Sud, vendeuse de mode dans une boutique lausannoise, lui fait de son parcours.

Espoir, déceptions, rancœur, les difficultés de s'intégrer dans un pays étranger... et, malgré la souffrance, « les bons moments »...

*« J'ai écrit cette histoire d'après le récit que mon amie Marie-Rose De Donno m'a fait de sa vie. C'est ce qu'elle m'a dit, et c'est aussi ce que j'ai entendu. Nos mots se mêlent. C'est une œuvre commune... »*

*Marie Rose m'a donné l'occasion de me racheter de la chance que j'ai dans la vie.»*

(Sylviane Roche)

*« J'étais un petite fille quand je vis pleurer ma mère sur le cercueil de son enfant.*

*Toute sa souffrance vint envahir mon cœur. Quoi, mort, un enfant ? Une question me vint à l'esprit : comment fera-t-elle pour continuer à vivre encore ?*

*Et pourtant un jour la mort t'a pris, toi qui étais mien.*

*Alors pour continuer la vie sans ta voix, j'écris. »*

( Marie-Rose De Donno)

*« J'ai toujours eu envie de faire un livre. Ma vie, en même temps elle me paraît tellement banale, inintéressante, et en même temps j'ai toujours eu l'impression d'avoir quelque chose à dire... »*

*Et puis je voulais parler de Sandro, que les gens le connaissent, sachent comment il était. Qu'il reste quelque chose.... Des fois, je me demande vraiment à quoi ça sert, mais tu sais comme je suis, je ne peux pas baisser les bras. » (p. 225-226)*

## □ Les années noires de son enfance ou... « **Naître** »

### Ma mère quitte l'Italie pour aller gagner sa vie en Suisse

*«Elle nous avait laissés, tu comprends, elle avait été obligée de nous laisser pour aller travailler en Suisse. Moi, j'avais sept ans. Ma sœur Donata, treize ans et demi et mon frère Giuseppe dix-sept. Il y avait aussi mon autre sœur, Rita, qui a quatre ans de plus que moi et qui était en pension depuis ma naissance. J'en reparlerai. Ma grande sœur, celle de dix-neuf ans, était placée chez des gens, à Rome, elle n'était plus à la maison. » (p. 18)*

*«Alors Donata et moi, on est restée seules. Et là, vraiment, on a su ce que c'était que d'avoir faim. Personne ne s'occupait de nous. On n'avait rien à manger. Mais vraiment rien, tu sais ce que ça veut dire ? Des fois, on allait chez une tante quoi nous gardait les restes, plutôt que de les donner au chien. Et il fallait encore dire merci, Oui, ça c'était vraiment très dur. Et ma mère qui se crevait en Valais et qui envoyait de l'argent à mon père ! Mais lui, au lieu d'acheter à manger, il allait boire, évidemment. Ma mère se méfiait quand même un peu, alors elle a écrit à ma sœur pour lui demander si elle avait bien reçu l'argent. » (p. 19)*

### 1958, premier séjour en Suisse...

*« On est arrivées à Saxon, c'était le 8 mars 1958. Il y avait encore de la neige, je n'en avais jamais vu. Je trouvais ça magnifique, mais quand j'ai marché dedans !... Mes chaussures étaient complètement percées, et j'ai senti ce froid. Une sensation inoubliable. » (p. 21)*

*«Et voilà, c'était mon premier contact avec la Suisse. Un pays où les gens mangeaient même le soir ! C'était absolument épatant. » (p. 23)*

### Dès lors, l'incessant va-et-vient entre la Suisse et l'Italie...

*«Après, ma mère a réussi à nous faire venir en Suisse, dans la famille où elle travaillait. Mais ça n'a pas duré non plus. J'étais trop petite, je ne pouvais pas travailler. Tu comprends, elle gagnait deux cent septante francs par mois, et elle devait payer septante francs de pension pour moi. Alors, au bout de trois mois, elle m'a envoyée en Italie, dans un pensionnat, celui où était déjà ma sœur Rita. » (p. 20)*

*«Il faut que je t'explique pourquoi j'ai fini par aboutir dans ce pensionnat. » (p. 29)*

*« Ma sœur a écrit à ma mère que je ne voulait pas rester chez elle, que j'étais toujours chez Papa et que Papa était tuberculeux, qu'elle avait peur pour moi. Alors ma mère est rentrée en vitesse en Italie, et a fait la demande pour que je sois admises dans un pensionnat. » (p. 30)*

*«Ma mère m'a ensuite ramenée en Suisse. Et j'ai guéri avec l'air des montagnes. C'est donc grâce à la tuberculose que je me suis à nouveau retrouvée en Suisse. » (p. 31)*

*«Ensuite, quand je suis arrivée à Lausanne, je ne suis pas allée longtemps à l'école, moins longtemps encore qu'en Valais. C'était toujours la même chose, j'allais à l'école quelques mois, puis je retournais en Italie, et puis je revenais à nouveau ici, mais comme je ne*

*comprenais plus le français, on me mettait à un autre niveau. Et quand je suis arrivée à Lausanne, en 1962, on m'a mise dans l'année scolaire qui correspondait à mon âge. J'étais donc complètement paumée.» (p. 35)*

## **Enfin, en Suisse ou ... « Subir »**

*« La dernière année que j'ai faite à Maglie, c'était la dernière année de mon enfance. Tu sais, quand ma mère est venue me chercher, et que moi j'aurais tant voulu aller au bord de la mer. Eh bien, elle m'a ramené en Suisse, et c'est là que le malheur a commencé, ces choses terribles qui me poursuivent encore maintenant. » (p. 43)*

*« J'avais dix ans. Ma mère avait changé de patron. Elle travaillait chez un homme qui était gardien, ou policier, à la Grande-Dixence en construction. Je ne sais pas ce qu'il faisait exactement. La semaine, il n'était pas là, mais il rentrait le week-end. Ma mère s'occupait du ménage et travaillait dans les vignes. » (p. 45)*

*« Depuis ce jour, il essayait tout le temps de me tripoter, de me voir nue lorsque je me lavais. A cette époque, mes seins commençaient à pousser, on voyait juste le bout. Il se moquait de moi, il faisait des commentaires. Ma mère ne s'est rendu compte de rien. Et pour ça je lui en veux énormément. » (p. 47)*

*« Les premières choses de la vie, comme on dit, je les ai apprises de cette façon. Il ne m'a jamais pénétrée, mais il y a eu, comment dire des attouchements. Ce n'était pas vraiment un vol. Mais pour moi, c'était un vrai viol. » (p. 47)*

*«D'ailleurs je crois que cet homme n'était pas tout à fait normal. Il parlait toujours de mort, de suicide, il était très bizarre. Et quand tu penses que ma mère couchait avec lui...Oh oui, elle y était pratiquement obligée, à cause du permis de travail. C'était un vrai chantage.» (p. 48)*

## **Pourtant, malgré la souffrance, « les bons moments »**

*« Tu vois c'est ça qui est étonnant : cette façon qu'on a d'aimer son enfance, même une enfance comme la mienne. Normalement, je devrais tout faire pour ne jamais y penser, eh bien non. Peut-être parce que, comme je le disais tout à l'heure, on avait quand même de bons moments. » (p. 13)*

*« Tout ça, c'est des moments d'enfance, tu vois, et même si ce n'était pas toujours drôle, pour moi, à l'époque, ça m'a fait plaisir de me les rappeler. Et puis encore une fois, je me rends compte de tout ce que ma mère avait sur le dos. Du soin qu'elle prenait de moi, même à distance.... J'étais insouciant, malgré tout heureuse. » (p. 42)*

*« Par contre, je ne comprenais pas pourquoi ma mère pleurait comme ça. Maintenant, quand j'y pense ! Quand je pense à son courage, à ses efforts, à sa vie ! Oui, tu vois, je crois qu'il est temps que je te parle de ma mère. ... » (p. 23)*

*«Je pense que je traîne encore aujourd'hui derrière moi le fait que ma mère ne se soit pas comportée comme ce qu'on appelait une femme honorable, à cette époque-là, en Italie du Sud. » (p. 26)*

## □ Début dans la vie ou... « *Surmonter* »

### A Lausanne...

« Mais elle a fini par décider de quitter le Valais. Je ne sais pas exactement pourquoi ni comment. Peut-être qu'elle en avait vraiment marre, ou alors qu'elle avait commencé à soupçonner quelque chose ? Je ne l'ai jamais su. On ne parlait pas beaucoup avec ma mère, surtout de ces choses-là, évidemment. Toujours est-il qu'elle a obtenu un travail à Lausanne, à la maternité. » (p. 48)

« A la même époque, ma sœur Donata, qui travaillait en France, était revenue en Suisse. Elle vivait avec ma mère. Ça faisait un peu plus de rentrées et, du coup, on pouvait se permettre de payer un loyer pour un appartement. » (p. 55)

« Et on s'est bien installées, toutes les trois. Moi, je dormais dans le hall, ma sœur et ma mère avaient leur chambre. J'ai des souvenirs merveilleux de cet appartement plein de soleil. C'était la première fois de notre vie qu'on avait un appartement décent, où tout était neuf, tout était beau, tout brillait, c'était génial. » (p. 58)

## □ Dès 1964, les hommes de ma vie ou... « *Aimer* »

### Mon mari

« Tiens, par exemple, c'est dans cet appartement-là que j'ai connu mon mari... Tu veux que je te raconte la rencontre de mon mari ? J'avais quatorze ans... » (p. 58)

« Je faisais donc déjà partie du Théâtre d'enfants de Lausanne. C'était en 1964. Un jour, ma mère nous dit qu'une de ses amies d'Italie allait venir en Suisse. C'était un dimanche, et vu qu'elle travaillait à la maternité, elle ne pouvait pas aller la recevoir à la gare. Elle a demandé à mon frère et à moi si on pouvait y aller à sa place... Donc avec mon frère et ma belle-sœur on est allé à la gare et on a attendu dans la salle d'attente. » (p. 63)

« Et voilà mon frère qui entre avec un jeune homme. J'entends le jeune homme qui dit à mon frère, parce que moi, j'étais avec ma belle-sœur :

-C'est qui la fille qui est à côté de ta femme ?... Mon frère m'a appelée et je suis allée vers lui.

Mon mari (enfin je veux dire... bref, le garçon) me regardait la bouche ouverte, il n'en revenait pas que je puisse faire partie de cette famille, parce qu'il en connaissait la réputation, évidemment. Et voilà comment j'ai connu mon mari. » (p. 64)

## 1965, Tony, rencontré en apprentissage...

*« Mais je voudrais revenir à avant mon mariage, parce que ça ne s'est pas fait si facilement. Il s'est passé plein de choses, et, surtout, j'ai bien failli ne pas l'épouser. Si seulement... Enfin, ça ne sert à rien de regretter ce qu'on a fait ou pas fait, non ?*

*J'avais donc quinze ans et demi environ, et j'ai commencé mon apprentissage de couture...J'avais connu mon mari à quatorze ans. Quand j'ai commencé les cours, le premier jour, on était tous dans une grande pièce, tous les nouveaux élèves. On nous disait dans quelle classe on allait, avec quel professeur. On était déjà tous dans cette classe quand on a frappé à la porte, un jeune homme est rentré. Pour moi, ça a été le coup de foudre. Je suis tombée éperdument amoureuse de ce jeune homme. Je le trouvais beau. Pour moi c'était un dieu. J'étais très timide en plus j'étais fiancée... » (p. 66)*

*« Ca a commencé comme ça au mois d'avril et au mois de juin ou juillet, je devais partir en vacances en Italie avec mon mari. Moi avec ma famille et lui tout seul...Et voilà que mon mari au lieu de venir en Italie, est parti en vacances avec un copain en Grèce, sans même me prévenir. » (p. 67)*

*« Lorsqu'il est rentré, je lui ai dit qu'il pouvait retourner d'où il venait parce que ça ne m'intéressait plus. C'est comme ça qu'on a rompu.*

*Et j'ai commencé à sortir avec Tony. On se voyait aux cours. » (p. 68)*

## Une rupture inévitable ...

*« On est allé chez ses parents, j'ai rencontré sa mère, son père. C'était vraiment la famille traditionnelle d'Italie du Sud...Seulement je me suis vite rendu compte que ça ne pourrait jamais jouer. Ses parents ont commencé à me poser des questions, qui était mon père, qui était ma mère, quel métier faisait mon père, quel métier faisait ma mère, de qui ils étaient le fils, la fille, parce que chez nous c'est très important de connaître les ancêtres.» (p. 69)*

*« Dès mon retour à la maison, je lui ai écrit une lettre en disant que c'était fini, que franchement je ne l'aimais pas assez pour continuer. Je me suis peut-être sacrifiée. Mais je préférais cela plutôt qu'il apprenne que je n'étais pas comme il me croyait. » (p. 71)*

*« J'ai aussi écrit une lettre à mon mari. Depuis que je l'avais quitté, au mois de septembre, il n'avait pas arrêté de me téléphoner. Il voulait à tout prix qu'on ressorte ensemble, parce qu'il m'aimait, parce qu'il était fou de moi. Je lui ai donc écrit pour lui dire que, s'il était toujours d'accord, je voulais bien qu'on se remette ensemble. Pourquoi j'ai écrit cette lettre ? Je ne sais pas. Je crois que je pensais que de toute façon j'étais obligée de sortir avec lui, qu'il était le seul qui pourrait m'accepter comme j'étais à ce moment-là. Toujours est-il qu'on a recommencé. Il n'y avait plus rien à faire. » (p. 73)*

## 5 août 1967, mon mariage

« J'ai aussi écrit une lettre à mon mari. Depuis que je l'avais quitté, au mois de septembre, il n'avait pas arrêté de me téléphoner. Il voulait à tout prix qu'on ressorte ensemble, parce qu'il m'aimait, parce qu'il était fou de moi. Je lui ai donc écrit pour lui dire que, s'il était toujours d'accord, je voulais bien qu'on se remette ensemble. Pourquoi j'ai écrit cette lettre ? Je ne sais pas. Je crois que je pensais que de toute façon j'étais obligée de sortir avec lui, qu'il était le seul qui pourrait m'accepter comme j'étais à ce moment-là. Toujours est-il qu'on a recommencé. Il n'y avait plus rien à faire. » (p. 73)

« Mais je me suis quand même mariée, avec ma très belle robe blanche, le 5 août 1967. » (p. 77)

« On habitait dans une toute petite chambre. La salle de bains était dans le corridor. On avait juste une plaque, un réchaud dans la chambre, sur laquelle on pouvait faire à manger. Naturellement, je trouvais qu'on ne pouvait pas vivre là, que ça allait pour dépanner. » (p. 79)

« Dès que je me suis mariée, à mon retour en Suisse, j'ai arrêté mon apprentissage. Je n'avais pas envie de revoir Tony parce qu'il fallait expliquer trop de choses. Déjà quand je disais oui à l'église, je pensais à lui. » (p. 80)

...et l'incessant va-et-vient entre la Suisse et l'Italie ou... « **Vivre** »

« J'aimais beaucoup mon travail chez Miss Betty, Sabina grandissait, ça aurait pu aller très bien comme ça. Mais mon beau-père, le père de mon mari, est tombé gravement malade. Il avait un cancer de la gorge et de l'oreille. Il a écrit à mon mari qu'il voulait qu'il soit près de lui pour les derniers temps de sa vie...

On est donc rentrés. On a tout liquidé ici, notre travail, notre maison, et on est rentré en Italie. Sabina avait deux ans, c'était en 1973. » (p. 87)

« Pour moi, de toute façon, c'était impossible de continuer à habiter chez ma belle-mère. J'ai d'ailleurs dit à mon mari que c'était exclu. Ou elle nous donnait un appartement comme elle nous l'avait promis, ou alors on se trouvait un autre appartement, ou encore on retournait en Suisse. La vérité, c'est que j'aurais bien aimé cette solution-là, parce que je n'arrivais pas du tout à m'habituer à cette vie. » (p. 88)

« Mon mari s'est finalement rendu compte qu'avec ce qu'il gagnait on ne s'en sortait pas... Mon mari est donc reparti en Suisse pour chercher du travail, mais au lieu de retourner à Lausanne, il est allé à Zurich rejoindre son frère. Et moi, je suis allée habiter chez ma mère. Si mon mari n'était pas là, je n'avais plus aucune raison d'habiter avec ma belle-mère. »

(p. 88-89)

## Sandro, mon fils...

« Et c'est ensuite que j'ai été enceinte de mon fils. Voilà. Voilà Sandro qui arrive dans ma vie, dans mon histoire. Sandro... » (p. 95)

« Il m'a fait travailler jusqu'au septième mois, et quand j'étais trop grosse pour travailler, il m'a renvoyée chez ma mère où j'ai accouché toute seule, comme un chien. J'ai emmené Sabina avec moi, je suis allée habiter chez ma mère qui nous nourrissait, ma petite fille et moi. Imagine l'hôpital avec tous les papas qui viennent voir leur petit... » (p. 97)

Ensuite, mon mari est reparti travailler en Suisse et il m'a laissée en Italie. En tant que femme mariée, je ne devais pas sortir seule. Et je le faisais quand même, naturellement. Je sortais avec mes enfants, l'après-midi j'allais au parc. Je les emmenais où il y avait un peu de verdure. Du coup, j'étais critiquée, par tout le monde. (p. 101)

## Printemps 1976, l'Italie...

« Et à Noël, j'ai décidé que c'était fini... Je lui ai dit :

-Je suis ta femme, ce sont tes enfants. Maintenant, ou tu demandes le divorce, ou alors tu assumes... Et c'est ainsi qu'on a recommencé à vivre ensemble. On a recommencé à avoir plus ou moins une vie de couple, cahin-caha. On est restés à Zurich encore six mois, et ensuite on est rentrés en Italie dans l'intention d'y rester définitivement. C'était au printemps de 1976. » (p. 102)

« Sandro avait huit mois lorsqu'on est repartis en Italie pour toujours. De toute façon, il n'avait jamais été question qu'on reste ne Suisse, qu'on s'y fixe. Pour mon mari, rentrer en Italie, c'était son rêve. C'est pour ça qu'il économisait et qu'il faisait construire la maison dont j'ai parlé, avec les appartements et le garage. » (p. 103)

« Donc, avec des hauts et des bas, je vivais en Italie. On s'était installés. Je pensais que c'était pour toujours et que j'avais meilleur temps de me faire une raison. De m'habituer. Mais j'ai vécu en Suisse pas mal de temps, j'avais vraiment assimilé la mentalité suisse. C'était très dur, par conséquent, de me réinsérer dans la vie de là-bas. Je n'étais plus comme les autres, je n'avais plus la même mentalité, je n'étais plus ni d'ici ni de là-bas. Je me sentais très mal. Quand mon mari avait voulu rentrer en Italie, on avait fait un pacte : je rentrais en Italie, d'accord, mais il ne devait pas m'empêcher de vivre ma vie comme je la vivais en Suisse. Il avait promis. Donc, en arrivant en Italie, j'ai continué à mener ma vie tranquille comme je le faisais ici, c'est-à-dire que je sortais faire les courses, j'accompagnais mes enfants à l'école, je rencontrais une amie et si j'avais envie d'aller boire un café, j'allais boire un café. Tu vois que je ne faisais rien de mal, mais, par rapport aux gens de là-bas, à ce moment-là du moins, c'était quelque chose d'anormal. » (p. 109)

« Finalement, ce n'était pas si mal, en apparence. On n'était pas riches, mais ça commençait à aller. J'arrivais à aménager ma vie plus ou moins, comme je t'ai raconté. Et puis, justement, les enfants étaient heureux, ils grandissaient... Et ça n'a pas duré. Non, ça n'a pas duré, j'ai envoyé balader tout ça.... Des fois, j'ai de la peine à comprendre pourquoi. Peut-être qu'en

*essayant de te l'expliquer ça m'aidera à y voir plus clair. Oui, c'est la question maintenant, il faut que j'essaie de t'expliquer pourquoi j'ai quitté mon mari. » (p. 119)*

**Février 1987, la séparation...**

*« Je pense que j'aurais voulu un homme dont j'aurais pu être fière, et je ne l'étais pas. Le drame, c'est que je ne l'ai jamais accepté comme il était. C'est ça qui était terrible.*

*Il faut dire que lui non plus ne m'acceptait pas comme j'étais. Ou plutôt, il n'arrivait pas à comprendre ce que j'étais, rien de ce j'aimais, de ce qui m'intéressait. » (p. 106)*

*« Parce que oui, j'ai fini par faire le saut, j'ai fini par le quitter... C'était en février 1987. Ma sœur Donata qui vivait en Suisse devait se faire opérer des jambes. Elle est femme de ménage, c'est de ça qu'elle vit, et en se faisant opérer, elle avait peur de perdre ses clientes, alors elle m'a demandé si je pouvais venir la remplacer. J'ai juste dit à mon mari que je devais aller aider ma soeur qui ne pouvait pas se déplacer à cause de ses jambes. Il ne m'aurait pas laissée partir s'il avait su que j'allais travailler. Alors, je suis arrivée en Suisse, et pendant trois semaines j'ai fait le ménage à la place de ma sœur pour qu'elle puisse garder ses clientes. En plus, ça m'a fait un peu d'argent, ce qui m'a permis d'aller chez le dentiste. Et c'est pendant ce court séjour que j'ai revu Tony....*

*Et puis après, bien sûr, je suis rentrée en Italie. Et là il a été clair tout de suite que je ne pourrais plus rester avec mon mari. Ce n'allait vraiment plus, je me rendais compte que je ne l'aimais pas. Ces trois semaines passées en Suisse m'avaient fait comprendre que ça ne pouvait pas continuer comme ça. » (p. 129)*

*« Et je suis partie, j'ai tout quitté, sans douleur. Je me demande si je me rendais vraiment compte que je partais vraiment. C'était le 6 juin 1987. Sandro avait douze ans et Sabina seize. Sabine comprenait que je quitte son père parce qu'elle se rendait compte qu'entre nous ça n'allait pas du tout. Mais mon fils, lui, bien sûr, ne voulait pas. Mon mari nous a même accompagné à la gare de Lecce. Il m'avait dit que de toute façon, si ça n'allait pas je pouvais toujours revenir. La vérité, c'est qu'il était absolument persuadé que ça n'irait pas, que je reviendrait, comme on dit, la queue entre les jambes. » (p. 131)*

**« J'ai revu Tony. Il était marié... »**

*« Mais je crois qu'il faut que je te parle de mes relations avec Tony. C'est une période confuse dont je ne suis pas très fière. Enfin, je ne regrette rien, mais je veux dire que parfois, j'ai de la peine à me comprendre moi-même. Ce que je peux dire en tout cas, c'est que j'ai aimé ce type, tu ne peux pas savoir comment ! » (p. 143)*

*« J'ai revu Tony. Il était marié, mais ça n'allait pas terrible avec sa femme. Ils s'étaient déjà séparés l'année d'avant, puis ils s'étaient remis ensemble. Il m'a aidé à chercher du travail, il m'accompagnait quand je me présentais dans des hôpitaux, mais partout sans succès. Sans permis, c'était exclu. » (p. 132)*

« A l'EMS je gagnais deux mille francs net. Je n'arrivais pas à tourner. En plus, j'avais des problèmes avec Sabina. Elle avait de la peine à accepter la vie en Suisse... Quand à Tony, il vivait avec sa femme et il m'avait dit qu'il ne comptait pas la quitter. » (p. 145)

« Le lendemain, j'ai téléphoné à Tony et je lui ai annoncé que je rentrais en Italie. Mes enfants souffraient trop, et rien ne me retenait en Suisse. Sur le moment, il n'a pas répondu grand-chose. Il faut dire qu'il était à son travail et moi au mien. Et que ce n'était pas très pratique pour avoir des conversations personnelles. On a raccroché. Je pensais vraiment que ma décision était prise. Le soir, il est venu à la maison. Il m'a dit qu'il était prêt à quitter sa femme, à prendre une chambre en attendant. Pour écarter les soupçons, et qu'on ne pense pas qu'il la quittait pour moi. ...Et il l'a fait. Il a quitté sa femme, Et je ne suis pas rentrée en Italie... » (p.146)

« C'était en septembre-octobre 89. Il avait divorcé en janvier. Il avait loué une petite villa à Cugy. On est allé vivre là-bas avec Sabina. Mois, je payais la nourriture, Tony payait la maison, on partageait les frais. Et, au moins, de cette façon, j'avais les moyens de payer l'école à Sabina. Et presque tout de suite je me suis rendue compte que ça ne pouvait pas aller parce que Tony ne supportait pas Sabina. Comme je l'ai dit avant, Sabina était une adolescente qui n'avait pas du tout envie de faire la bonne pour qui que ce soit. Et Tony, c'est l'Italien du Sud. » (p. 148)

## Une nouvelle séparation...

« Le lendemain, c'était le 14 février, la fête des amoureux. C'est le jour que j'ai choisi pour lui annoncer que je le quittais. Il m'a répondu :

-O.K., comme tu veux, le plus vite sera le mieux...

C'était très dur, parce que j'adorais cet homme. Pourtant, c'était un amant médiocre, il avait un caractère épouvantable, mais je l'aimais. Je le regardais et je fondais. » (p. 150)

## Tony - Georges - Tony

« J'ai donc recommencé à sortir, à voir des gens. Et neuf mois après ma rupture avec Tony, j'ai rencontré quelqu'un. Un type qui s'appelait Georges. » (p. 152)

« Quand je l'ai quitté pour me remettre avec Tony, il m'écrivait des poèmes. J'ai recommencé avec Tony au mois d'octobre et Georges m'a écrit des poèmes jusqu'à la veille de Noël. Un des derniers qu'il m'avait écrits s'appelait : Les Noël des gens seuls.

Après ça, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Mais au mois de mai, j'ai appris qu'il s'était suicidé. Il avait des tendances suicidaires. Je me souviens que lorsque j'allais chez lui, c'était toujours le soir, mais tout était éteint, il allumait beaucoup de bougies, il m'avait dit qu'il avait pensé à se suicider... » (p. 154)

« Je suis donc retournée vivre avec lui. J'ai laissé mon appartement à Sabina. Encore une grande connerie. C'est quelque chose que je n'aurais jamais dû faire. Même à dix-huit ans, ma fille était une gamine. Les conneries que l'amour te fait faire !...

*J'étais inconsciente, mais heureuse, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? De toute façon, je me dis qu'il faut être inconscient pour être heureux, tu ne crois pas ? » (p. 155)*

*« Pendant vingt ans j'avais habité avec un homme qui me faisait vivre d'une manière à laquelle, tout en souffrant et en rêvant d'autre chose, je m'étais habituée. Et tout d'un coup, je me retrouve avec un autre homme qui a une autre façon de vivre, qui aurait voulu que je parle de politique, du taux hypothécaire, de toutes les choses dont j'arrive à parler aujourd'hui sans problème. Mais, à ce moment-là, je ne pouvais pas. Je ne manquais pas d'intelligence, du moins je ne crois pas, mais simplement je n'avais pas les connaissances. » (p. 157)*

*« Entre-temps, Tony avait quitté son travail à la gérance immobilière et s'était mis à son compte au moment où c'était le plus catastrophique dans l'immobilier Il a tenu six mois, je crois, puis il a dû arrêter. Il s'est donc retrouvé au chômage. » (p. 158)*

## **Trahison**

*« L'un de ses amis, Bernard, qui avait une entreprise de vente, lui a proposé d'être son directeur...*

*A midi, il devait m'appeler, pas de téléphone. J'attends une heure, deux heures, trois heures, pas de téléphone. Je me faisais du souci, alors j'ai téléphoné à Bernard :*

*-Excuse-moi, Bernard, c'est Marie-Rose, est-ce que Tony t'a parlé ?*

*Et là, il me répond :*

*-Oui, il m'a parlé, franchement, ce mec, je ne le comprends pas ; quand on a une femme comme toi...*

*J'ai compris qu'on ne parlait pas de la même chose...*

*-Il a dit qu'il avait honte de toi, qu'il n'osait pas te présenter aux gens, que quand il y a des invités il a peur que tu ouvres la bouche... (p. 160)*

*« ...j'ai dit à Tony qu'il fallait arrêter. Je n'en pouvais plus. Il m'a dit :*

*-Cette fois, tu sais que c'est pour toujours ?*

*-O.K., je le sais. » (p. 162)*

## **Mes enfants...**

*«Maintenant, il est temps que je te parle de mes enfants. Rien que d'eux. J'ai attendu, mais ce n'est pas indifférent, tu le sais bien. J'appréhende, je crois, le moment... Mais avant, il y a toute notre vie, peut-être la période la plus heureuse, après l'arrivée de Sandro en 1991, à*

*Pâques. J'habitais avec Sabina dans un deux-pièces. Et quand Sandro est venu, l'appartement était devenu trop petit. Sandro était tellement grand qu'il remplissait l'appartement. Il mesurait un mètre huitante-cinq. Il a fallu chercher un trois-pièces.»(p. 169)*

**Sandro ...** « *C'était un garçon qui se faisait aimer énormément. Il était très doux. Et surtout, c'était un beau gosse. » (p. 172)*

*« Sandro... C'est comme si j'avais un peu peur de parler de lui. Et pourtant, je sais bien que tout ce récit que j'ai entrepris de te faire, tous ces souvenirs que je fais remonter depuis que j'ai commencé à te parler, tout ça, c'est pour finir par parler de Sandro. Tu te rappelles c'est la première chose dont je t'ai parlé, la seule qui comptait au début. C'est de fil en aiguille que j'ai compris qu'il fallait que je te raconte tout pour en arriver à Sandro. » (p. 95)*

*« Mais mon fils était un rital et un vrai. Il était Italien dans tous les sens du terme, dans son caractère, dans sa façon d'être, il n'y avait que l'Italie pour lui, rien n'était plus beau que l'Italie, aucune langue n'était plus belle que l'Italien. Presque tous ses copains étaient des Italiens. » (p. 171)*

*« Bien qu'on soit tellement unis, malgré le fait que leur donnais le meilleur de moi-même, le plus possible, cela ne suffisait pas. En tout cas, à Sandro, ça ne suffisait pas, il lui manquait son père. Qu'est-ce qu'il n'a pas fait pour que je rentre chez son père ! Il a tout essayé.*

*Mon mari avait construit une maison à la campagne. Le projet de construire cette maison, on l'avait depuis des années. Il l'avait construite exactement comme j'avais envie qu'elle soit, à l'endroit que je voulais, avec les pièces disposées comme l'aurais voulu. Et la dernière stratégie de Sandro pour me faire rentrer en Italie, c'était quand la maison était finie. Il avait fait une immense photo de cette maison, et il l'avait négligemment oubliée sur la table de la télévision. Cette photo est restée là pendant quinze jours en tout cas. Il n'a rien dit. Mais il la laissait là. Il se faisait comprendre sans parler. Il était souvent comme ça. Mais des fois, il parlait. Il posait des questions précises. » (p. 174)*

*« Ce que Sandro voulait de moi était impossible. C'était plus fort que moi. Je ne pouvais plus retourner là-bas. » (p. 175)*

*« -Maman, je peux te poser une question ? Tu te rappelles une fois, on attendait le bus à la place de la Riponne et je t'ai demandé pourquoi tu avais quitté Papa, et tu m'as répondu que j'étais trop agressif et trop petit pour comprendre, mais qu'un jour, une fois que je serais assez grand, tu me le dirais. Est-ce que tu penses que je suis assez grand aujourd'hui ?»  
(p. 176)*

*« Je veux que tu saches que je ne te juge pas. Je ne te juge plus. Je n'en t'en veux vraiment pas. Tout ce que je veux, c'est que tu sois heureuse. Je veux que tu refasses ta vie, Tu sais que je ne resterai pas toujours avec toi, Maman. Tu sais combien j'aime l'Italie, un jour ou l'autre, je rentrerai en Italie, donc ne reste pas seule pour moi. Moi, je ne resterai pas ici...  
Là, il m'a dit qu'il m'aimait. Et c'était le plus beau cadeau du monde. Au fond, j'avais souffert beaucoup, mais j'avais reçu une récompense immense. Mon fils me comprenait et mon fils m'aimait. » (p. 177)*

26 septembre 1995, « Mourir »

« Mais qui pourrait comprendre ? Comment un jeune homme de vingt ans, un jeune homme qui a tellement de vie, tellement envie de faire des choses, tellement d'amour, de choses à donner, à prendre, à faire, qui a tellement de projets comment un jeune homme de cet âges-là peut mourir. Je n'arrive pas à comprendre. Il paraît que c'est comme ça la vie... » (p. 179)

« C'était un samedi . Le 16 septembre 1995. Je pars travailler. Sandro dort. Sabina aussi. Sabina venait de louer un studio. On devait aller signer le bail à cinq heures, après la fermeture du magasin où je travaillais. A midi, j'ai téléphoné à la maison, j'avais peur que Sabina oublie. C'est Sandro qui m'a répondu. » (p. 181)

« A cinq heure, Sabina m'attendait avec son copain. On est allé signer le bail pour le studio. Ca me donne parfois l'impression que j'ai perdu mes deux enfants le même jour. » (p. 182)

« Ecoutez, Madame, il y a eu un accident. Un jeune homme est tombé d' un immeuble et il est mort. » (p. 185)

« Alors j'ai fait quelque chose de très étrange. Je suis devenue un animal, une louve. Je me suis jetée dans un coin du salon, par terre, et j'ai commencé à hurler. Et quand j'ai hurlé, j'ai eu l'impression d'être un loup, d'être une bête. Je me sentais blessé à mort, comme une bête. J'étais seule, je ne connaissais plus personne. Je savais seulement que mon fils était mort ».  
(p. 187)

« J'étais un acteur qui joue un rôle.

Je voulais que la journée ne finisse jamais. Parce que le soir, je ne pouvais pas rentrer chez moi. Je ne pouvais pas rentrer dans cet appartement vide, sans chaussures jetées n'importe comment, son sac au beau milieu du chemin, sans bruit, sans musique, sans rires. Sans vie. Sans rien. Je ne supportais pas. Alors je ne rentrais plus. Je sortais tout le temps. J'allais n'importe où pourvu que je ne sois pas à la maison. » (p. 190)

« Quand je suis entrée dans l'église et que j'ai vu ce cercueil, je l'ai trouvé horrible, il était tout noir.... Tous mes amis étaient là.... Sauf Tony. Il y avait sa fille, son ex-femme, tous nos amis, le monde entier, mais pas Tony. Pas l'homme pour qui j'avais fait tout ça. Je me disais que si lui n'avait pas été en Suisse, je n'y serais jamais venue. C'est lui qui avait tout déclenché, au fond : ma venue en Suisse, celle de Sandro. Si mon fils est mort à Lausanne, c'est parce que j'avais choisi cette ville, à cause de Tony. Et il n'était pas là. Et ça, il faut quand même que je le raconte. Ca sera d'ailleurs le point final sur Tony. Le point vraiment final. Quand Michèle lui a téléphoné pour lui dire ce qui était arrivé, il a dit qu'on lui fiche la paix, qu'il ne comprenait pas pourquoi on lui téléphonait pour ça, qu'il ne se sentait pas concerné par Marie-rose....

Oui, j'avais perdu mon fils, et cet homme a osé dire qu'il ne se sentait pas concerné. Et pourtant, en Suisse, il était peut-être la seule personne, avec moi et Sabina, qui était

*vraiment concerné. Cet homme était tellement lâche que, même dans cette occasion-là, il a montré sa lâcheté. » (p. 193)*

*« C'est un début et une fin. L'histoire a commencé là, et c'est là qu'elle a fini. Je crois que l'amour que je portais à Tony s'est vraiment terminé le jour où il n'est pas venu à l'enterrement de Sandro. Parce que même après son mariage, j'avais continué à penser à lui. Mais alors là, je me suis vraiment rendu compte que cet homme ne méritait pas toute cette attention, toutes les années où il m'avait occupé l'esprit. Je crois qu'il n'a jamais rien compris, jamais fait face. » (p. 195)*

*« Sandro ne voulait pas rester en Suisse. Donc on l'a ramené en Italie et il a été enterré dans notre cimetière, dans notre petite ville de Maglie. » (p. 195)*

### **« Sabina »**

*« Ils se protégeaient mutuellement. Ils avaient un amour hors du commun l'un pour l'autre. D'ailleurs, quand Sandro est mort, Sabina m'a dit :*

*-Maintenant, je sais pourquoi je l'aimais autant. Parce que je savais qu'un jour j'allais le perdre. » (p. 203)*

*« Mais après, elle n'a pas déménagé tout de suite. Elle est restée quelque temps avec moi, quelques mois. Finalement, elle est partie en décembre.*

*Elle a commencé à boire. Elle s'est habillée de façon encore plus provocante...*

*-Sabina, pourquoi tu fais ça ? Pourquoi tu vis comme ça ? Qu'est-ce que tu cherches ?*

*Elle m'a répondu sur un ton tranquille, comme une chose normale :*

*-J'ai envie de mourir. Comme je n'ai pas le courage de me jeter en bas depuis l'endroit où Sandro est tombé, je me tue doucement. » (p. 204-205)*

*«Tu crois qu'il me reste quoi, après ? Rien. Pour le moment, je tiens le coup pour toi. Mais si toi, tu n'as pas l'envie de vivre, moi non plus. Alors on arrête tout de suite. On se jette du train tout de suite et puis c'est fini...*

*-Non, pas aujourd'hui, non, non. Je n'ai pas envie de mourir aujourd'hui, j'ai encore plein de choses à faire.*

*A partir de là, elle a commencé à aller mieux. Elle a commencé à avoir une vie plus réglée. Bien sûr tout ne s'est pas arrangé tout de suite, mais elle a recommencé petit à petit à manger, elle sortait un peu moins. Ensuite, elle a rencontré le garçon avec qui elle est maintenant. Et grâce à ce garçon, elle a retrouvé son équilibre. Maintenant, je crois que je peux dire qu'elle va bien. » (p.205)*

*« Je m'aperçois que je n'ai pas parlé des circonstances de sa mort. Je n'y arrive pas. J'ai les idées qui se brouillent...J'ai l'impression d'avoir un rideau qui me voile le cerveau. Et je n'arrive plus à raconter les choses, alors que ce sont des choses si graves, si fondamentales. La vraie raison peut-être pour laquelle j'ai voulu qu'on fasse ce livre. Et maintenant que je veux les dire, c'est comme s'il y avait un voile qui se mettait devant et qui m'empêchait de les voir. Et même, intellectuellement, d'arriver à les exprimer. » (p. 209-210)*

## « Continuer »

« Après, le soir quand je rentrais, c'est derrière la porte que ça commençait. Il n'y avait plus de musique. Il n'y avait plus de bruit, plus rien. J'ouvrais cette porte, et tout était en ordre. Il n'y avait plus de sac dans l'entrée, plus de chaussures, plus rien. Il n'y avait plus de vie. Sabina était tout le temps avec son copain, elle rentrait le plus tard possible, parce qu'elle détestait cet appartement. Moi, je m'asseyais et je pleurais. C'était horrible. » (p. 218)

« Donc, petit à petit, il a fallu que je recommence à vivre normalement, et que je prenne sur moi. De toute façon, je ne pouvais pas rendre la vie à mon fils, il fallait que je continue à vivre. Pourtant quelque chose en moi est mort. Et quand quelque chose est mort, il ne revient plus à la vie. Je sais qu'il me manque un morceau moi, qu'une partie de moi est partie le jour de la mort de Sandro. » (p. 221)

## En forme d'épilogue... « Espérer »

« Je me suis posé la question de ce qui m'a fait tenir le coup, tout au long de ma vie. Je n'ai pas la réponse sûre. Bien entendu, mais quand même, je crois que le plus fort de tout, c'est que je ne voulais pas être comme ma mère. Je ne voulais pas tomber dans la misère comme elle. C'est peut-être ça qui m'a toujours donné la force et le courage d'aller plus loin. » (p. 222)

« Cela fait trois ans maintenant que Sandro est mort. C'est incroyable de voir à quel point ma douleur a changé. Mon fils me manque toujours autant, et il me manquera toujours, mais j'ai appris à vivre sans lui. Ça n'a pas été facile, mais j'accepte sa mort maintenant. C'est très récent, quelques mois peut-être. » (p.227)

«Bientôt, j'oserai faire des projets. Je veux penser à demain et plus à hier. Je crois que c'est comme ça que la vie continue. Il faut toujours regarder devant soi. Automne 1997-Printemps 1998 »

Automne 1997-Printemps 1998 (p. 228)

« De toute façon, qu'est-ce que la vie, sinon un tissu qui se mite peu à peu, avec des trous de plus en plus gros, de plus en plus rapprochés, jusqu'à ce qu'il tombe en poussière ? De la vie de Rosine, il ne reste que des lambeaux. » (p. 73)

### ***Le prétexte ...***

#### **Un anniversaire ...**

« Inconsciente des émotions qu'elle provoque, Rosine savoure son dessert en évoquant avec Edmond les kouglofs de leur enfance. Autour d'elle, la famille s'est constituée sur un certain mode qui l'étonnerait bien, si elle pouvait s'en rendre compte : auprès de ses enfants attentifs à lui plaire et de ses belles-filles à jamais terrifiées, Rosine joue le rôle tenu autrefois par Alexandre, ce père si longtemps détesté et dont elle se sent maintenant si proche. Car ce poids qui courbait à la fin de sa vie les épaules massives du vieil homme lui est maintenant familier. » (p. 119)

.... et l'occasion pour Rosine de poser son regard sur ce que fut sa vie :

« Mais Rosine, sans que personne n'y prenne garde, a quitté la table. Elle a quitté la pièce, l'appartement de son fils Paul où sa famille réunie fête son anniversaire. Quatre-vingt-cinq ans ! Puisque cela semble tant les réjouir, elle leur laisse ce vieux corps brisé et déformé dont ils célèbrent la vieillesse insupportable et dégoûtante. » (p. 110)

« La porte est fermée. Rosine regarde la chambre à coucher, les deux fauteuils de tapisserie avec leur petit banc de bois pour poser les pieds. Sur la cheminée de marbre noir, les photos des quatre enfants prises par Monsieur Stanislas, et, sur la table de nuit, son portrait et celui d'Henri, au moment de leurs fiançailles. Henri a l'air heureux, une moustache, un faux col.... Et puis Rosine éteint la lumière, étend les mains sur le drap et ferme les yeux. Ils sont là sans doute, Pauline et Guy et Marcel et Gustave et Emilienne et même Alexandre... Ils sont là dans l'obscurité de la chambre, qui entourent une jeune fille aux yeux trop clairs et aux cheveux désespérants. Henri, au piano, joue le duo de Roméo et Juliette. Elle pense à la robe verte qu'elle portera quand elle ira à l'opéra.

Bon anniversaire, Rosine ! » (p. 121)

« Rosine a repensé des centaines de fois à ce dimanche, comme au jour le plus heureux de sa vie. Mais sur le moment, on ne se rend jamais compte. Le bonheur, c'est au trou qu'il laisse, à la blessure qu'il inflige en s'en allant qu'on le reconnaît. Alors on dit, oui, j'étais heureuse à cet endroit, à cette époque, avec cet homme, j'étais heureuse puisqu'il m'est insupportable que cela ne soit plus. » (p. 111)

« D'habitude, Rosine pense rarement à ces années qui furent traversées de tempêtes et de tragédies. ... Mille morts.... En quatre-vingt-cinq ans de vie, la mort devient familière, on l'appriivoise, et même, parfois, on la souhaite. » (p. 49)

## **Le titre**

« Décidément son nouveau salon lui plaisait infiniment : canapé et fauteuils étaient tendus de velours vieux rose. **C'étaient de beaux meubles, derniers-nés d'une ligne qu'Henri venait de lancer après les travaux d'agrandissement du magasin et qui s'appelaient Pompadour.** L'idée était d'elle. Elle avait voulu, pour le nouvel appartement où ils allaient emménager, un mobilier neuf, du moins dans les pièces de réception. » (p. 18)

## **Le sujet**

La saga d'une famille juive, traversée par le souffle de l'Histoire, et dans laquelle défilent trois générations de femmes.

Parmi elles, Rosine, fille d'Alexandre et de Pauline ....

« Rosine Cohen n'est pas jolie. Pas jolie du tout. Elle se penche vers son miroir, au-dessus de la table de toilette et elle soupire. Sa bouche est trop épaisse. Ses yeux sont d'un vert transparent et bordés de cils trop clairs qui lui donnent l'air d'un goret. Elle a deux boutons sur le menton. Mais le pire de tout, le plus désespérant, ce sont ses cheveux roux, frisottés, trop fins, trop rares, qu'elle vient de passer une heure à essayer de faire tenir en boucles régulières autour de sa tête. » (p.9)

Rosine vient de se fiancer.

« Quand elles sont arrivées chez Stanislas, un peu essoufflées tout de même, Henri était déjà là qui les attendait, correctement en avance...

Depuis qu'ils s'étaient fiancés officiellement le dimanche précédent, ils ne s'étaient pas revus. Comment doit-on saluer sa fiancée ? Henri Heumann n'avait pas pensé à interroger sa mère sur ce point et il était perplexe. Rosine, intimidée aussi, lui avait tendu la main. » (p. 13)

« Le dimanche suivant, Henri vint vers trois heures pour faire de la musique. D'abord Rosine se mit au piano et il chanta du Fauré. Pauline, qui chaperonnait, en avait les larmes aux yeux, Puis, Rosine joua la grande valse de Chopin. Puis un nocturne. Henri toussotait. » (p. 15)

« Rosine n'aime pas ce garçon qu'elle a promis d'épouser au mois de mai. Et tant mieux. Cela lui évitera de subir le sort de Pauline Daltroff, épouse Cohen. » (p. 16)

Peu après leur mariage, Rosine met au monde une petite fille, Alice.

« Finalement, déménager et décorer le nouvel appartement avait occupé Rosine presque six mois. Elle y avait pris un plaisir immense, courant les fournisseurs, commandant aux tapissiers, aux peintres, aux encadreur. Un soir, alors qu'Henri la félicitait sur son oeuvre, elle avait murmuré :

-Tu sais ce qui serait gentil ? C'est que tu me permettes de travailler avec toi. J'aurais un petit bureau au-dessus du magasin. Je dessinerais des meubles, j'irais voir les fournisseurs, je conseillerais les clients... » (p. 18-19)

« Le hasard voulut qu'Alice naquit le lendemain vers dix heures du soir, avec une quinzaine de jours d'avance sur la date prévue. » (p. 21)

« Rosine en était à sa deuxième surprise : la joie d'avoir une fille (alors que toute la famille, bien sûr, attendait un garçon). Elle venait juste de réaliser à quel point elle était contente et soulagée, à quel point la perspective d'avoir un fils l'avait angoissée pendant toute sa grossesse. » (p. 22)

Mais elle tombe malade...

« Elle se réveilla à l'aube, poursuivie par des cauchemars atroces...

Quand la sage-femme arriva, son diagnostic fut immédiat : fièvre puerpérale. Henri, à moitié fou d'angoisse, repartit en quête du Dr Berthollet qui, par bonheur, habitait l'immeuble voisin. » (p. 24)

« Henri ne se coucha pas pendant six nuits d'affilée. Pauline non plus ne quittait pas le chevet de sa fille. Tous les jours, Marcel venait prendre des nouvelles pour son père. Mais Alexandre ne parut pas. Alice, elle, n'avait rien attrapé du tout. Elle vivait dans le nursery avec sa nourrice alsacienne. » (p. 25)

Le médecin craint pour la santé psychique de la jeune femme.

« Mais toutefois, il avait l'air préoccupé et s'entretenait un long moment à voix basse avec Henri. S'il répondait de la vie de la malade, il était inquiet pour son équilibre psychique. La violence et la durée des crise de délire leur aspect récurrent, toujours sur le même modèle, l'inquiétaient. » (p. 25)

Et effectivement, Rosine a de la peine à se remettre :

« Elle avait tout oublié. Elle croyait avoir été victime d'un accident. Et ne gardait aucun souvenir de l'accouchement ni de sa fille. » (p. 26)

« Parfois, Rosine pense à cette histoire. Elle se rappelle ce bébé étranger qu'elle tenait dans ses bras, ses efforts pour retrouver au fond d'elle-même le moindre souvenir de cette naissance que ses proches lui avaient racontée cent fois. Finalement, Alice lui est restée toute

*sa vie une étrangère. Elle n'a jamais vraiment pu accepter l'idée que cette enfant fût à elle, peut-être à cause aussi de ses étonnants yeux noirs, qui ne sont à personne d'autre dans la famille.» (p. 27)*

**Mais...** *« Elle voulait être, pour Henri une bonne, une irréprochable épouse, comme elle se jurait d'être une mère excellente pour l'enfant trouvée de la rue du Foin. » (p. 29)*

**Naît un second enfant...**

*« Thérèse, elle, née neuf mois jour pour jour après la dégradation de Dreyfus, fut surnommée La Dreyfusarde. La grossesse fut difficile, si proche de la précédente. Rosine passa de longs mois allongée. Henri, éperdu de culpabilité pour avoir de façon si ostensible enfreint les consignes du Dr Berthollet, était aux pieds de sa femme qui prit l'habitude de la tyranniser tout à fait. Elle avait souvent des cauchemars et des crises d'angoisse. » (p. 41)*

**... même si les relations avec son mari ne sont pas toujours faciles.**

*« Henri s'inquiétait et souffrait, car il sentait sans rien y comprendre, combien Rosine s'était éloignée de lui. Après la naissance de Thérèse, saisie d'un amour maternel débordant, elle avait à nouveau exilé son mari sur le divan du fumoir. » (p. 44)*

**1898, quelques mois après la mort de son frère, Georges naît.**

*« ...Georges, né en juin 1898, six mois après la mort de Marcel.*

*Rosine, apparemment, supporta le choc à merveille, au grand soulagement d'Henri, fou de joie d'avoir un fils. Alexandre offrit un superbe pendentif avec trois diamants symboliques, dont le plus gros était entouré -délicate allusion au sexe du nouveau-né- d'une couronne de saphirs d'un bleu profond. Rosine remercia et l'oublia dans le tiroir. Elle ne le porta jamais. Elle oublia d'ailleurs presque aussi complètement le bébé. Il faut dire que l'Affaire l'accaparait complètement, et que l'année suivante, 1899, fut à tout point de vue, une année terrible.» (p. 45)*

**1898, mort de sa mère Pauline et début de neurasthénie.**

*« Cette année-là, en décembre, juste après la loi d'amnistie, Pauline mourut en quelques jours d'un cancer généralisé. Elle ne s'était jamais relevée de la mort de Marcel. Pour Rosine dès lors, le monde fut scindé en deux : côté jardin, Dreyfus et ses partisans, Marcel et sa mère et Thérèse, la petite dreyfusarde sur laquelle elle reporta peu à peu -en plus de la part qui lui revenait normalement- tout l'amour maternel dont l'amnistie avait privé Alice. Côté couloir, dans les sombres méandres des cauchemars qui l'agitaient trop souvent, rôdaient pêle-mêle ; du party de Clam, Esterhazy, Henry, dont l'homonymie avec son mari l'angoissait et l'homme au couteau qui avait parois le visage d'Alexandre. » (p. 46)*

*« Après la mort de Pauline, le caractère d'Alexandre devint encore plus violent. Guy était au moins aussi fragile et nerveux que son frère. Il prit l'habitude de boire quelques verres en se réveillant, afin d'avoir le courage de sortir de sa chambre. » (p. 52)*

« C'est quelques jours après la mort de Pauline, entre la Noël de la dernière année du siècle et le nouvel an, que Rosine fit son premier séjour en clinique. Un matin elle s'était réveillée totalement sourde. Cette surdité avait duré deux jours, puis elle avait disparu. Mais Rosine avait alors refusé de se lever, puis de voir ses enfants, puis de manger. Elle pleurait. Le Dr Berthollet avait diagnostiqué un début de neurasthénie. » (p. 46)

### Rosine semble se rétablir ...

« Quand Rosine, proclamée guérie, et décidée à expier son inconduite chimérique dans la perfection conjugale, sortit de la clinique, on décida de célébrer l'événement par une belle réunion de famille. On invita tout le monde, Alexandre, Guy, Gustave et Marguerite, Julie, Edmond, Henri, lui, n'avait pour famille qu'un frère plus jeune, Charles, sa mère, qui était veuve, et sa grand'mère Heumann avec laquelle Alexandre parlait parfois allemand. Cela faisait onze convives, sans compter les trois enfants. Il fut décidé que ni Alice ni Thérèse ne s'assiéraient à table avec les grands parce que cela aurait fait treize ! On engagea une file en extra pour aider à la cuisine. » (p. 53)

### Ainsi, la vie reprend, un nouvel enfant naît...

« Rosine semblait avoir accepté la mort de sa mère. Elle était plus attentive auprès des enfants et Henri avait pleinement retrouvé son épouse. » (p. 57)

«Le printemps passa. Le résultat des bonnes dispositions de Rosine quant à son ménage et à son mari ne se fit pas attendre : en juin, elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Le désespoir la saisit et la traversa brusquement, comme une épée. Son premier mouvement fut de se précipiter hors du cabinet du Dr Berthollet et de se jeter sous la première voiture venue.» (p. 63)

« Paul naquit en mars 1901. On attendit les relevailles de Rosine pour célébrer le mariage de Charles et de Julie, Rosine avait beaucoup grossi. Cette quatrième maternité avait été définitivement fatale à son tour de taille. » (p. 66)

### Les Leutenberger, une rencontre qui bouleverse la vie de Rosine et celle de Georges.

« Rosine fréquentait surtout des parisiens charmants qui avaient plusieurs filles dont les plus jeunes avaient l'âge d'Alice et de Thérèse. Ils s'appelaient Leutenberger, étant d'origine alsacienne (hasard ou coïncidence qui n'avaient pas peu fait pour aider à leur fréquentation), mais ils n'étaient pas juifs. Enfin des relations de vacances sont de relations de vacances et tout ne peut pas être parfait. » (p. 76)

« L'aînée des filles étudiait le piano et venait d'entrer au Conservatoire. Elle travaillait quatre heures chaque matin et, souvent, jouait à l'heure du thé pour les amies de sa mère. Rosine admirait son talent et quand elle sut que Marguerite cherchait des élèves, elle n'hésita pas lui confier, dès la rentrée et deux fois par semaine, l'avenir musical d'Alice et de Thérèse. Ce qui fait qu'on se fréquenta un petit peu à Paris aussi. Cela se passait en 12 ou en 13. Après la leçon, Marguerite restait souvent bavarder un moment avec Alice et Thérèse auxquelles se joignait parfois Georges, quand on ne le renvoyait pas pour raison de limite (inférieure) d'âge. » (p. 77)

## Georges tombe amoureux de Marguerite.

« ... et Georges, âgé de seize ans, déclara à ses parents qu'il s'était, la veille au soir, solennellement juré d'épouser Marguerite, laquelle avait promis de l'attendre. » (p. 80)

## Les parents sont opposés à toute idée de mariage.

« En outre, les Leutenberger, malgré leur réelle détermination à s'opposer à cette folie, étaient fort démunis. Car Marguerite était majeure. Ils ne pouvaient donc compter que sur les Heumann qui jurèrent de tenir bon et de ne jamais donner leur consentement. Et d'ici que Georges ait vingt-et-un ans... » (p. 82)

« Marguerite, à la suite d'une scène extrêmement violente avec sa mère, partit se réfugier chez une tante en province. Georges, tout d'abord, tint bon avec courage. Puis, menacé d'un pensionnat militaire en Normandie (où je peux encore te faire enfermer malgré tes grands airs !), il parut se calmer. » (p. 83)

« On cessa toute relation avec les Leutenberger. » (p. 83)

## Rosine se surprend à penser à Monsieur Leutenberger.

« En 1915, pour la première fois depuis dix ans, il ne fut pas question de louer la villa du Pouliguen. Cela arrangeait tout le monde. Plusieurs fois, au cours de ses nuits d'insomnie, Rosine avait repensé à cette soirée chez les Leutenberger, quand Marguerite fêtait son prix au Conservatoire. Il lui semblait qu'elle avait commis ce soir-là une faute épouvantable, qu'elle s'était trouvée au bord de l'abîme et que l'histoire de Georges était un avertissement du ciel. » (p. 84)

« Au bout de quelques mois, elle était follement amoureuse de Monsieur Leutenberger. Sans jamais rien en soupçonner, naturellement. » (p. 84)

## Juin 1919, le mariage de Georges.

« Ainsi la vie de famille se réorganisa après ces graves alertes. L'incident marguerite semblait tout à fait clos. Un jour de juin 1916, Georges eut dix-huit ans. » (p. 85)

« Le lendemain de ses dix-huit ans, après le déjeuner, il demanda un peu solennellement une entrevue à ses parents qui prenaient le café dans le fumoir...  
Georges entra dans le fumoir et, posément, demanda à ses parents l'autorisation d'épouser Marguerite. » (p. 86)

« Ecoutez-moi, dit Georges tranquillement. J'ai dix-huit ans. Si vous ne me donnez pas votre consentement, je m'engage, et vous ne me reverrez jamais. » (p. 88)

« Georges s'engagea et il fit tout le reste de la guerre. En 1918, après l'armistice, il fut démobilisé avec trois citations, la croix de guerre, la médaille militaire, rien qu'un petit peu gazé et sourd d'une oreille.

En juin 1919, le jour de ses vingt-et-un ans, il épousa Marguerite. » (p. 89)

## Vingt ans ont passé lorsqu' éclate la seconde Guerre...

*« Il y a , entre le mariage de Georges et la deuxième guerre, une vingtaine d'années auxquelles Rosine ne pense jamais. Ce sont pourtant celles qu'Henri appelait les meilleures années. Les affaires avaient repris, juste après la guerre... Mais Rosine n'avait plus l'enthousiasme de l'époque du salon Pompadour. Elle s'était même tout à fait désintéressée du magasin et des affaires de son mari. D'ailleurs elle détestait les meubles modernes. » (p. 97)*

## 1941, Henri meurt. Alice reste cachée à Paris avec sa mère

*« En 1940, pendant l'Exode, Henri était gravement malade, intransportable, au dernier stade du cancer de l'estomac dont il allait mourir au début de 1941. Après sa mort, sans expliquer pourquoi, Rosine avait refusé de bouger, et Alice, la seule des quatre à n'avoir pas d'enfants, était restée avec sa mère, essayant peut-être par cet acte d'héroïsme filial, de faire légitimer enfin ne bonne fois l'enfant trouvée de la Rue du Foin.*

*Cachées tant bien que mal sous un faux nom, elles avaient donc traversé l'Occupation, ses angoisses et ses privations, sous la protection occulte et capitale de la concierge qui était la fille de celle qui occupait la loge au moment du mariage de Rosine.*

*-Je ne sais pas si les youpins sont responsables de la guerre, disait-elle à son mari qui admirait le Maréchal, mais en tout cas ce que je sais, c'est que les Heumann sont de braves gens. » (p. 72)*

## **Ainsi...**

## **Au soir de sa vie...**

*« La nuit, c'est la chambre et le lit. Le jour, le salon et le fauteuil près de la fenêtre, avec, parfois, quelques importuns en plus. Finalement, Rosine préfère la nuit. Ses visiteurs, qui lui faisaient si peur autrefois, sont, somme toute, moins gênants que ceux du jour. Elle a fini par les apprivoiser. Ils accompagnent ses insomnies, alors que ceux du jour dérangent ses rêveries. Ils la replongent dans le monde d'avant, celui de la couleur, de la saveur, de la musique, alors que les fâcheux diurnes dont tout ce qu'ils peuvent pour l'en extraire et la jeter dans la fosse aux serpents du présent. » (p. 91)*

*« On n'est pas une femme, songeait parfois Rosine, mais une dizaine au moins de femmes successives qui écrasent la précédente, se nourrissent d'elle, et l'anéantissent. Après quatre-vingt-cinq ans, c'est être assis sur une pile de cadavres... » (p. 94)*

*« Pourtant Rosine se trompe quand elle pense que tout ce qui fut est mort en elle. Les mains, bien sûr, c'est évident. Les mains de la jeune fille sont bien mortes. Et les bras ronds. Et les lèvres pleines. Et le cœur aussi. Mais tout au bas de la pile, quelque chose crie encore. Et qui criera toujours, jusqu'à la fin. » (p. 95)*

## Un anniversaire, l'occasion pour Rosine de poser son regard...

- sur les grands événements de l'histoire...

« Pour Rosine, l’Affaire (Dreyfus) devait aussi jouer un rôle important dans sa vie, quoique d’une autre nature. » (p. 38)

« Le sort de Dreyfus à l’Ile du Diable la torturait comme une affaire personnelle. Elle écrivit en secret à Lucie Dreyfus pour l’assurer de sa sympathie. Mais elle ne connaissait pas son adresse et n’osait pas se renseigner. Elle rangea donc la lettre dans un tiroir de son secrétaire et l’oublia. » (p. 41)

« Plusieurs années plus tard, pour la naissance de Paul, son second fils, Henri lui offrit ce petit bijou de meuble signé Boule dont elle rêvait et qu’il avait eu pour une bouchée de pain grâce à ses relations dans le marché des antiquités. Elle décida d’offrir l’ancien secrétaire à Alice qui venait d’entrer à l’école primaire, et retrouva la lettre en vidant les tiroirs. C’était en 1901, plus d’un an après la grâce et la loi d’amnistie. Elle la montra triomphalement à Henri à qui elle avait, tout au long de l’Affaire, reproché sa tiédeur.

Henri, en effet, s’était montré prudent. Et pour tout dire, pusillanime. » (p. 42)

« Quand le bruit courut que Dreyfus avait tout avoué au capitaine Lebrun-Renault, il en fut presque soulagé. Une discussion avec son beau-frère Marcel à propos du petit bleu et de cette canaille de D. tourna à l’aigre. Marcel quitta la rue du Foin en claquant la porte. Malgré une réconciliation apparente et des excuses mutuelles exigées par Rosine, les deux hommes restèrent en froid jusqu’à la mort de Marcel, en janvier 1898. Dès lors, Rosine commença à échafauder dans sa tête l’histoire des rapports de sa famille et de l’Affaire. » (p. 43)

- sur d’autres vies, celle de sa famille, avec la succession des naissances, des mariages, des joies, des ruptures, des deuils et tous les sentiments d’amour et de haine qui lient les êtres entre eux...

### Son père qu’elle n’aime pas

« Comme elle le déteste ! Ces gros yeux pâles, ce sont les siens. Ces sourcils masculins, cette bouche épaisse, elle les lui doit aussi. Et surtout, elle lui doit cette cicatrice violette qui la défigure, qui lui rappelle chaque jour depuis six mois qu’elle le hait, qu’elle se vengera, que toute sa vie sera une vengeance. » (p. 10)

### Son frère Marcel qui se suicide

*« Marcel Cohen était de taille moyenne. Plus grand que son père, il ne lui ressemblait pas, à part ces cheveux pauvres auxquels aucune enfant Cohen n'avait échappé. C'était l'aîné. Il avait trois ans de plus que Rosine. C'était son grand frère et elle l'aimait beaucoup. Il travaillait avec son père et cela n'allait pas sans mal. » (p. 31)*

*« Un matin de janvier 1898, la bonne le trouva étendu sur son lit. Il s'était tiré une balle dans la bouche, après avoir laissé à sa mère une lettre que les médecins jugèrent incohérente. Il lui demandait pardon et lui expliquait que, pour lui, il valait mieux en finir avant de commettre d'autres crimes. » (p. 33)*

### Son frère Gustave

*« A cette époque, environ un an après la mort de Marcel, elle s'était beaucoup rapprochée de son frère Gustave qui avait deux ans de moins qu'elle. Gustave était, parmi les enfants Cohen, l'élément solide, posé, normal, aurait-on pu dire, si la normalité, dans cette famille, n'avait été justement l'extravagance et la neurasthénie. » (p. 43)*

### Son frère Guy qui prend, auprès du père, la place de Marcel

*« Guy était né en 1876. C'était la quatrième enfant de la famille Cohen, il avait cinq ans de moins que Rosine. » (p. 51)*

*« Il fut donc tout entendu que Marcel n'avait jamais existé et que Guy, tout naturellement, prendrait sa place au magasin pour seconder son père. Après la mort de Pauline, le caractère d'Alexandre devint encore plus violent. Guy était au moins aussi fragile et nerveux que son frère. Il prit l'habitude de boire quelques verres en se réveillant, afin d'avoir le courage de sortir de sa chambre. » (p. 52)*

« La mort plantée là, fichée au milieu de sa cible, c'était un scandale énorme, insupportable, inacceptable, et sans aucune remède. » (p. 26)

Le récit de la détresse d'**Hélène**, brillante avocate, qui vient de perdre dans un accident de voiture, **Diego**, un homme marié, avec lequel elle partageait, depuis des années, l'essentiel.

Au difficile retour à la vie d'Hélène, se mêlent les souvenirs de son passé qui ne font qu'accentuer l'intensité de l'émotion présente.

Amour, amitié, mort et quête du bonheur, autant de thèmes traités avec finesse en « Septembre ».

## □ **Le titre**

« **L'été s'en allait doucement. Septembre, cette année, était sublime.** Jean-Luc était en vacances, et j'avais beaucoup de travail. Je restais tard à l'étude, et puis je rentrais à pied, en suivant les quais. Il y avait beaucoup de touristes. Parfois, je rejoignais Pierre dans un petit restaurant italien qu'il aimait. Je n'y étais jamais allé auparavant, je n'aime pas beaucoup la cuisine italienne. Et on allait chez lui. **Mais la plupart du temps, je rentrais tranquillement à la maison, je mettais de la musique, et je m'installais sur le balcon. Je regardais la lune parcourir le ciel, je buvais du jerez Ina de Domecq very pale, et j'étais bien.** » (p. 81- 82)

## □ **Les personnages**

### ➤ **Hélène**

« Ces moments-là sont très dangereux. Ce sont ceux où je pense à ma vie, où j'imagine l'avenir. Hélène Carillo, quarante ans, une vie en miettes. Une belle réussite professionnelle. Pas d'enfants. Et des hommes qui, d'une certaine façon ou d'une autre, ont toujours fini par s'en aller. Pourquoi tu es parti, Diego ? Pourquoi tu n'as pas fait attention à toi ? Pourquoi as-tu pris ce risque de mourir, de me laisser ? » (p. 41)

### ➤ **Diego**

« Il y avait vingt-huit ans que Diego était en Europe. Mais de Buenos Aires il avait conservé au moins deux choses : son accent, et cette manie incurable et qu'il n'essayait plus de soigner, d'arriver toujours en retard, partout, avec des excuses invraisemblables et un sourire ravageur. » (p. 12)

### ➤ **Nicole, sa femme**

« Je pensais très rarement à Nicole, si ce n'est que son existence m'arrangeait et me dérangeait alternativement. Elle n'était ni jeune ni vieille, ni belle ni laide, ni intelligente ni bête, ni cultivée ni ignorante. Elle était Mme Salinas, l'Épouse. » (p. 14)

« Elle détestait aller au restaurant et dormir à l'hôtel. Elle n'était vraiment à l'aise qu'en talons plats. Elle ne se maquillait que pour sortir. La naissance de sa fille l'avait empêchée de

*finir ses études. Elle ne comprenait rien aux affaires de son mari. Mais elle était sûre que ans elle il mourrait de faim sur un tas de chemises sales. Au début, je la détestais bêtement. Elle me paraissait représenter la quintessence du genre de femme que, toute ma vie, j'avais refusé d'être. Et puis un jour Diego avait tenu à m'inviter chez lui, dans une de ces grandes réceptions traiteur. Il voulait que je connaisse son cadre. » (p. 15)*

➤ **Sa fille**

*« -Elle a vingt-quatre ans, tu comprends, ce n'est plus un bébé. Elle a vécu ces temps-ci une histoire difficile, enfin bref, elle se posait des questions. Elle m'en a parlé... Une telle confiance. J'étais tellement fier de cette confiance, de cette relation avec ma fille, que j'ai eu envie de lui rendre la pareille de lui donner à mon tour quelque chose de précieux, tu comprends ? » (p. 21)*

➤ **Catherine, l'amie et la confidente**

*«J'ai beau me jouer dans ma tête la rengaine du chat-qui-s'en-va-tout-seul, j'ai besoin de Catherine, de ses interrogations et de son inquiétude, et nos rires et de la distance que nous mettons toujours entre nous et les choses. J'ai besoin qu'on m'aime et j'ai besoin d'aimer.» (p. 73)*

*« De toute façon, je savais que je ne lui échapperais pas. On doit rendre des comptes aux gens qui nous aiment, ils le méritent. Ils ont gagné, par leur dévouement et leur intérêt sans relâche, le droit d'être rassurés, informés. Trompés au besoin, mais tenus au courant. Aux souffrances de la souffrance s'ajoutent encore la crainte d'inquiéter ceux qui nous aiment et la nécessité absolue de résoudre au moins cette inquiétude-là...Oui, nous nous devons à ceux qui nous aiment. Nous leur devons non seulement d'être heureux mais encore de choisir des bonheurs qu'ils puissent comprendre. C'est pourquoi je me préparais déjà à faire mon rapport à Catherine, dont le regard de tendresse inquiète était, à cet instant, le même que celui de ma mère.» (p. 70-71)*

➤ **Pierre**

*« Il était professeur invité dans une école de journalisme, et il comptait en profiter pour essayer de reprendre contact avec ses enfants. Je l'avais d'ailleurs adressé à un de nos collègues de Chicago avec lequel nous avions déjà été en correspondance pour des cas similaires. J'étais optimiste, car je savais cet avocat vraiment fort pour ce genre d'affaire. Mais Pierre restait triste et anxieux. » (p. 84)*

□ **Au cœur du récit ....**

Une histoire d'amour, contrariée ..., peut-être arrangeante ?

*« Ce n'est pas intelligent, le bonheur. Pas intelligent ni clairvoyant. C'est juste doux, chaud et mortel. » (p. 43)*

*« -Je ne sais pas comment tu fais. Finalement, depuis ton divorce, tu n'as jamais vraiment revécu avec un homme. Je t'admire. Je crois que je ne pourrais pas me retrouver seule chez moi, le soir quand je rentre.*

*Moi, j'avais l'impression de ne pas avoir choisi cette situation. Elle s'était faite toute seule. Je la subissais. Catherine au contraire pensait que c'était le résultat d'un choix à moitié inconscient.*

*-Si tu es restée avec Diego, c'est parce que tu sais qu'il ne quittera jamais Nicole et cela te met à l'abri. Tu as l'amour, mais pas la vie quotidienne... » (p. 45)*

*« Finalement, Diego m'avait évité de me poser la question de mon rapport aux hommes, depuis le début. Une moitié d'amour, une présence à temps partiel ; la question des enfants résolue avant même qu'elle ne se pose. Et sa mort n'avait rien changé, au contraire. Un mort, c'est encore mieux qu'un homme marié, on sait exactement à quoi s'en tenir. On ne risque pas d'en attendre trop, on sait à quoi attribuer ses refus et ses absences.... » (p. 48)*

*« Il trouvait absurde de laisser des traces. Dangereux, même... -On ne peut savoir ce qui peut nous arriver. Ce que les gens peuvent faire avec ce qu'on laisse...*

*J'ai vite vu qu'il était inutile de discuter sur ce sujet. Il y avait en lui une inexplicable angoisse, sur laquelle il revenait souvent, à divers propos : il avait peur de ce qu'il adviendrait, après lui, de son image, de ce qu'il avait essayé de créer autour de lui, de son nom même. Je n'ai jamais vraiment compris la raison de cette crainte. Peut-être pensait-il, sans oser se l'avouer tout à fait, que ceux -Nicole, Carla, ses associés, tous les acteurs de sa vie officielle- à qui reviendrait évidemment cet héritage ne sauraient ni le comprendre ni le continuer. Peu à peu, tout ce qu'il y avait en Diego d'enfantin et de tendre, d'enthousiaste, de génial et de fou, était passé dans sa vie parallèle, dans sa vie avec moi. C'était moins notre liaison -puisqu'il en avait même un jour parlé à sa fille- que ce côté de lui, le vrai, qui, il en était persuadé, devait leur demeurer caché, au-delà même de sa propre existence. Il y tenait avec une véhémence qui pouvait aller jusqu'à la panique. » (p. 97-98)*

## **« Un adultère conjugal parfaitement réussi. »**

### **➤ La rencontre**

*« Il a ri. Quand il riait, ses yeux noirs devenaient deux fentes, comme des yeux de Chinois. J'ai senti que je glissais à toute vitesse sur une pente savonneuse...*

*J'ai posé mon verre et j'ai fermé les yeux. C'est pour cela que je n'ai pas vu son visage au-dessus du mien, juste senti ses lèvres sur les miennes et ses grandes mains, et nous avons glissé sur le sofa et voilà. J'ai pensé : « Ca ne lui aura même pas pris un après-midi entier. En se dépêchant un peu, il sera chez lui pour dîner. » Et j'étais vraiment en colère. Je sentais une sorte de rage contre ma bêtise, le côté convenu de cette séduction express, l'impression de prendre la dixième place sur la liste des conquêtes garanties d'un séducteur patenté. Pourtant, quand il a murmuré : « Allons dans chambre », je l'ai pris par la main et je l'ai guidé sans mot dire. Il est parti vers trois heures du matin.*

*-Merci, merci pour tout, a-t-il dit pendant que je refermais la porte.*

*Dans la chambre, ça sentait l'Eau Sauvage, et c'était la première fois. » (p. 62-63)*

### ➤ La vie au quotidien

*« Peu à peu s'est organisée notre vie souterraine. J'ai fait le ménage dans la mienne. Pour la première fois, j'ai été fidèle. Pas par vertu. Pas pour faire plaisir à Diego. Parce que les autres hommes ont simplement cessé de m'intéresser. Malgré ses fréquentes absences et son autre vie, Diego occupait toute la place. J'ai divisé mes amis en deux groupes : ceux qui savaient et ceux qui ne savaient pas. J'ai divisé ma vie en deux parties : celle où il était là et celle où il était en voyage. Petit à petit, je me suis mise à vivre sur deux niveaux, avec de petits moments de conjugalité intense, toujours à la limite du jeu. Même les habitudes –après plusieurs années elles finissent tout de même par s'installer– gardaient toujours un côté précaire et exceptionnel. C'était, disait Catherine, un adultère conjugal parfaitement réussi. » (p. 66)*

### ➤ 14 mai, l'accident

*« Au bout d'une heure, tout de même un peu en colère, je suis allée téléphoner à son bureau. C'est sa secrétaire qui m'a appris l'accident, la veille au soir, sur l'autoroute, en rentrant de l'aéroport. Je n'ai pas compris tout de suite. J'ai répété « Un accident ? » d'une voix incrédule. Et elle a ajouté « Oui, de voiture » ou quelque chose comme ça. » (p. 13)*

*« Il m'avait appelée, comme promis, en débarquant de l'avion de Séville....*

*-... Tu veux que je passe ?*

*Il avait une voix épuisée, contrainte. J'ai dit :*

*-Non, surtout pas. Ca ne serait pas raisonnable. Rentre vite et repose-toi. On se voit demain.*

*Il a ajouté, si visiblement soulagé :*

*-Demain... et toute la vie.*

*-Et toute la vie.*

*Voilà. Ce sont les derniers mots que j'ai entendus de toi, Diego. Et ça ne voulait rien dire. Je ne vais pas entrer dans les sottises de message et de prémonition...Tu as dit ça comme ça, et aussi parce que, à cette minute encore, comme tout le monde à toutes les minutes de notre vie, tu étais immortel. Et moi, j'étais contente de cette phrase parce qu'elle voulait simplement dire que tu voulais m'aimer encore longtemps. » (p. 29)*

### ➤ Après... , la douleur

*« Je suis rentrée chez moi. J'ai oublié de téléphoner à l'étude. Je me suis assise dans le grand fauteuil du salon et brusquement j'ai compris ce que m'avait dit le Dr Walter. Il était deux heures et demie. Cela faisait déjà quatre heures et demie que Diego était mort. Quatre heures et demie. Mort, ça veut dire qu'il ne sent plus. Qu'il ne sait plus que j'existe. Que son souffle a été ôté de la surface de la Terre. Quatre heures et demie que Diego Salinas ne désigne plus personne. Et moi pendant toutes ces heures, je parlais, je lisais, je prenais des taxis, je pensais à autre chose, je respirais ! Quatre heures et demie que j'existe sans lui que je bouge dans un monde où il n'est plus. Et ça sera toujours comme ça maintenant. Toujours plus long cet espace entre lui et moi ce gouffre. Toujours plus profond, jusqu'à l'infini.... » (p. 18)*

« Je me savais inaccessible à toute forme de consolation. La mort de Diego, au milieu de sa vie pleine et entière, de ses amours, de ses projets ; la mort dans ce grand corps si dur, si actif, si jubilant de mouvement ; la mort, dans ces cheveux si drus, dans ces jambes si solides ; la mort dans cette voix.... La mort plantée là, fichée au milieu de sa cible, c'était un scandale énorme insupportable, inacceptable, et sans aucune remède. » (p. 26)

« Il y a des mois de cela. Des mois.

Le deuxième été pour être précis. Un enfant qui serait né à cette date marcherait déjà. C'est fou, diraient les gens, ce n'est déjà plus un bébé... Mal assuré sur ses petites jambes, le bébé s'éloigne de quelques mètres puis retombe brusquement et appelle au secours. Il en était de même pour ta mort, Diego, parfois elle s'éloignait de moi en hésitant, je le voyais tituber, je ne faisais pas un geste, et elle finissait toujours par s'écrouler en m'appelant. Ta mort avait besoin de moi, Diego. Si je lui lâchais la main, qu'en serait-il de notre amour ? Notre compagnonnage, à elle et moi, c'est tout ce qui reste de nous. » (p. 35)

Tentative d'oubli ou... « **Ma solitude sans remède...** »

« -Ca ne va pas ? a dit Pierre.

Que lui dire ? Je n'avais pas envie de m'expliquer, de m'excuser, et surtout pas de parler de toi. Tu es malin, Diego, tu as attendu ton moment. Ce n'est plus ce que je fais de mon corps qui t'intéresse, c'est dans les replis de mon âme que tu es caché. Encore une fois je m'en aperçois : je peux respirer, bouger, manger, rire, voyager, travailler, et même, maintenant, faire l'amour. Ce que je ne peux pas faire, c'est penser à autre chose, c'est sentir au fond de moi autre chose que ton absence immense, dévorante, intacte. Quoi que je fasse pour lui échapper, c'est toujours vers elle que je reviens. » (p. 52)

« J'ai emmené Pierre à Cordoue. Nous y avons passé la journée. Nous avons visité la Mosquée, la maison de Maïmonide, tout...

Nous avons passé la nuit ensemble. Toute la nuit. J'ai fini par m'endormir au matin, quand les grillons commençaient à se taire, j'ai fini par m'endormir, oui, il suffit somme toute de fermer les yeux....

Ma solitude sans remède...

Enfin, je suis rentrée chez moi.

L'été s'en allait doucement. Septembre, cette année, était sublime. Jean-Luc était en vacances, et j'avais beaucoup de travail. Je restais tard à l'étude, et puis je rentrais à pied, en suivant les quais. Il y avait beaucoup de touristes. Parfois, je rejoignais Pierre dans un petit restaurant italien qu'il aimait. Je n'y étais jamais allé auparavant, je n'aime pas beaucoup la cuisine italienne. Et on allait chez lui. Mais la plupart du temps, je rentrais tranquillement à la maison, je mettais de la musique, et je m'installais sur le balcon. Je regardais la lune parcourir le ciel, je buvais du jerez Ina de Domecq very pale, et j'étais bien. » (p. 81- 82)

« A la fin du mois de septembre, Pierre est parti aux Etats-Unis pour trois mois. Il était professeur invité dans une école de journalisme, et il comptait en profiter pour essayer de reprendre contact avec ses enfants. Je l'avais d'ailleurs adressé à un de nos collègues de Chicago avec lequel nous avions déjà été en correspondance pour des cas similaires. J'étais

*optimiste, car je savais cet avocat vraiment fort pour ce genre d'affaire. Mais Pierre restait triste et anxieux. » (p. 84)*

## **Epilogue**

*« Pierre arrête le moteur. Au moment où Hélène s'apprête à sortir de la voiture, il l'arrête d'un geste.*

*-Hélène...*

*Elle tourne son visage vers lui. Il la regarde.*

*-Quand même... Je voulais te dire.... Je suis drôlement plus heureux que l'année dernière... Je t'assure. Quand j'y repense... Je n'étais pas vraiment optimiste, et pourtant ça a été une bonne année, une année extraordinaire même. N'est-ce pas ?*

*-Oui, dit Hélène, oui.*

*Elle regarde sa montre.*

*-Allons-y, Pierre, il est déjà presque dix heures et demie. Catherine avait dit vers dix heures, on n'est pas en avance....*

*C'est la Saint-Sylvestre. » (p. 104)*

*« Bonne année, Catherine.*

*-Bonne année, Hélène. Tu te rappelles l'année dernière... Qu'est-ce qu'on s'est fait comme mauvais sang, tu sais !...*

*Et tu vois, maintenant, comme tout va bien. Je savais que Pierre te convenait, que c'était le type pour toi. Et toi qui ne voulais même pas lui donner sa chance...*

*-Catherine, je peux aller téléphoner à ma mère ? » (p. 117)*

*« Hélène monte l'escalier de bois. La chambre de Catherine et de Jacques est au premier étage, de plain-pied avec l'entrée, très grande, un peu mansardée. Là aussi, Catherine a donné libre cours à sa passion décorative ... » (p. 118)*

**Malgré tout, continuer pour tous ceux « qui ont besoin de mon bonheur... »**

« Hélène a raccroché le téléphone. Elle est contente parce que sa mère a l'air de s'amuser vraiment. ...

Mais elle ne bouge pas. Elle reste assise au bord du lit. Brusquement, elle réalise qu'elle est seule. Que personne ne la surveille du coin de l'œil avec inquiétude. Qu'elle peut lever la tête sans rencontrer aucune regard anxieux ou encourageant. Quelque chose se détend en elle, et elle s'aperçoit qu'elle n'en peut plus.

« C'est trop difficile, pense-t-elle, ce soir, c'est trop difficile. Jamais je n'aurai la force de continuer. Où es-tu ? Où es-tu ? »

Diego....

Mais qu'est-ce qu'ils croient tous ? Que je vais passer cette Saint-Sylestre sans toi ? Personne ne parle jamais plus de toi. Même pas Catherine. On dirait que tu n'as jamais existé. Pierre veut que je déménage, qu'on habite ensemble. Et je finirai sans doute par le faire, parce que ça n'a plus d'importance. Notre chambre ne sent plus l'Eau Sauvage et je ne ferme plus jamais les rideaux dans la journée. Et je sais bien qu'à toi aussi ça t'est égal. Et tant pis si personne ne me parle plus jamais de toi, on n'a pas besoin des autres, Diego. »

(p. 120-121)

« Les larmes s'écrasent sur le dessus-de-lit en soie grège. Parfois je me dis que c'est trop difficile. Et puis quand je vois le sourire de Pierre, quand je pense à la voix de ma mère comme tout à l'heure au téléphone, je continue, tu comprends ? De toute façon, pour nous, ça ne change rien. Tu es mort. Le quatorze mai de cette année, cela fera trois ans que tu es mort. Depuis cette date, il n'y a pas de matin où je n'aie pensé à toi avant d'ouvrir les yeux. Mais tu es mort. Et je suis morte aussi. Je ne vis que dans ces minutes où je te parle, où je te sens à mes côtés. Même si tu ne me réponds jamais. Je sais bien que tu n'es pas là, mais je te sens tout de même, tu comprends ? Tu as tout emporté. Tu n'as laissé qu'une coque vide. Mais il y a les autres, ceux qui m'aiment et qui ont besoin de mon bonheur. Ma mère, Catherine.... Alors je continue. Elles sont si heureuses de me voir consolée, c'est si important pour elles, et si peu pour nous, n'est-ce pas Diego ?

Il faut faire ce qu'on peut pour les gens qui nous aiment, c'est si important d'être aimé... »

(p. 123)

Le récit de Joseph Blumenthal, juif d'origine polonaise, arrivé en France en 1925, dont les parents et la petite sœur ont péri dans un camp nazi.

Le personnage, un homme âgé, seul, se découvre peu à peu et au fur et à mesure qu'il rédige le journal de sa vie, « *une vie frottée à son époque, et désormais rétrécie, promise à la tisane et aux gestes lents.* » (M. Audétat, l'Hebdo).

Journal écrit du 16 mai au 18 septembre 1994, *temps des cerises*.

« *Je me demande si tout ce travail d'écriture que j'ai entrepris (ou qui m'a entrepris, je ne sais même plus si j'ai vraiment décidé quelque chose), si ce n'est pas juste pour revivre, finalement, pour essayer de revenir en arrière, dans un monde qui m'appartenait encore. Nous avons tellement pensé à l'avenir !* » (p. 40)

Soucieux d'expliquer à ses enfants, et surtout à son arrière-petit-fils, qui il fut et ce que fut le siècle avec lequel se confond sa vie, ce qui l'a obligé à certains choix politiques, le vieil homme s'écrit...

« *Un jour, il y a plusieurs années déjà, j'étais en voiture avec Aurélien et on est passé par hasard devant le 79 de la rue Julien-Lacroix...*

« *Tu vois, c'est là que j'habitais quand j'avais ton âge.* » Il a regardé poliment : « *Ben, dis-donc, c'était assez crade...* » Il avait une douzaine d'années à l'époque et il a ajouté d'un air surpris : « *T'étais pauvre alors quand t'étais petit ?* » Et je me suis senti tout con, et aussi un peu coupable. Pas d'avoir été pauvre, bien sûr, mais d'avoir bêtement essayé de faire passer quelque chose de mon enfance à ce petit garçon, mon petit-fils, ce fils d'universitaires qui grandissait à des centaines d'années-lumière de la rue Julien-Lacroix, et coupable, aussi, d'avoir laissé cette distance s'établir, d'avoir laissé mes enfants et leurs enfants pousser si loin de moi.

*Maintenant, aujourd'hui, avec mon portemine et mon bloc Clairefontaine, je tente de combler cette distance.* » (p. 27)

« *C'est ce portemine en argent, on commence à écrire, et puis ça part tout seul. Peut-être que je vais me mettre à écrire mes Mémoires pour mes petits-enfants! Elles ne seraient pas plus bêtes que les autres, d'ailleurs, ni plus embêtantes à lire. C'est pas les trucs à raconter qui me manquent! Joseph Blumenthal, Mémoires d'un Vieux... D'un vieux quoi? D'un vieux militant? D'un vieux con? D'un vieux Juif d'origine polonaise? D'un vieux tout court ?* »

« *Je peux dire que j'ai connu des moments difficiles dans ma vie. Certains, j'en ai parlé depuis que je me suis mis à écrire. Eh bien ça, c'est quelque chose qui sera peut-être difficile à comprendre pour un jeune d'aujourd'hui. Car, bien sûr, c'est à eux que je pense en écrivant ces lignes. Nina, Jérôme, mais aussi les autres, les petits, Aurélien surtout. Aurélien.... Je crois bien que c'est pour lui que j'écris, et j'ai parfois l'impression que ça ne servira à rien. Il lire tout ça quand je serai mort... Et voilà que j'ai trouvé ce moyen, écrire, et là, oui, ça va, ça marche, je n'arrête plus. On dirait que ça fait des années que j'attends.*» (p. 66-67)

**Le titre...** celui de la célèbre chanson de Jean-Bernard Clément, reprise par Yves Montand - chanson d'amour devenue par la

suite le symbole de l'espoir que gardait au coeur les communistes vaincus et auquel répond le roman...

*« De toute façon, pour moi c'est trop tard, on ne change plus à mon âge. Et puis même si les rêves s'obstinent à se casser la gueule, même si le bonheur n'est pas encore pour demain, même si la voie que nous avons prise n'était pas la bonne, je sais qu'il y en a une et que d'autres trouveront.*

*Je sais qu'il y aura toujours des hommes pour la chercher et pour y croire, et qu'ils finiront pas y engager l'humanité.*

*Il ne faut jamais désespérer. » (p. 186)*

## **Au centre...**

➤ Joseph Blumenthal, un vieil homme au soir de sa vie...

*«Souvent le matin, quand je me lève, je ne suis pas de très bonne humeur. J'ai mal dans le dos. J'ai une sale gueule dans la glace, cette barbe dure et blanche dans les plis du visage. J'ai de la peine à penser que c'est moi. Je me fais du café, j'écoute la radio et ça n'arrange guère mon humeur. Je me lave, je me rase, je m'habille... je traîne. Je n'ai jamais aimé le matin, même quand il ouvrait sur des jours pleins de projets et d'attentes. Alors maintenant...» (p. 11)*

*« Il n'y a pas que ma tête de vieux qui me saute aux yeux le matin quand je me lève. Il y a aussi la journée qui s'étend, douze heures au bas mot, à remplir, à meubler, à essayer de me prouver que ça sert à quelque chose, à soixante-quinze ans, d'avoir encore envie de vivre. » (p. 12)*

... qui découvre, presque par hasard, que l'écriture peut servir.

*« On se dit : je vais leur expliquer les choses importantes, celles qu'ils sont nés trop tard pour comprendre tout seuls, mais qu'il faut pourtant qu'ils sachent parce que ce sont mes enfants. Comprendre d'où on vient, c'est important pour un homme, comprendre ce qui a fait ceux qui nous ont faits. » (p. 21)*

Un jour de mai 1994, Joseph, invité par sa famille pour fêter ses 75 ans, reçoit un stylomine...

*« J'ai eu soixante-quinze ans mardi dernier....*

*Hier dimanche mes enfants m'ont invité à déjeuner au restaurant et m'ont offert un appareil pour écouter les disques compacts et quelques disques pour aller avec... Il y avait aussi un nouveau stylomine en argent avec mon nom et la date gravé dessus, avec lequel j'écris en ce moment. » (p. 7)*

*« Ce stylomine va finir par me donner des idées. Il est lourd, brillant, il tient dans la main. La mine est assez épaisse et grasse, on n'a pas besoin d'appuyer beaucoup pour écrire, C'est même assez agréable. » (p. 11)*

Il décide alors de commencer **un Journal** nourri de ses réflexions sur le monde et de ses souvenirs. Le présent et le souvenir se mêlent sans fin...

« Voilà que j'écris sans ordre, au fur et à mesure que les choses me viennent à l'esprit. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon de faire. C'est étonnant comme les idées arrivent, et comme le présent et le passé se mêlent. Ce papier Clairefontaine... » (p.15)

### ○ **Enfant immigré, malheureux et pauvre**

« Je suis né en Pologne en 1919, dans un village qui s'appelle Ruda Pabianicka. C'est dans la banlieue de Lodz. Il y avait là-bas un aérodrome militaire. » (p. 24)

« D'ailleurs, je n'avais que six ans quand mes parents sont venus à Paris, en 1925. D'abord, on s'est installés rue de l'Hôtel-de-Ville, dans une seule pièce, sans eau ni électricité. Une lampe à pétrole. Pas d'évier. Un poêle. Je vois mon père en train de monter les brocs de charbon de la cave. Tout était sombre et sale. Il y avait des rats énormes qui couraient dans les escaliers. » (p. 25)

« Tu vois, c'est là que j'habitais quand j'avais ton âge. » Il a regardé poliment : « Ben, dis-donc, c'était assez crade... » Il avait une douzaine d'années à l'époque et il a ajouté d'un air surpris : « T'étais pauvre alors quand t'étais petit ? » ... » (p. 27)

### ○ **A 18 ans, engagé dans la Résistance, puis jeune homme sorti vivant de Buchenwald ...**

« Je ne lisais jamais quand j'étais jeune. Personne ne lisait autour de moi. A Buchenwald, il y avait des camarades qui se racontaient des livres, qui se passaient des poèmes sur des bouts de papier ramassés. Die sait où. Qui les récitaient le soir à voix basse. Je n'oublierai jamais, en août 1944, un exemplaire des Yeux d'Elsa qui circulait dans le camp. Je n'ai jamais su comment il était arrivé là. On était au moins cinq mille Français dans le camp à l'époque, et tout le monde avait fini par en entendre parler. On recopiait les poèmes, on les apprenait par cœur. On ne connaissait pas le nom de l'auteur, en tout cas, moi, je ne le connaissais pas. » (p. 13)

« A par l'école (mais l'école et moi ç'a toujours fait deux), c'était mon premier contact avec la littérature. A Buchenwald ! Tiens c'est marrant, je n'avais jamais vu les choses comme ça. Je n'y avais jamais pensé de cette façon. C'est ce portemine en argent, on commence à écrire, et puis ça part tout seul. Peut-être que je vais mettre à écrire mes Mémoires pour mes petits-enfants ! » (p. 14)

« Mais moi je ne peux pas croire que tout ce malheur soit dans l'homme. Il y a des types qui sont sortis des camps avec la haine de l'espèce humaine, ou le désespoir définitif. Moi, c'est le contraire. Pendant la guerre, et à Buchenwald, j'ai rencontré l'héroïsme, la solidarité, le meilleur de l'homme. Le pire aussi ? Bien sûr, mais le pire, on peut toujours l'expliquer, le comprendre. C'est ce que me disaient, au camp, les camarades plus âgés, ceux qui m'ont aidé à tenir. Les Allemands, c'est le système qui en avait fait des nazis, des bêtes. » (p. 146)

« Voilà comment ça se fait une vie. On ne choisit pas vraiment, les choses vous poussent. Tellement de gens avaient donné leur vie. On l'avait arrachée à tellement d'autres. Ca ne

*pouvait pas être pour rien. Je me suis souvent demandé, à cette époque et depuis, pourquoi, moi, j'avais traversé tout ça, pourquoi je n'étais pas mort du typhus huit jours avant la libération du camp comme Lucien, le frère d'Anna. Je me suis demandé si tout cela avait un sens. » (p. 98)*

...alors que presque toute sa famille y périt.

*« Rosa, Roselè... Elle avait trois ans quand je suis parti en Espagne...*

*En 42, mes parents n'ont pas voulu envoyer Rosa à la campagne avec David. Ils la trouvaient trop petite...*

*Ma mère a tout de même consenti à envoyer David prendre l'air chez des paysans en Normandie, des camarades que j'avais trouvés, début juillet 1942, parce qu'elle avait de plus en plus de mal à le nourrir convenablement et que je lui avais expliqué qu'à la campagne il mangerait à sa faim... » (p. 35)*

*« Le 17 juillet à l'aube, les gendarmes français sont venus les chercher. On les a emmenés au Vel' d'Hiv', comme tous les autres. C'est tout. C'est tout. Je n'en parlerai plus. Mais il fallait que je le dise. Il fallait que ça passe par le portemine, ça aussi. Ça. Rosa avec son nœud, pas une photo. Ils ont tout saccagé, tout pris. En 45, rue Julien-Lacroix, il ne restait rien. Ils ont tout pris. » (p. 36)*

- Convaincu après 45 que la vie d'un homme consiste à s'engager dans les mouvements collectifs pour changer le monde, il entre au Parti communiste et épouse la cause...

*« De ces années-là, 53-55, j'ai surtout des souvenirs politiques. On militait plus que jamais. C'était la guerre froide, la guerre d'Indochine, on savait pourquoi on se battait. La mort de Staline, bien sûr, en mars 1953. » (p. 106)*

*« Pour Anna et ses amis, c'était le communisme même qui était un mensonge. Les écailles leur étaient tombées des yeux. Je ne pouvais pas être d'accord avec eux. ...*

*Si je repense à cet hiver 56-57, j'entends des cris, des injures, des camarades qui en viennent aux coups dans les réunions de cellule. Et les gens qui se quittent. C'est dingue le nombre d'amitiés et même d'amours qui se sont brisées là-dessus. Guy et Lucette. Et enfin, Anna et moi. Début 57, elle n'a pas repris sa carte. Elle m'a expliqué qu'elle ne la reprendrait pas. Pour moi, et malgré toutes les questions que je m'étais posées, malgré cette répression soviétique que je ne pouvais pas encaisser, il n'était pas question de quitter le Parti. » (p. 120)*

*« Beaucoup d'intellectuels et d'artistes quittaient le Parti. J'ai pensé que, finalement, ça prouvait une chose, c'était que les intellectuels étaient fondamentalement des bourgeois, incapables de se faire aux valeurs de la classe ouvrière. Anna était pareille, contaminée. Elle tournait le dos à sa classe, à sa famille, elle se pavait à la fac avec des petits cons à lunettes qui parlaient de Sartre jusque dans notre cuisine...*

*-Mais mon pauvre Jo, t'es jaloux, ma parole ! Elle a rigolé...*

*Je lui ai foutu une baffé, c'est parti tout seul. C'est la première et la dernière fois de ma vie que j'ai posé la main sur une femme...*

*Ecoute, Jo, arrêtons là. Arrêtons tout. Ça fait un bout de temps que je le pense. » (p. 121)*

*« En octobre 1957... au Parti, les choses avaient changé. Beaucoup de gens s'étaient barrés en 56...*

*Ceux qui restaient, on se serrait les coudes. On avait traversé la tempête, résisté aux doutes, corrigé les erreurs. Les plus ardents défenseurs de Staline étaient devenus les plus zélés artisans de la déstalinisation... Et puis l'URSS venait de lancer le premier Spoutnik, et ça, c'était bien la preuve de son indiscutable supériorité. Tout rentrait dans l'ordre et, dans ma vie en miettes, le Parti, une fois encore, me tendait la main. » (p. 124)*

*« Et parfois, je me demande si on ne s'est pas trompés depuis le début, si l'erreur ce n'était pas de croire qu'on pouvait changer quelque chose, changer les hommes, changer la vie.»  
(p. 184)*

*« Et si c'était une malédiction ? Et si, en effet, il n'y avait rien à faire ? Ça fait presque soixante ans que je me bats, que je nage comme un con, et toujours la rive s'éloigne. Je ne l'atteindrai jamais. Qu'est-ce que ma vie aujourd'hui ? Je voulais faire le bonheur de l'humanité, et je n'ai même pas su faire le bonheur des miens, des femmes, des enfants. Et si je n'avais pas quitté Solange ? ... Le pire c'est que j'ai cru le choisir, l'amour. Un amour plus grand, plus digne, total, universel. L'amour des peuples, des camarades. Et c'est la haine que je trouve autour de moi. » (p. 184-185)*

### ○ Rescapé de l'alcool

*« J'ai bu pendant plus de dix ans. Ça ne se fait pas d'un seul coup. On boit un peu, vodka, cognac, un petit verre de temps en temps pour s'aider à tenir le coup. ... C'est au début des années cinquante, quand je vivais avec Solange, que j'ai commencé avec la bière. Mais ça ne portait pas à conséquence. C'est petit à petit. Un jour on se rend compte qu'on ne peut tout simplement plus fonctionner sans son petit verre, et de plus en plus tôt le matin. Bientôt, des petits verres, il en faut plusieurs à la suite, on est devenu alcoolique. » (p. 163)*

*Après la rupture avec Solange.... « Pendant plusieurs jours, j'ai marché à côté de mes pompes. Mathilde a même commencé à s'inquiéter. C'est à peu près à cette époque que j'ai commencé à picoler ferme.*

*Après le départ de Solange, je suis retourné vivre avec Anna au bout de quelques semaines. Elle n'a pratiquement pas posé de questions. Mais elle n'était plus la même, elle avait définitivement grandi. Elle était ironique, me rentrait facilement dans le cadre. ...*

*De ces années-là, 53-55, j'ai surtout des souvenirs politiques. On militait plus que jamais. C'était la guerre froide, la guerre d'Indochine, on savait pourquoi on se battait. La mort de Staline, bien sûr, en mars 1953. » (p. 106)*

*« Toujours cette impression de solitude totale qui ne me quitte guère, qui me reprend toujours depuis mon retour en 45. Des pensées, des souvenirs, que je ne pourrai jamais partager avec personne. ... Même au moment du bonheur (et cet été 59 où Jérôme avait six semaines, j'aimais Mathilde et c'était en quelque sorte notre voyage de noces), ça me saisit et tout s'écroule. Il n'y a plus rien, plus rien que moi tout seul, comme au milieu de la mer, comme si*

*je parlais une langue que j'étais seul à comprendre. Quelques années plus tard, ça a commencé à me prendre si souvent (et pourtant c'était le moment où tout allait bien, où je commençais franchement à gagner du fric) que, parfois, j'avais du mal à garder le contact, à me lever le matin, à aller à mes rendez-vous. Alors je prenais un petit verre, un cognac, une vodka, et ça allait mieux. C'est comme ça que j'ai commencé à picoler. Et c'est ça qui a foutu en l'air, Mathilde et moi. » (p. 135-136)*

*« Quand Jérôme était gosse, vers 68, 70, c'était le pire moment pour l'alcool. Quand Mathilde m'a quitté en 75, il avait dix-sept ans. En 76, le 1<sup>er</sup> janvier, j'ai arrêté de boire. Et j'ai tenu bon. J'ai souvent pensé que c'était surtout pour lui que j'avais arrêté. Et en pensant à lui que j'avais tenu bon. » (p. 46)*

*« Cette année 75, jusqu'à ces derniers temps, j'évitais d'y repenser. Et pourtant c'est là que j'ai commencé à remonter la pente. Je crois qu'il y a eu deux choses qui m'ont décidé à me reprendre en main. D'abord, un jour, Monsieur Renard m'a convoqué et m'a dit : « Ca ne peut plus durer comme ça, Blumenthal, il faut absolument vous ressaisir. ..*

*J'ai toujours eu- et aujourd'hui encore je pense souvent à lui- beaucoup de respect et de reconnaissance pour Monsieur Renard. J'ai compris que j'étais en train de gâcher la seule bonne chose qui me restait dans ma vie, mon boulot. Et puis ensuite, Jérôme a dit à Nina que, tant que je boirais, il ne voulait plus me voir...*

*J'ai accepté de faire une cure à l'hôpital de Pierre à Etampes. C'est dure, une cure, et surtout, ça ne suffit pas...*

*Enfin, bref, inutile de raconter tout ça dans le détail, c'est le résultat qui compte : depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1976, je n'ai pas touché une goutte d'alcool. C'est difficile, surtout au début, parce que les gens ne comprennent rien, ils essayent par tous les moyens de vous faire boire.» (p. 167-169)*

➤ Nina, la fille de son premier mariage, et à la quelle le lie une relation plus profonde qu'avec son autre enfant, Jérôme. C'est à elle au fond qu'il adresse son récit.

➤ Jérôme, son fils

*« Je pense beaucoup à Anna, depuis que j'ai commencé à écrire ces souvenirs. Et à Nina. Plus qu'à Mathilde et Jérôme. Et pourtant Jérôme aussi c'est mon fils, et j'ai vécu plus longtemps avec Mathilde qu'avec Anna. Mais avec Jérôme c'est un peu comme avec David, on a du mal à se parler. » (p. 45)*

➤ Anna, sa première femme qui l'a quitté après l'invasion soviétique de Budapest

*« Je n'ai pas les mêmes relations avec Mathilde qu'avec Anna. Anna, même si des fois elle me tape sur les nerfs, elle fait partie de ma jeunesse, de cette époque de ma vie à laquelle je*

*repense sans cesse depuis quelques années. Elle est liée à ce que j'ai connu de plus fort, de plus dur aussi peut-être, depuis la Libération jusqu'à cette année 56 que j'ai essayé de raconter l'autre jour. Même si ça s'est mal terminé à tout point de vue, c'était les années des certitudes, des vrais combats. En un mot, la jeunesse. Avec ce mot-là, je crois qu'on a tout dit. » (p. 126)*

*« C'est vrai, je n'étais pas facile à vivre, je ne l'ai jamais été. Anna non plus d'ailleurs. Toute notre histoire était mal emmanchée depuis le début. Anna, elle attendait de moi que je remplace sa famille et surtout son frère qui avait été mon copain. Elle était la seule qui restait.... Son frère Lucien était avec moi à Buchenwald, il est mort huit jours avant la libération du camp, dans mes bras comme on dit dans les romans, mais des fois c'est vrai, et des fois c'est pire que vrai. Il m'a demandé d'aller voir Anna, Sa petite sœur dont il m'avait tant parlé et qui était planquée à la campagne. « Tu lui raconteras, hein... mais pas tout, c'est pas la peine.... Si mes parents ne reviennent pas, elle sera toute seule, elle n'a pas dix-huit ans... » Et c'est comme ça que j'ai connu Anna.*

*Elle n'avait plus personne. Moi, je venais de retrouver David et de comprendre qu'on n'avait plus personne non plus. Je n'aurais jamais dû me marier en 45 avec cette fille de dix-huit ans, fonder une famille sur des ruines aussi fraîches, aussi énormes, sans déblayer, sans rien. On était sonnés, groggy, et on l'aurait été à moins. Moi, la guerre m'avait attrapé en 37, quand j'étais parti en Espagne à dix-huit ans. Elle me lâchait (ou du moins je le croyais) huit ans plus tard, en 45, à vingt-six ans, et pas de jeunesse, rien qu'un grand trou noir qui avait tout englouti. Mon père, ma mère et ma petite sœur Roselè qui avait huit ans. Avec eux avaient sombré ces huit années de ma jeunesse, l'Espagne, les camarades, les « bons » moments et les faits d'armes que certaine aimaient déjà à se remémorer...*

*Quand Nina est née, en 48, David avait dix-huit ans. Il vivait encore avec nous, il faisait son apprentissage d'imprimeur à l'Ecole Estienne. » (p. 34)*

*« C'est étonnant comme beaucoup de choses, depuis que je me suis mis à écrire, me renvoient à l'enfance de Nina. On ne peut pourtant pas dire que j'ai été un père poule ! Quand je vivais avec Anna, j'étais toujours par monts et par vaux, jamais là le soir, elle s'en plaignait assez. (p. 21)*

### **Anna et/ou Solange**

*« J'ai rencontré Solange en 1950, en janvier, place des Vosges... On a bavardé deux minutes, et elle est partie...*

*Le soir, j'ai demandé à Anna si elle connaissait Solange Massin. J'avais déjà besoin de parler d'elle...» (p. 58-59)*

*« Un soir, j'ai tout dit à Anna. Elle m'a traité de sale bourgeois, de réactionnaire, de fasciste. Et aussi de pauvre type. Et elle m'a foutu à la porte, immédiatement. » (p. 62)*

### **Le retour auprès d'Anna**

*« Après le départ de Solange, je suis retourné vivre avec Anna au bout de quelques semaines. Elle n'a pratiquement pas posé de questions. Mais elle n'était plus la même, elle avait définitivement grandi. Elle était ironique, me rentrait facilement dans le cadre. ...*

*De ces années-là, 53-55, j'ai surtout des souvenirs politiques. On militait plus que jamais. C'était la guerre froide, la guerre d'Indochine, on savait pourquoi on se battait. La mort de Staline, bien sûr, en mars 1953. » (p. 106)*

*« Pour Anna et ses amis, c'était le communisme même qui était un mensonge. Les écailles leur étaient tombées des yeux. Je ne pouvais pas être d'accord avec eux. ...*

*Si je repense à cet hiver 56-57, j'entends des cris, des injures, des camarades qui en viennent aux coups dans les réunions de cellule. Et les gens qui se quittent. C'est dingue le nombre d'amitiés et même d'amours qui se sont brisées là-dessus. Guy et Lucette. Et enfin, Anna et moi. Début 57, elle n'a pas repris sa carte. Elle m'a expliqué qu'elle ne la reprendrait pas. Pour moi, et malgré toutes les questions que je m'étais posées, malgré cette répression soviétique que je ne pouvais pas encaisser, il n'était pas question de quitter le Parti. » (p. 120)*

## **La rupture**

*« Beaucoup d'intellectuels et d'artistes quittaient le Parti. J'ai pensé que, finalement, ça prouvait une chose, c'était que les intellectuels étaient fondamentalement des bourgeois, incapables de se faire aux valeurs de la classe ouvrière. Anna était pareille, contaminée. Elle tournait le dos à sa classe, à sa famille, elle se pavanait à la fac avec des petits cons à lunettes qui parlaient de Sartre jusque dans notre cuisine...*

*-Mais mon pauvre Jo, t'es jaloux, ma parole ! Elle a rigolé...*

*Je lui ai foutu une baffé, c'est parti tout seul. C'est la première et la dernière fois de ma vie que j'ai posé la main sur une femme...*

*Ecoute, Jo, arrêtons là. Arrêtons tout. Ça fait un bout de temps que je le pense. » (p. 121)*

*« 1956 ! Il faut que je prenne mon temps, que je mette un peu mes idées en place. 1956 ! Ça, c'est aussi une année terrible. Le grand chambardement général, le Parti, Anna, tout qui foutait le camp en même temps, je ne savais plus où donner de la tête. » (p. 111)*

*« En 45, je sortais à peine de l'horreur. Je n'avais plus rien. Plus de famille. Pas de boulot. Mais j'avais vingt-six ans et une sorte de rage. ...*

*Mais là, en octobre 1957, quand je me suis retrouvé dans cette chambre, avec mes affaires qui tenaient dans deux valises et un sac de marin, ce n'était plus la même chose. J'avais à la fois davantage et beaucoup moins. » (p. 123)*

*« Je n'ai jamais cherché à récupérer Anna. Le dimanche, j'allais chercher Nina, je la ramenaient chez David. Leur aîné, Patrick, venait de naître. C'était souvent Léa qui emmenait les deux enfants au Luxembourg. » (p. 122)*

### ➤ **Mathilde, sa seconde femme, vit séparée de lui...**

*« Je n'ai pas les mêmes relations avec Mathilde qu'avec Anna. Anna, même si des fois elle me tape sur les nerfs, elle fait partie de ma jeunesse, de cette époque de ma vie à laquelle je repense sans cesse depuis quelques années. Elle est liée à ce que j'ai connu de plus fort, de plus dur aussi peut-être, depuis la Libération jusqu'à cette année 56 que j'ai essayé de*

*raconter l'autre jour. Même si ça s'est mal terminé à tout point de vue, c'était les années des certitudes, des vrais combats. En un mot, la jeunesse. Avec ce mot-là, je crois qu'on a tout dit.*

*Mathilde, quand je l'ai rencontrée, j'avais presque quarante ans, je croyais que c'en était fini pour moi des femmes (ce qui prouve d'ailleurs que j'étais moins vieux que je ne le pensais à l'époque !) Cet amour m'est tombé dessus sans prévenir. Huit ans après Solange, je me suis remis à aimer, à avoir la tête à l'envers, à essayer encore une fois de changer de vie. Oui, Mathilde, c'était quelque chose ! » (p. 126)*

*« Mais je ne me sentais pas chez moi. Toujours cette impression de solitude totale qui ne me quitte guère, qui me reprend toujours depuis mon retour en 45. Des pensées, des souvenirs, que je ne pourrai jamais partager avec personne. Ni une femme ni un copain. Pas même un camarade. Et même sur ce papier, je n'arrive pas à m'expliquer vraiment, à être plus clair. Je me demande ce que mes enfants comprendront à tout ça. Même au moment du bonheur (et cet été 59 où Jérôme avait six semaines, j'aimais Mathilde et c'était en quelque sorte notre voyage de nocces), ça me saisit et tout s'écroule. Il n'y a plus rien, plus rien que moi tout seul, comme au milieu de la mer, comme si je parlais une langue que j'étais seul à comprendre. Quelques années plus tard, ça a commencé à me prendre si souvent (et pourtant c'était le moment où tout allait bien, où je commençais franchement à gagner du fric) que, parfois, j'avais du mal à garder le contact, à me lever le matin, à aller à mes rendez-vous. Alors je prenais un petit verre, un cognac, une vodka, et ça allait mieux. C'est comme ça que j'ai commencé à picoler. Et c'est ça qui a foutu en l'air, Mathilde et moi. » (p. 135-136)*

➤ **Solange, le grand amour de sa vie, amour « coupable ».**

Leur histoire les amène à l'exclusion du parti communiste dans laquelle Joseph milite avec conviction.

### **La rencontre, un coup de foudre...**

*« Solange avait sept ans de plus que moi, deux enfants, un mari qui était aussi un camarade (et pas n'importe lequel, un poète, une des gloires littéraires du Parti)... Ca ne pouvait pas marcher, en tout cas, c'est ce que tout le monde a dit. Et on s'est obstinés. Et on a tenu deux ans, et puis on a fini par craquer. On ne peut pas vivre contre tout le monde. En tout cas, moi je ne peux pas.*

*Le mari de Solange s'appelait André Massin. C'était un écrivain, un poète. » (p. 58)*

*« J'ai rencontré Solange en 1950, en janvier, place des Vosges... On a bavardé deux minutes, et elle est partie... Le soir, j'ai demandé à Anna si elle connaissait Solange Massin. J'avais déjà besoin de parler d'elle. Oui, elle l'avait vue plusieurs fois au local de l'UFF, mais elle ne l'aimait guère.» (p.58-9)*

*« ... Je ne sais pas comment j'ai fait, je n'avais rien pensé, rien préparé, je l'ai invité à boire un café au bistrot du coin, et elle a accepté. J'ai même réussi à être un peu plus bavard que la veille. » (p. 60)*

*« Je n'ai pas dormi de la nuit. Le matin, j'étais amoureux de Solange. J'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai téléphoné. Je suis tombé sur Massin, j'ai raccroché. J'allais téléphoner*

*au tabac et j'avais l'impression que tout le monde me regardait. La deuxième fois c'est elle qui a répondu. On s'est revus. Et on a commencé à se voir.» (p. 62)*

### **La séparation familiale**

*« Un soir, j'ai tout dit à Anna. Elle m'a traité de sale bourgeois, de réactionnaire, de fasciste. Et aussi de pauvre type. Et elle m'a foutu à la porte, immédiatement. » (p. 62)*

*« Parce que là, en 50, il faut dire que je l'ai quittée sans beaucoup de peine. Bon, je en sais même pas si je serais parti si elle ne m'avait pas mis à la porte, mais une fois dehors, je me suis senti tout à coup libre et heureux. Et Solange a pris toute la place. Et même -c'est incroyable quand on y pense- je suis resté six mois sans voir Nina. » (p. 63)*

*« Solange à son tour avait quitté André. Elle avait dû partir en laissant ses enfants, et ça, c'est une des choses que les gens lui ont le plus reprochée. » (p. 63)*

### **Réaction au Parti**

*« ...Eh bien cette réunion de cellule, c'est un de mes plus pénibles souvenirs...*

*On est en 1950, le 14 mai, dans l'arrière-salle d'un bistrot qui faisait presque l'angle de la rue de Turenne et de la rue Saint-Antoine et qui n'existe plus depuis longtemps. J'essaye de répondre, de me défendre. Je dis que j'ai toujours été un bon communiste, que le reste concerne ma vie privée.... Ils sont tous là, silencieux, il me regardent avec des regards durs, des yeux vides, des visages fermés. Guy a répondu qu'un communiste appartenait totalement au Parti, que la vie privée était une notion bourgeoise. Il a répété qu'on était des soldats, des combattants, qu'on ne pouvait pas faire confiance à quelqu'un de faible, quelqu'un qui perdait la tête pour un jupon.*

*J'ai hurlé que ce jupon était une camarade et une ancienne résistante...*

*J'ai perdu la tête, je me suis jeté sur lui, c'était un type que je n'avais jamais vu.» (p. 68)*

*« J'avais honte d'avoir déçu mes camarades, d'avoir été comme l'avait dit Guy, indigne de leur confiance. Mais je ne pouvais tout de même pas les laisser traiter Solange de pute ! » (p. 69)*

*« J'ai cherché des visages, des regards, avec insistance. Personne. Peut-être que j'aurais encore pu craquer, promettre de revenir à la raison, sacrifier Solange comme ça s'est passé, finalement, deux ans plus tard. Si j'avais croisé seulement un regard de sympathie, peut-être que je l'aurais fait...*

*C'était le 14 mai 1950, je venais d'avoir trente et un ans, et je me sentais plus paumé qu'un môme. » (p. 71)*

*« C'est dingue, quand on y pense aujourd'hui, comme le Parti se mêlait de nos vies. Et tout le monde trouvait ça normal. » (p. 88)*

*« J'ai aussi repensé à ce que m'a dit David samedi à propos de mon histoire avec Solange. Est-ce que j'aurais pu faire autrement ? Rester avec elle, divorcer d'Anna à ce moment-là, quitter le Parti pour de bon ? Les choses étaient si difficiles ! » (p. 101)*

## **Un quotidien qui pèse jusqu'à la séparation ...**

*« Quand j'arrivais avenue du Maine, je n'étais pas toujours de bonne humeur, et c'était Solange qui prenait. On ne fréquentait personne, on n'avait pas de copains, tout le monde nous avait tourné le dos. Je voyais David au bistrot, pas très souvent. Il n'a jamais voulu monter avenue du Maine.*

*Avec Solange, on a commencé à s'engueuler de plus en plus souvent. J'étais injuste avec elle. Au début, elle se laissait faire, puis elle a fini par se rebiffer. Un soir quand je suis rentré, elle était partie. Elle m'avait laissé un mot : Je vais à Chartres pour quelques jours, j'ai besoin de réfléchir. Sa mère habitait Chartres. Je ne connaissais ni son nom ni son adresse... » (p. 102)*

*« Finalement c'est Solange qui a pris l'initiative. C'est toujours les femmes qui parlent les premières. Elles sont tellement plus courageuses que nous ! Elles voient tellement mieux les choses !...*

*Elle m'a dit de retourner chez moi (elle a dit chez toi, ça m'a frappé, avant, elle disait toujours chez Anna ou rue Payenne), de reprendre ma carte au Parti, d'arrêter de gâcher la vie de tout le monde. » (p. 104)*

*« J'ai su plus tard qu'elle avait fini par demander le divorce, qu'elle avait récupéré ses enfants, et qu'elle s'était installée à Chartres définitivement . » (p. 104)*

*« Après le départ de Solange, je suis retourné vivre avec Anna au bout de quelques semaines. Elle n'a pratiquement pas posé de questions. Mais elle n'était plus la même, elle avait définitivement grandi. Elle était ironique, me rentrait facilement dans le cadre. ...*

*De ces années-là, 53-55, j'ai surtout des souvenirs politiques. On militait plus que jamais. C'était la guerre froide, la guerre d'Indochine, on savait pourquoi on se battait. La mort de Staline, bien sûr, en mars 1953. » (p. 106)*

*« Je ne savais toujours pas le nom de sa mère. Je n'ai jamais revu Solange.... En 1964, Anna m'a téléphoné un soir : elle avait vu un avis dans le carnet du Monde, Solange était morte dans un accident, on ne précisait pas lequel. » (p. 105)*

### **➤ David, son frère**

*« David est un drôle de type. Il a onze ans de moins que moi, alors évidemment, on n'a pas eu la même enfance Il est né rue Julien-Lacroix, quand les choses devaient commencer à aller mieux pour mes parents. Pour moi, quand j'étais gosse, ça faisait une sorte de fossé entre nous. D'un côté mes parents et moi qui avions connu la Pologne, l'émigration, la vraie misère. Et puis de l'autre ce petit môme trop gâté qui me tapait sur les nerfs. » (p. 29)*

## **En épilogue...**

### **Jérôme invite son père à passer le week-end chez lui**

« Vendredi soir, en rentrant de la permanence, j'ai reçu un coup de fil de Jérôme. Il a une petite baraque dans l'Yonne, à Vaudeurs-par-Cerisiers, et il me proposait de venir y passer le week-end avec les petites et sa nouvelle compagne. » (p. 113)

« C'est la première fois que Jérôme m'invite à passer le week-end entier à Vaudeurs. Jamais du temps de Marie-Christine. D'ailleurs, je le trouve beaucoup plus attentif depuis quelque temps. Il m'appelle plusieurs fois par semaine, passe m'ausculter, m'apporter des ordonnances. Eut-être se fait-il un peu de souci ? Peut-être, que je ne vais pas aussi bien que le pense ? » (p. 113)

« Je me demande si j'ai bien fait, mais enfin j'y suis et ça va durer quinze jours !

Jérôme a réussi à me convaincre de venir passer deux semaines à Vaudeurs. Il y reste une partie des vacances avec Sylvie et les enfants (je crois que j'ai déjà dit qu'elle avait un petit garçon de sept ans). » (p. 148)

### **... où il retrouve ses petits-enfants...**

« Mais c'est marrant, maintenant les enfants m'intéressent davantage, même les petits. Clélia, par exemple, elle bavarde comme une pie, elle veut tout savoir, elle m'amuse, elle m'attendrit. Presque plus que Nina au même âge. Tout à l'heure, elle est venue à côté de moi ... » (p. 150)

« Je me sentais tout heureux, presque contaminé par cette joie de vivre, et j'ai pensé à Roselè, évidemment. Mais je me suis dit que ces enfants qui courent sur la pelouse, c'est la preuve de notre victoire, tout de même. Ils ont beau essayer ici et là de relever la tête, ils ont perdu la partie. C'est le sang de Roselè dans les veines de cette petite Clélia. Et David a cinq petits-enfants et moi quatre et ce n'est peut-être pas fini... » (p. 151)

### **... et Mathilde**

« -Voilà. J'ai eu Maman au téléphone tout à l'heure. J'ai trouvé qu'elle avait une voix pas terrible.... Tu sais, elle devait descendre à Carpentras chez l'oncle Samuel, et puis avec l'opération de la tante tante, ça ne s'arrange pas. Elle ira en septembre, ce n'est pas grave, mais le résultat, c'est qu'elle est toute seule à Paris....

Alors, voilà, j'espère que ça ne t'ennuiera pas, de toute façon, je sais que vous vous êtes revus deux ou trois fois ces derniers temps, enfin bref, je l'ai invitée la semaine prochaine, elle arrive dimanche. » (p. 156)

**15 juillet, Joseph fait un malaise.**

« Le 15 juillet, après le déjeuner, j'étais sur la pelouse, sous mon tilleul, les enfants voulaient jouer au loup. Je m'étais senti patraque toute la journée, j'avais mal dormi. Mathilde m'avait fait remarquer que j'avais très mauvaise mine....

*Une main m'a attrapé la poitrine, une douleur comme un coup de couteau, et je me suis réveillé je ne sais pas combien de temps plus tard, à l'hôpital, avec des tuyaux partout, J'avais fait une crise cardiaque. » (p. 180)*

« Quand je me suis réveillé et que j'ai appris ce qui m'était arrivé, j'ai eu une sorte de regret. Si j'étais mort, je ne me serais aperçu de rien, je n'aurais pas eu le temps de me poser des questions, j'ai eu un peu l'impression d'avoir loupé la bonne occasion de mourir de la meilleure façon possible. Et puis quand je les ai tous vus autour de moi, les enfants, Anna et Mathilde, les petits, David et Léa, des vieux camarades avec des chocolats et l'air navré, je me suis dit que c'est l'amour des autres qui donne son prix à notre vie. On ne peut pas vouloir mourir quand il y a encore tant de gens qui vous aiment. Ou, en tout cas, il faut faire tout son possible pour tenir le coup. » (p. 181)

### **De repos au Domaine de la Renardière, ...**

*Je suis dans une belle chambre qui donne sur le parc. J'ai demandé qu'on m'installe le bureau devant la fenêtre, et, enfin, je reprends mon bloc, après deux mois. Evidemment, il était resté sur ma table à Vaudeurs, il a fallu que je demande à Jérôme de me l'apporter. Je me demande s'il a eu l'idée d'y jeter un coup d'œil. En tout cas il ne m'en a rien dit. De toute façon, ça ne serait pas bien grave, puisque c'est pour lui aussi que je l'ai écrit.*

*L'endroit où je suis s'appelle le Domaine de la Renardière, c'est une maison de repos. (p. 179)*

### **... il écrit encore, mais pour conclure.**

« Dix ans, c'est trop. Je pense qu'un jour, proche ou plus lointain, je referai une crise cardiaque, et que ça sera la bonne. Mais ça ne m'inquiète plus, du moment que j'aurai eu le temps de réparer les conneries que j'ai faites tout au long de ma vie par rapport aux gens que j'aime. Et c'est pour ça que je voudrais avoir encore un peu de temps. Et c'est pour ça que, maintenant que je vais mieux et que je reprends des forces, j'ai demandé à Jérôme de me rapporter la chemise bleue dans laquelle je range mon bloc Clairefontaine. Mais je n'ai plus envie de continuer. Je veux m'arrêter maintenant. Conclure. Je crois que j'ai dit l'essentiel, et j'en ai assez de m'occuper de moi. » (p. 182)

« C'est drôle ce que j'ai envie de dire, là, juste maintenant avant d'aller dormir, c'est qu'il y a des années que je n'avais pas été aussi heureux. » (p. 28)

### **A noter...**

## Au coeur du récit, toute une réflexion sur l'Écriture...

« Brusquement, tout cela m'est devenu insupportable. J'ai envoyé le bloc de papier valdinguer à travers la pièce. Je suis resté un moment sonné, à regarder mes mains. Je ne savais plus où j'étais, quand, quel jour, quelle année, pourquoi j'avais ouvert la porte à toutes ces choses ... J'ai ramassé mes feuilles et j'ai relu ce que je venais d'écrire comme si je le découvrais pour la première fois. Et je me suis mis à chialer, tout seul comme un vieux con, sur mes vieilles mains de mécano, sur mon bloc Clairefontaine, sur ma vie. Mais qu'est-ce que je cherche ? Mais qu'est-ce que je veux ? J'ai pensé tout arrêter, jeter ces papiers au feu. Ça n'intéresse personne et ça me fait du mal. Dans quel état tu t'es mis, mon pauvre Jo, toi qui n'avais pas pleuré depuis.... Depuis la mort de Solange, je crois, en 64. Trente ans....

Alors j'ai décidé de me secouer... Tant pis, je continue. Je ne sais pas pour qui, pour quoi, ni où ça va me conduire. Mais je veux continuer. Et pas seulement pour les enfants comme je le dis au début, mais aussi pour moi. Même si c'est dure, comme tout à l'heure, je crois que ça me fait du bien. » (p. 37-39)

« Je me demande si tout ce travail d'écriture que j'ai entrepris (ou qui m'a entrepris, je ne sais même plus si j'ai vraiment décidé quelque chose), si ce n'est pas juste pour revivre, finalement, pour essayer de revenir en arrière, dans un monde qui m'appartenait encore. Nous avons tellement pensé à l'avenir ! » (p. 40)

« C'est drôle ce que j'ai envie de dire, là, juste maintenant avant d'aller dormir, c'est qu'il y a des années que je n'avais pas été aussi heureux. » (p. 28)

## Et qui justifie aussi la structure narrative du texte : enchevêtrement du présent et de la mémoire...

« Voilà que j'écris sans ordre, au fur et à mesure que les choses me viennent à l'esprit. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon de faire. C'est étonnant comme les idées arrivent, et comme le présent et le passé se mêlent. » (p. 15)

« Je n'ai pas d'ordre. Les choses me viennent dans tous les sens, et je suis tous les chemins à la fois. » (p. 22)

## **Comme exemple du mélange du présent et du passé...** (en italique, le présent, en droit, le passé)

*J'ai eu soixante-quinze ans mardi dernier....*

*J'ai pensé beaucoup de mal de la famille, quand j'étais jeune (j'ai failli écrire quand j'étais plus jeune !). J'en ai même dit. Chacun réagit comme il peut, moi, je me défendais.... Et puis j'y suis revenu, à la famille. Les enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants bientôt.... Je ne suis pas mécontent, je suis même assez fier, comme si j'y étais pour quelque chose. En fin de compte, cette fête d'hier m'a fait du bien, les enfants ont eu raison d'insister. (p. 7)*

*Mais je n'ai pas osé dire à Nina d'inviter Anna. Pas osé. Pourtant, je crois que ça m'aurait fait plaisir qu'elle soit là. Et Peut-être qu'à elle aussi ? Et qu'est-ce que je risquais à demander à Nina ? On s'est toujours bien entendus, Anna et moi, surtout depuis qu'on ne vit plus ensemble. Mais je n'ai pas osé. A mon âge ! (p. 8)*

*Je suis un peu fatigué aujourd'hui. Je suis rentré tard hier soir, parce qu'en partant de chez Nina David m'a proposé de passer chez lui -il habite à deux pas- pour boire un verre entre vieux. Léa est allé se coucher, et David a fait du thé. Sans rien dire, il a sorti les verres de l'armoire, et on a échangé un sourire, le deuxième au moins de la journée. (p. 10)*

*Souvent le matin, quand je me lève, je ne suis pas de très bonne humeur. J'ai mal dans le dos. J'ai une sale gueule dans la glace, cette barbe dure et blanche dans les plis du visage. J'ai de la peine à penser que c'est moi. Je me fais du café, j'écoute la radio et ça n'arrange guère mon humeur. Je me lave, je me rase, je m'habille... je traîne. Je n'ai jamais aimé le matin, même quand il ouvrait sur des jours pleins de projets et d'attentes. Alors maintenant... (p. 11)*

*Il n'y a pas que ma tête de vieux qui me saute aux yeux le matin quand je me lève. Il y a aussi la journée qui s'étend, douze heures au bas mot, à remplir, à meubler, à essayer de me prouver que ça sert à quelque chose, à soixante-quinze ans, d'avoir encore envie de vivre. (p. 12)*

*Je ne lisais jamais quand j'étais jeune. Personne ne lisait autour de moi. A Buchenwald, il y avait des camarades qui se racontaient des livres, qui se passaient des poèmes sur des bouts de papier ramassés. Die sait où. Qui les récitaient le soir à voix basse. Je n'oublierai jamais, en août 1944, un exemplaire des Yeux d'Elsa qui circulait dans le camp. Je n'ai jamais su comment il était arrivé là. On était au moins cinq mille Français dans le camp à l'époque, et tout le monde avait fini par en entendre parler. On recopiait les poèmes, on les apprenait par cœur. On ne connaissait pas le nom de l'auteur, en tout cas, moi, je ne le connaissais pas. (p. 13)*

*A par l'école (mais l'école et moi ç'a toujours fait deux), c'était mon premier contact avec la littérature. A Buchenwald ! Tiens c'est marrant, je n'avais jamais vu les choses comme ça. Je n'y avais jamais pensé de cette façon. C'est ce portemine en argent, on commence à écrire, et puis ça part tout seul. Peut-être que je vais mettre à écrire mes Mémoires pour mes petits-enfants ! (p. 14)*

*Voilà que j'écris sans ordre, au fur et à mesure que les choses me viennent à l'esprit. Ce n'est peut-être pas la meilleure façon de faire. C'est étonnant comme les idées arrivent, et comme le présent et le passé se mêlent. Ce papier Clairefontaine... (p.15)*

*C'est étonnant comme beaucoup de choses, depuis que je me suis mis à écrire, me renvoient à l'enfance de Nina. On ne peut pourtant pas dire que j'ai été un père poule ! Quand je vivais avec Anna, j'étais toujours par monts et par vaux, jamais là le soir, elle s'en plaignait assez. (p. 21)*

*On se dit : je vais leur expliquer les choses importantes, celles qu'ils sont nés trop tard pour comprendre tout seuls, mais qu'il faut pourtant qu'ils sachent parce que ce sont mes enfants. Comprendre d'où on vient, c'est important pour un homme, comprendre ce qui a fait ceux qui nous ont faits. (p. 21)*

*Je suis né en Pologne en 1919, dans un village qui s'appelle Ruda Pabianicka. C'est dans la banlieue de Lodz. Il y avait là-bas un aérodrome militaire. (p. 24)*

*D'ailleurs, je n'avais que six ans quand mes parents sont venus à Paris, en 1925. D'abord, on s'est installés rue de l'Hôtel-de-Ville, dans une seule pièce, sans eau ni électricité. Une lampe à pétrole. Pas d'évier. Un poêle. Je vois mon père en train de monter les brocs de charbon de la cave. Tout était sombre et sale. Il y avait des rats énormes qui couraient dans les escaliers. (p. 25)*

*Un jour, il y a plusieurs années déjà, j'étais en voiture avec Aurélien et on est passé par hasard devant le 79 de la rue Julien-Lacroix...*

« Tu vois, c'est là que j'habitais quand j'avais ton âge. » Il a regardé poliment : « Ben, dis-donc, c'était assez crade... » Il avait une douzaine d'années à l'époque et il a ajouté d'un air surpris : « T'étais pauvre alors quand t'étais petit ? » Et je me suis senti tout con, et aussi un peu coupable. Pas d'avoir été pauvre, bien sûr, mais d'avoir bêtement essayé de faire passer quelque chose de mon enfance à ce petit garçon, mon petit-fils, ce fils d'universitaires qui grandissait à des centaines d'années-lumière de la rue Julien-Lacroix, et coupable, aussi, d'avoir laissé cette distance s'établir, s'avoir laissé mes enfants et leurs enfants pousser si loin de moi. Maintenant, aujourd'hui, avec mon portemine et mon bloc Clairefontaine, je tente de combler cette distance. (p. 27)

***C'est drôle ce que j'ai envie de dire, là, juste maintenant avant d'aller dormir, c'est qu'il y a des années que je n'avais pas été aussi heureux. (p. 28)***

David est un drôle de type. Il a onze ans de moins que moi, alors évidemment, on n'a pas eu la même enfance. Il est né rue Julien-Lacroix, quand les choses devaient commencer à aller mieux pour mes parents. Pour moi, quand j'étais gosse, ça faisait une sorte de fossé entre nous. D'un côté mes parents et moi qui avions connu la Pologne, l'émigration, la vraie misère. Et puis de l'autre ce petit môme trop gâté qui me tapait sur les nerfs. (p. 29)

C'est vrai, je n'étais pas facile à vivre, je ne l'ai jamais été. Anna non plus d'ailleurs. Toute notre histoire était mal emmanchée depuis le début. Anna, elle attendait de moi que je remplace sa famille et surtout son frère qui avait été mon copain. Elle était la seule qui restait.... Son frère Lucien était avec moi à Buchenwald, il est mort huit jours avant la libération du camp, dans mes bras comme on dit dans les romans, mais des fois c'est vrai, et des fois c'est pire que vrai. Il m'a demandé d'aller voir Anna,. Sa petite sœur dont il m'avait tant parlé et qui était planquée à la campagne. « Tu lui raconteras, hein... mais pas tout, c'est pas la peine.... Si mes parents ne reviennent pas, elle sera toute seule, elle n'a pas dix-huit ans... » Et c'est comme ça que j'ai connu Anna.

Elle n'avait plus personne. Moi, je venais de retrouver David et de comprendre qu'on n'avait plus personne non plus. Je n'aurais jamais dû me marier en 45 avec cette fille de dix-huit ans, fonder une famille sur des ruines aussi fraîches, aussi énormes, sans déblayer, sans rien. On était sonnés, groggy, et on l'aurait été à moins. Moi, la guerre m'avait attrapé en 37, quand j'étais parti en Espagne à dix-huit ans. Elle me lâchait (ou du moins je le croyais) huit ans plus tard, en 45, à vingt-six ans, et pas de jeunesse, rien qu'un grand trou noir qui avait tout englouti. Mon père, ma mère et ma petite sœur Roselè qui avait huit ans. Avec eux avaient sombré ces huit années de ma jeunesse, l'Espagne, les camarades, les « bons » moments et les faits d'armes que certaine aimaient déjà à se remémorer. »

(p. 34)

Quand Nina est née, en 48, David avait dix-huit ans. Il vivait encore avec nous, il faisait son apprentissage d'imprimeur à l'Ecole Estienne. (p. 34)

Rosa, Roselè... Elle avait trois ans quand je suis parti en Espagne...

En 42, mes parents n'on pas voulu envoyer Rosa à la campagne avec David. Ils la trouvaient trop petite...

Elle a tout de même consenti à envoyer David prendre l'air chez des paysans en Normandie, des camarades que j'avais trouvés, début juillet 1942, parce qu'elle avait de plus en plus de mal à le nourrir convenablement et que je lui avais expliqué qu'à la campagne il mangerait à sa faim... (p. 35)

Le 17 juillet à l'aube, les gendarmes français sont venus les chercher. On les a emmenés au Vel' d'Hiv', comme tous les autres. C'est tout. C'est tout. Je n'en parlerai plus. Mais il fallait que je le dise. Il fallait que ça passe par le portemine, ça aussi. Ca. Rosa avec son nœud, pas une photo. Ils ont tout saccagé, tout pris. En 45, rue Julien-Lacroix, il ne restait rien. Ils ont tout pris. (p. 36)

*Hier soir, j'ai décidé de continuer... et impossible d'écrire une ligne. Je suis resté devant ma feuille, ça tournait dans ma tête, j'essayais de me rappeler des voix, des bruits de la rue Julien-Lacroix. (p. 39)*

*Je me demande si tout ce travail d'écriture que j'ai entrepris (ou qui m'a entrepris, je ne sais même plus si j'ai vraiment décidé quelque chose), si ce n'est pas juste pour revivre, finalement, pour essayer de revenir en arrière, dans un monde qui m'appartenait encore. Nous avons tellement pensé à l'avenir ! (p. 40)*

*Les vingt ans d'Aurélien... Ca fait déjà quatre ans et je n'ai guère revu Anna depuis. Aperçue deux ou trois fois chez Nina. Elle partait, j'arrivais ou l'inverse, on se faisait la bise dans l'entrée.... Elle vieillit bien, élégante... Ca fait un bout de temps maintenant qu'elle a l'air d'une bourgeoise...*

*Je pense beaucoup à Anna, depuis que j'ai commencé à écrire ces souvenirs. Et à Nina. Plus qu'à Mathilde et Jérôme. Et pourtant Jérôme aussi c'est mon fils, et j'ai vécu plus longtemps avec Mathilde qu'avec Anna. Mais avec Jérôme c'est un peu comme avec David, on a du mal à se parler. (p. 45)*

Quand Jérôme était gosse, vers 68, 70, c'était le pire moment pour l'alcool. Quand Mathilde m'a quitté en 75, il avait dix-sept ans. En 76, le 1<sup>er</sup> janvier, j'ai arrêté de boire. Et j'ai tenu bon. J'ai souvent pensé que c'était surtout pour lui que j'avais arrêté. Et en pensant à lui que j'avais tenu bon. (p. 46)

Solange avait sept ans de plus que moi, deux enfants, un mari qui était aussi un camarade (et pas n'importe lequel, un poète, une des gloires littéraires du Parti).... Ca ne pouvait pas marcher, en tout cas, c'est ce que tout le monde a dit. Et on s'est obstinés. Et on a tenu deux ans, et puis on a fini par craquer. On ne peut pas vivre contre tout le monde. En tout cas, moi je ne peux pas.

Le mari de Solange s'appelait André Massin. C'était un écrivain, un poète. (p. 58)

J'ai rencontré Solange en 1950, en janvier, place des Vosges... On a bavardé deux minutes, et elle est partie...

Le soir, j'ai demandé à Anna si elle connaissait Solange Massin. J'avais déjà besoin de parler d'elle. Oui, elle l'avait vue plusieurs fois au local de l'UFF, mais elle ne l'aimait guère. (p. 58-59)

... Je ne sais pas comment j'ai fait, je n'avais rien pensé, rien préparé, je l'ai invité à boire un café au bistrot du coin, et elle a accepté. J'ai même réussi à être un peu plus bavard que la veille. (p. 60)

Je n'ai pas dormi de la nuit. Le matin, j'étais amoureux de Solange.

J'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai téléphoné. JE suis tombé sur Massin, j'ai raccroché. J'allais téléphoner au tabac et j'avais l'impression que tout le monde me regardait. La deuxième fois c'est elle qui a répondu. On s'est revus. Et on a commencé à se voir. (p. 62)

Un soir, j'ai tout dit à Anna. Elle m'a traité de sale bourgeois, de réactionnaire, de fasciste. Et aussi de pauvre type. Et elle m'a foutu à la porte, immédiatement. (p. 62)

Parce que là, en 50, il faut dire que je l'ai quittée sans beaucoup de peine. Bon, je en sais même pas si je serais parti si elle ne m'avait pas mis à la porte, mais une fois dehors, je me suis senti tout à coup libre et heureux. Et Solange a pris toute la place. Et même -c'est incroyable quand on y pense- je suis resté six mois sans voir Nina. (p. 63)

Solange à son tour avait quitté André. Elle avait dû partir en laissant ses enfants, et ça, c'est une des choses que les gens lui ont le plus reprochée. (p. 63)

*Je peux dire que j'ai connu des moments difficiles dans ma vie. Certains, j'en ai parlé depuis que je me suis mis à écrire. Eh bien ça, c'est quelque chose qui sera peut-être difficile à comprendre pour un jeune d'aujourd'hui. Car, bien sûr, c'est à eux que je pense en écrivant ces lignes. Nina, Jérôme, mais aussi les autres, les petits, Aurélien surtout. Aurélien.... Je crois bien que c'est pour lui que j'écris, et j'ai parfois l'impression que ça ne servira à rien. Il lira tout ça quand je serai mort. (p. 66-67)*

*Et voilà que j'ai trouvé ce moyen, écrire, et là, oui, ça va, ça marche, je n'arrête plus. On dirait que ça fait des années que j'attends. (p. 67)*

...Eh bien cette réunion de cellule, c'est un de mes plus pénibles souvenirs...

On est en 1950, le 14 mai, dans l'arrière-salle d'un bistrot qui faisait presque l'angle de la rue de Turenne et de la rue Saint-Antoine et qui n'existe plus depuis longtemps. J'essaye de répondre, de me défendre. Je dis que j'ai toujours été un bon communiste, que le reste concerne ma vie privée.... Ils sont tous là, silencieux, il me regardent avec des regards durs, des yeux vides, des visages fermés. Guy a répondu qu'un communiste appartenait totalement au Parti, que la vie privée était une notion bourgeoise. Il a répété qu'on était des soldats, des combattants, qu'on ne pouvait pas faire confiance à quelqu'un de faible, quelqu'un qui perdait la tête pour un jupon.

J'ai hurlé que ce jupon était une camarade et une ancienne résistante...

J'ai perdu la tête, je me suis jeté sur lui, c'était un type que je n'avais jamais vu. (p. 68)

« J'avais honte d'avoir déçu mes camarades, d'avoir été comme l'avait dit Guy, indigne de leur confiance. Mais je ne pouvais tout de même pas les laisser traiter Solange de pute ! (p. 69)

J'ai cherché des visages, des regards, avec insistance. Personne. Peut-être que j'aurais encore pu craquer, promettre de revenir à la raison, sacrifier Solange comme ça s'est passé, finalement, deux ans plus tard. Si j'avais croisé seulement un regard de sympathie, peut-être que je l'aurais fait...

C'était le 14 mai 1950, je venais d'avoir trente et un ans, et je me sentais plus paumé qu'un môme.

(p. 71)

*Cette nuit, j'ai rêvé d'Anna. Je crois que c'est parce que je me suis demandé hier soir si Nina l'avait invitée aussi pour aujourd'hui. En ce moment, j'ai souvent envie de la revoir, mais avec des enfants ce n'est pas une très bonne idée. Anna est devenue si différente ! Différente de ce qu'elle était, différente de ce que nous étions.* (p. 76)

*On a discuté encore un moment de cette génération, et Pierre et Nina étaient de mon avis. Le fossé, maintenant, il est entre eux, les gens de quarante-cinquante ans, et leurs enfants. Entre eux et nous, les vieux, il se comble. Ce que disait Nina finalement, j'aurais pu le dire. Elle se demandait pourquoi ils n'avaient pas réussi à faire passer toutes ces choses essentielles pour nous à la génération plus jeune. « on était tellement occupés à vous combattre », disait Pierre.* (p. 85)

C'est dingue, quand on y pense aujourd'hui, comme le Parti se mêlait de nos vies. Et tout le monde trouvait ça normal. (p. 88)

Voilà comment ça se fait une vie. On ne choisit pas vraiment, les choses vous poussent. Tellement de gens avaient donné leur vie. On l'avait arrachée à tellement d'autres. Ca ne pouvait pas être pour rien. Je me suis souvent demandé, à cette époque et depuis, pourquoi, moi, j'avais traversé tout ça, pourquoi je n'étais pas mort du typhus huit jours avant la libération du camp comme Lucien, le frère d'Anna. Je me suis demandé si tout cela avait un sens. (p. 98)

*Maintenant, il faut que je reprenne le fil. En ce moment, je pense souvent à mes parents, c'est normal, surtout aujourd'hui, mais il faut que je fasse un effort pour aller plus loin, pour avancer, si je veux que tout ça intéresse quelqu'un un jour.*

*J'ai aussi repensé à ce que m'a dit David samedi à propos de mon histoire avec Solange. Est-ce que j'aurais pu faire autrement ? Rester avec elle, divorcer d'Anna à ce moment-là, quitter le Parti pour de bon ? Les choses étaient si difficiles ! (p. 101)*

Quand j'arrivais avenue du Maine, je n'étais pas toujours de bonne humeur, et c'était Solange qui prenait. On ne fréquentait personne, on n'avait pas de copains, tout le monde nous avait tourné le dos. Je voyais David au bistrot, pas très souvent. Il n'a jamais voulu monter avenue du Maine.

Avec Solange, on a commencé à s'engueuler de plus en plus souvent. J'étais injuste avec elle. Au début, elle se laissait faire, puis elle a fini par se rebiffer. Un soir quand je suis rentré, elle était partie.

Elle m'avait laissé un mot : *Je vais à Chartres pour quelques jours, j'ai besoin de réfléchir.* Sa mère habitait Chartres. Je ne connaissais ni son nom ni son adresse.... (p. 102)

Finalement c'est Solange qui a pris l'initiative. C'est toujours les femmes qui parlent les premières. Elles sont tellement plus courageuses que nous ! Elles voient tellement mieux les choses !...

Elle m'a dit de retourner chez moi (elle a dit *chez toi*, ça m'a frappé, avant, elle disait toujours *chez Anna* ou *rue Payenne*), de reprendre ma carte au Parti, d'arrêter de gâcher la vie de tout le monde.

(p. 104)

J'ai su plus tard qu'elle avait fini par demander le divorce, qu'elle avait récupéré ses enfants, et qu'elle s'était installée à Chartres définitivement . (p. 104)

Je ne savais toujours pas le nom de sa mère. Je n'ai jamais revu Solange....

En 1964, Anna m'a téléphoné un soir : elle avait vu un avis dans le carnet du *Monde*, Solange était morte dans un accident, on ne précisait pas lequel. (p. 105)

Pendant plusieurs jours, j'ai marché à côté de mes pompes. Mathilde a même commencé à s'inquiéter. C'est à peu près à cette époque que j'ai commencé à picoler ferme.

Après le départ de Solange, je suis retourné vivre avec Anna au bout de quelques semaines. Elle n'a pratiquement pas posé de questions. Mais elle n'était plus la même, elle avait définitivement grandi. Elle était ironique, me rentrait facilement dans le cadre. ...

De ces années-là, 53-55, j'ai surtout des souvenirs politiques. On militait plus que jamais. C'était la guerre froide, la guerre d'Indochine, on savait pourquoi on se battait. La mort de Staline, bien sûr, en mars 1953. (p. 106)

1956 ! Il faut que je prenne mon temps, que je mette un peu mes idées en place. 1956 ! Ca, c'est aussi une année terrible. Le grand chambardement général, le Parti, Anna, tout qui foutait le camp en même temps, je ne savais plus où donner de la tête. (p. 111)

*Vendredi soir, en rentrant de la permanence, j'ai reçu un coup de fil de Jérôme. Il a une petite baraque dans l'Yonne, à Vaudeurs-par-Cerisiers, et il me proposait de venir y passer le week-end avec les petites et sa nouvelle compagne.* (p. 113)

*C'est la première fois que Jérôme m'invite à passer le week-end entier à Vaudeurs. Jamais du temps de Marie-Christine. D'ailleurs, je le trouve beaucoup plus attentif depuis quelque temps. Il m'appelle plusieurs fois par semaine, passe m'ausculter, m'apporter des ordonnances. Eut-être se fait-il un peu de souci ? Peut-être, que je ne vais pas aussi bien que le pense ?* (p. 113)

Pour Anna et ses amis, c'était le communisme même qui était un mensonge. Les écailles leur étaient tombées des yeux. Je ne pouvais pas être d'accord avec eux. Bientôt, on aurait vraiment dit qu'ils prenaient leurs arguments directement dans L'Aurore.

Si je repense à cet hiver 56-57, j'entends des cris, des injures, des camarades qui en viennent aux coups dans les réunions de cellule. Et les gens qui se quittent. C'est dingue le nombre d'amitiés et même d'amours qui se sont brisées là-dessus. Guy et Lucette. Et enfin, Anna et moi. Début 57, elle n'a pas repris sa carte. Elle m'a expliqué qu'elle ne la reprendrait pas. Pour moi, et malgré toutes les questions que je m'étais posées, malgré cette répression soviétique que je ne pouvais pas encaisser, il n'était pas question de quitter le Parti. (p. 120)

Beaucoup d'intellectuels et d'artistes quittaient le Parti. J'ai pensé que, finalement, ça prouvait une chose, c'était que les intellectuels étaient fondamentalement des bourgeois, incapables de se faire aux valeurs de la classe ouvrière. Anna était pareille, contaminée. Elle tournait le dos à sa classe, à sa famille, elle se pavanait à la fac avec des petits cons à lunettes qui parlaient de Sartre jusque dans notre cuisine...

-Mais mon pauvre Jo, t'es jaloux, ma parole ! Elle a rigolé...

Je lui ai foutu une baffa, c'est parti tout seul. C'est la première et la dernière fois de ma vie que j'ai posé la main sur une femme...

Ecoute, Jo, arrêtons là. Arrêtons tout. Ça fait un bout de temps que je le pense. (p. 121)

Je n'ai jamais cherché à récupérer Anna. Le dimanche, j'allais chercher Nina, je la ramenaient chez David. Leur aîné, Patrick, venait de naître. C'était souvent Léa qui emmenait les deux enfants au Luxembourg. (p. 122)

En 45, je sortais à peine de l'horreur. Je n'avais plus rien. Plus de famille. Pas de boulot. Mais j'avais vingt-six ans et une sorte de rage. ...

Mais là, en octobre 1957, quand je me suis retrouvé dans cette chambre, avec mes affaires qui tenaient dans deux valises et un sac de marin, ce n'était plus la même chose. J'avais à la fois davantage et beaucoup moins. (p. 123)

Ceux qui restaient, on se serrait les coudes. On avait traversé la tempête, résisté aux doutes, corrigé les erreurs. Les plus ardents défenseurs de Staline étaient devenus les plus zélés artisans de la déstalinisation... Et puis l'URSS venait de lancer le premier Spoutnik, et ça, c'était bien la preuve de son indiscutable supériorité. Tout rentrait dans l'ordre et, dans ma vie en miettes, le Parti, une fois encore, me tendait la main. (p. 124)

*Je n'ai pas les mêmes relations avec Mathilde qu'avec Anna. Anna, même si des fois elle me tape sur les nerfs, elle fait partie de ma jeunesse, de cette époque de ma vie à laquelle je repense sans cesse depuis quelques années. Elle est liée à ce que j'ai connu de plus fort, de plus dur aussi peut-être, depuis la Libération jusqu'à cette année 56 que j'ai essayé de raconter l'autre jour. Même si ça s'est mal terminé à tout point de vue, c'était les années des certitudes, des vrais combats. En un mot, la jeunesse. Avec ce mot-là, je crois qu'on a tout dit.*

Mathilde, quand je l'ai rencontrée, j'avais presque quarante ans, je croyais que c'en était fini pour moi des femmes (ce qui prouve d'ailleurs que j'étais moins vieux que je ne le pensais à l'époque !) Cet amour m'est tombé dessus sans prévenir. Huit ans après Solange, je me suis remis à aimer, à avoir la tête à l'envers, à essayer encore une fois de changer de vie. Oui, Mathilde, c'était quelque chose ! (p. 126)

Mais je ne me sentais pas chez moi. Toujours cette impression de solitude totale qui ne me quitte guère, qui me reprend toujours depuis mon retour en 45. Des pensées, des souvenirs, que je ne pourrai jamais partager avec personne. Ni une femme ni un copain. Pas même un camarade. Et même sur ce papier, je n'arrive pas à m'expliquer vraiment, à être plus clair. Je me demande ce que mes enfants comprendront à tout ça. Même au moment du bonheur (et cet été 59 où Jérôme avait six semaines, j'aimais Mathilde et c'était en quelque sorte notre voyage de noces), ça me saisit et tout s'écroule. Il n'y a plus rien, plus rien que moi tout seul, comme au milieu de la mer, comme si je parlais une langue que j'étais seul à comprendre. Quelques années plus tard, ça a commencé à me prendre si souvent (et pourtant c'était le moment où tout allait bien, où je commençais franchement à gagner du fric) que, parfois, j'avais du mal à garder le contact, à me lever le matin, à aller à mes rendez-vous. Alors je prenais un petit verre, un cognac, une vodka, et ça allait mieux. C'est comme ça que j'ai commencé à picoler. Et c'est ça qui a foutu en l'air, Mathilde et moi. (p. 135-136)

Mais moi je ne peux pas croire que tout ce malheur soit dans l'homme. Il y a des types qui sont sortis des camps avec la haine de l'espèce humaine, ou le désespoir définitif. Moi, c'est le contraire. Pendant la guerre, et à Buchenwald, j'ai rencontré l'héroïsme, la solidarité, le meilleur de l'homme. Le pire aussi ? Bien sûr, mais le pire, on peut toujours l'expliquer, le comprendre. C'est ce que me disaient, au camp, les camarades plus âgés, ceux qui m'ont aidé à tenir. Les Allemands, c'est le système qui en avait fait des nazis, des bêtes. (p. 146)

*Je me demande si j'ai bien fait, mais enfin j'y suis et ça va durer quinze jours !*

*Jérôme a réussi à me convaincre de venir passer deux semaines à Vaudeurs. Il y reste une partie des vacances avec Sylvie et les enfants (je crois que j'ai déjà dit qu'elle avait un petit garçon de sept ans). (p. 148)*

*Mais c'est marrant, maintenant les enfants m'intéressent davantage, même les petits. Clélia, par exemple, elle bavarde comme une pie, elle veut tout savoir, elle m'amuse, elle m'attendrit. Presque plus que Nina au même âge. Tout à l'heure, elle est venue à côté de moi ... (p. 150)*

*Je me sentais tout heureux, presque contaminé par cette joie de vivre, et j'ai pensé à Roselè, évidemment. Mais je me suis dit que ces enfants qui courent sur la pelouse, c'est la preuve de notre victoire, tout de même. Ils ont beau essayer ici et là de relever la tête, ils ont perdu la partie. C'est le sang de Roselè dans les veines de cette petite Clélia. Et David a cinq petits-enfants et moi quatre et ce n'est peut-être pas fini.... (p. 151)*

*-Voilà. J'ai eu Maman au téléphone tout à l'heure. J'ai trouvé qu'elle avait une voix pas terrible.... Tu sais, elle devait descendre à Carpentras chez l'oncle Samuel, et puis avec l'opération de la tante, ça ne s'arrange pas. Elle ira en septembre, ce n'est pas grave, mais le résultat, c'est qu'elle et toute seule à Paris....*

*Alors, voilà, j'espère que ça ne t'ennuiera pas, de toute façon, je sais que vous vous êtes revus deux ou trois fois ces derniers temps, enfin bref, je l'ai invitée la semaine prochaine, elle arrive dimanche. (p. 156)*

*J'ai bu pendant plus de dix ans. Ça ne se fait pas d'un seul coup. On boit un peu, vodka, cognac, un petit verre de temps en temps pour s'aider à tenir le coup. ... C'est au début des années cinquante, quand je vivais avec Solange, que j'ai commencé avec la bière. Mais ça ne portait pas à conséquence. C'est petit à petit. Un jour on se rend compte qu'on ne peut tout simplement plus fonctionner sans son petit verre, et de plus en plus tôt le matin. Bientôt, des petits verres, il en faut plusieurs à la suite, on est devenu alcoolique. (p. 163)*

*Cette année 75, jusqu'à ces derniers temps, j'évitais d'y repenser. Et pourtant c'est là que j'ai commencé à remonter la pente. Je crois qu'il y a eu deux choses qui m'ont décidé à me reprendre en main. D'abord, un jour, Monsieur Renard m'a convoqué et m'a dit : « Ça ne peut plus durer comme ça, Blumenthal, il faut absolument vous ressaisir. ..*

*J'ai toujours eu- et aujourd'hui encore je pense souvent à lui- beaucoup de respect et de reconnaissance pour Monsieur Renard. J'ai compris que j'étais en train de gâcher la seule bonne chose qui me restait dans ma vie, mon boulot. Et puis ensuite, Jérôme a dit à Nina que, tant que je boirais, il ne voulait plus me voir...*

*J'ai accepté de faire une cure à l'hôpital de Pierre à Etampes. C'est dure, une cure, et surtout, ça ne suffit pas...*

*Enfin, bref, inutile de raconter tout ça dans le détail, c'est le résultat qui compte : depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1976, je n'ai pas touché une goutte d'alcool. C'est difficile, surtout au début, parce que les gens ne comprennent rien, ils essaient par tous les moyens de vous faire boire. (p. 167-169)*

*Je suis dans une belle chambre qui donne sur le parc. J'ai demandé qu'on m'installe le bureau devant la fenêtre, et, enfin, je reprends mon bloc, après deux mois. Évidemment, il était resté sur ma table à Vaudeurs, il a fallu que je demande à Jérôme de me l'apporter. Je me demande s'il a eu l'idée d'y jeter un coup d'œil. En tout cas il ne m'en a rien dit. De toute façon, ça ne serait pas bien grave, puisque c'est pour lui aussi que je l'ai écrit.*

*L'endroit où je suis s'appelle le Domaine de la Renardière, c'est une maison de repos. (p. 179)*

*Le 15 juillet, après le déjeuner, j'étais sur la pelouse, sous mon tilleul, les enfants voulaient jouer au loup. Je m'étais senti patraque toute la journée, j'avais mal dormi. Mathilde m'avait fait remarquer que j'avais très mauvaise mine....*

*Une main m'a attrapé la poitrine, une douleur comme un coup de couteau, et je me suis réveillé je ne sais pas combien de temps plus tard, à l'hôpital, avec des tuyaux partout, j'avais fait une crise cardiaque. (p. 180)*

*Quand je me suis réveillé et que j'ai appris ce qui m'était arrivé, j'ai eu une sorte de regret. Si j'étais mort, je ne me serais aperçu de rien, je n'aurais pas eu le temps de me poser des questions, j'ai eu un peu l'impression d'avoir loupé la bonne occasion de mourir de la meilleure façon possible. Et puis quand je les ai tous vus*

*autour de moi, les enfants, Anna et Mathilde, les petits, David et Léa, des vieux camarades avec des chocolats et l'air navré, je me suis dit que c'est l'amour des autres qui donne son prix à notre vie. On ne peut pas vouloir mourir quand il y a encore tant de gens qui vous aiment. Ou, en tout cas, il faut faire tout son possible pour tenir le coup. (p. 181)*

*Dix ans, c'est trop. Je pense qu'un jour, proche ou plus lointain, je referai une crise cardiaque, et que ça sera la bonne. Mais ça ne m'inquiète plus, du moment que j'aurai eu le temps de réparer les conneries que j'ai faites tout au long de ma vie par rapport aux gens que j'aime. Et c'est pour ça que je voudrais avoir encore un peu de temps. Et c'est pour ça que, maintenant que je vais mieux et que je reprends des forces, j'ai demandé à Jérôme de me rapporter la chemise bleue dans laquelle je range mon bloc Clairefontaine. Mais je n'ai plus envie de continuer. Je veux m'arrêter maintenant. Conclure. Je crois que j'ai dit l'essentiel, et j'en ai assez de m'occuper de moi.*

*(p. 182)*

*Et parfois, je me demande si on ne s'est pas trompés depuis le début, si l'erreur ce n'était pas de croire qu'on pouvait changer quelque chose, changer les hommes, changer la vie. (p. 184)*

*Et si c'était une malédiction ? Et si, en effet, il n'y avait rien à faire ? Ca fait presque soixante ans que je me bats, que je nage comme un con, et toujours la rive s'éloigne. Je ne l'atteindrai jamais. Qu'est-ce que ma vie aujourd'hui ? Je voulais faire le bonheur de l'humanité, et je n'ai même pas su faire le bonheur des miens, des femmes, des enfants. Et si je n'avais pas quitté Solange ? ... Le pire c'est que j'ai cru le choisir, l'amour. Un amour plus grand, plus digne, total, universel. L'amour des peuples, des camarades. Et c'est la haine que je trouve autour de moi. (p. 184-185)*

*De toute façon, pour moi c'est trop tard, on ne change plus à mon âge. Et puis même si les rêves s'obstinent à se casser la gueule, même si le bonheur n'est pas encore pour demain, même si la voie que nous avons prise n'était pas la bonne, je sais qu'il y en a une et que d'autres trouveront.*

*Je sais qu'il y aura toujours des hommes pour la chercher et pour y croire, et qu'ils finiront pas y engager l'humanité.*

*Il ne faut jamais désespérer. (p. 186)*

***Les passantes (1987)***

***C'est ...***

---

- ❑ Un recueil de cinq nouvelles.
- ❑ L'histoire de gens qui passent, qui regardent passer la vie, jusqu'au moment où survient l'événement qui apportera un semblant de sens à leur existence.
- ❑ Un seul moment comme l' image fugitive de « la passante » , effacé par les gestes quotidiens et le piège du temps.

## **LES PARQUES**

Après la mort de sa dernière sœur Anna, Samuel Favre revient aux Clématites pour trier les papiers avant que ses neveux ne viennent vider la maison.

*« Samuel Favre était un très vieil homme. Il avait dépassé les quatre-vingts ans et prétendait ne plus compter depuis lors. » (p. 9)*

« Il avait toujours gardé cette habitude de cueillir des forsythias, en saison, et même longtemps après avoir quitté, lors de son mariage la maison de ses parents, il ne venait jamais leur rendre visite les mains vides. Il n'habitait pas très loin, vingt minutes à pied environ. » (p. 10)

« Cinquante-cinq ans... Cela fait cinquante-cinq ans que j'ai épousé Alice et que je monte la ruelle du Tilleul, le jeudi soir... » (p. 11)

« Samuel secoua la tête. Il n'entendrait plus jamais ce bavardage parfois inepte ou venimeux, souvent geignard, intercalant les reproches et les plaintes, et que les six vieilles filles étreignaient tour à tour, l'une ressaisissant immédiatement le fil dès que la précédente s'arrêtait pour reprendre haleine ou aller chercher la soupière. » (p. 11)

« Il était là, assis sur ce perron depuis plus de cinq minutes et rien n'avait bougé. Rien ne bougerait plus. Huit jours auparavant Anna était entrée paisiblement dans la paix du Seigneur et c'était la dernière. « C'est mon tour », pensa-t-il en se levant et en cherchant la clef dans sa poche. Et cette pensée le rassura. » (p. 12)

« Mais comme il venait pour trier les papiers avant que ses neveux ne viennent de Lausanne vider la maison (« la mettre au pillage » pensa-t-il), il avait besoin de lumière et lala ouvrir les volets. » (p. 12)

« Et voilà. Non, rien n'avait bougé vraiment, aux Clématites depuis plus de quatre-vingts ans. Mais maintenant ? Maintenant, c'était la fin. Dimanche, la nièce Jeanine et son mari viendraient de Lausanne en camionnette et trierait la maison. » (p. 13)

**C'est alors toute leur histoire depuis l'enfance qui défile...**

« Le soir, le père Favre s'asseyait dans le fauteuil. Il somnolait sur le journal, ne desserrait presque jamais les dents. La mère, Lucile et Marguerite terminaient de débarrasser, de ranger la vaisselle. C'était les deux aînées. Marguerite ne disait rien. Lucile ronchonnait toujours : Pourquoi était-ce toujours à elles de relaver alors que Marthe pouvait bien s'y mettre aussi ? Mais Marthe, la troisième, réussissait bien à l'école et faisait du piano. C'était elle que le père préférait. » (p. 14)

« Un jour, elle venait de terminer l'école, elle s'était terriblement disputée avec Lucile qui lui avait reproché ses chapeaux, ses courses en ville, ses leçons de piano, tout cela volé à ses sœurs. Pour une fois, Madame Favre avait pris le parti de l'aînée et déclaré qu'effectivement, Marthe avait mauvaise façon. Il faut dire que la grosse femme éperdue, enlaidie par ses sept enfants qu'on lui avait faits sans lui adresser la parole, aigrie et résignée avait peine à reconnaître pour sienne cette jeune fille qui prenait des allures. Et puis c'était la préférée du père.... Marthe avait pleuré, crié qu'elle quitterait la maison. Elle devait avoir seize ou dix-sept ans, Samuel, à peine dix. » (p. 14-15)

« Quelques semaines plus tard, Marthe avait trouvé une place de jeune fille au pair à Yverdon, chez un notaire. Et Madame Favre pleurait sans larmes, les mâchoires crispées, et répétait « Quitter à dix-sept ans la maison de son père... » » (p. 15)

« Marthe était restée quarante ans chez le notaire, enfin, dans sa famille. Elle avait élevé tous ses enfants, surtout la plus jeune qui était née longtemps après son engagement. ... La petite Lucienne l'appelait « Tante Marthe », puis, quand elle s'était mariée, à Lausanne, elle n'avait

*pu s'en séparer. Et Tante Marthe avait élevé les enfants de Lucienne, qu'elle considérait comme ses neveux et qui venaient en vacances aux Clématites. » (p. 16)*

*« Voilà que les petits-enfants du notaire d'Yverdon allaient se partager les meubles des Clématites. »(p. 16)*

*« Un jour, Marthe était revenue et avait repris tranquillement sa place aux Clématites. Les parents étaient morts, Lucile avait pris leur chambre. » (p. 17)*

*« La paix avec Lucile était faite depuis longtemps. Et Les Clématites, tranquillement, étaient entrées dans la vieillesse. » (p. 18)*

**Dans un carton, Samuel découvre une lettre, et les souvenirs reviennent...**

*« Et il ramena vers lui un grand carton à chapeaux qu'il avait descendu du placard et qui portait la mention (de la main de Marguerite) : Photographies et correspondance.*

*Dans le carton, une grande enveloppe contenait les photographies. La première qu'il en tira, c'était celle de son mariage... Alice avait vingt ans au moment de leur mariage. Orpheline, elle avait été élevée par une tante célibataire qui était le compagne de confirmation de Madame Favre et sa seule amie. Le mariage d'Alice et de Samuel n'avait jamais fait de doute. Quand il faisait son apprentissage de comptable à Yverdon, Samuel avait eu de l'amitié pour une jeune collègue avec laquelle il bavardait fréquemment. Un dimanche, il l'avait invitée à venir goûter aux Clématites, avec une de ses amies, employée dans le même bureau. L'accueil de Madame Favre avait été glacial, à peine poli ...C'est ainsi que Samuel avait appris qu'il était fiancé.*

*(p. 23)*

*Une carte de Lausanne, l'église Saint-François, une écriture inconnue : Cher Monsieur Favre, de retour à Lausanne et enfin installée dans mon nouvel appartement, je vous envoie mon adresse. Je garde un souvenir si ému de nos charmantes promenades et de nos conversations qui m'ont tant aidée dans les pénibles épreuves que j'ai traversées. J'espère que vous me ferez le plaisir de venir me rendre visite quand vous passerez par Lausanne. Je suis chez moi tous les jeudis après-midi. Paul me demande souvent de vos nouvelles. Recevez, cher Monsieur Favre, ainsi que vos chères sœurs, mes meilleures pensées. Et c'était signé : Madeleine Regamey, 3 avenue de La Harpe, Lausanne. Samuel lut avec stupéfaction l'adresse du destinataire : Monsieur Samuel Favre, Villa Les Clématites... » (p. 26)*

*Le vieil homme avait l'impression de descendre très profondément dans un trou noir au milieu de sa propre tête. Il était sûr maintenant que cette carte ne lui était jamais parvenue, mais qu'il connaissait une Madeleine Regamey, un Paul... (p. 27)*

**Sa rencontre avec Madeleine Regamey...**

*« C'était en 1938. Il l'avait vue, la première fois, rue Centrale, à deux pas de chez lui. Elle tenait un petit garçon par la main....*

*Le dimanche suivant, comme il arrivait devant l'église en donnant le bras à sa mère, il l'aperçut qui montait la rue avec son petit garçon. Quand elle arriva à sa hauteur, il souleva son chapeau...*

*Pendant le culte, Samuel tourna la tête plusieurs fois, imperceptiblement, pour tenter d'apercevoir le profil de l'inconnue qui s'était placée sur le côté, une travée derrière lui. ...*

*Quelques jours plus tard, il l'avait aperçue de nouveau en sortant de chez lui...*

*Une semaine plus tard, il avait enfin réussi à les emmener, Paul et elle, prendre ce sorbet à La Croix-Blanche. Après, comme Paul s'agitait, il avait proposé une promenade...*

*rusquement, il lui raconta sa vie, sans s'interrompre, ni la regarder en face. Il parla de la mort de Françoise, d'Alice dans sa clinique depuis bientôt quatre ans, de ses sœurs de son métier. Il lui raconta le départ de Marthe pour Yverdon quand il était petit. Et maintenant, sa solitude quotidienne, les soupers du jeudi soir, et l'espoir, de moins en moins entretenu par les médecins, de voir guérir Alice....*

*Il l'avait donc revue à la sortie du culte, le dimanche suivant. Elle dînait chez la vieille demoiselle Crausaz, et s'était autorisée de leur parenté pour suggérer à celle-ci d'inviter Samuel pour le café. Ces façons cavalières n'avaient pas plus à la vieille fille, mais elle n'avait pas osé refuser. ...*

*Heureusement Paul s'impatiait et Madeleine avait remercié pour le repas, il fallait sortir le petit qui devait prendre l'air. Mademoiselle Crausaz avait acquiescé, passant sa main rèche dans les cheveux de l'enfant. Puis, dès que le couple eût passé le coin du chemin en direction du petit ruisseau, elle saisit son chapeau et se précipita, haletante, aux Clématites. ...*

*Il n'avait plus jamais été question de Madeleine en famille. Trois dimanches encore, ils étaient allés se promener. Paul, parfois, donnait la main à Samuel. Puis, à la fin de la journée, le troisième dimanche, Madeleine avait dit :*

*-Je n'ai pas voulu attrister notre dernière promenade, Monsieur Favre. Mais nous rentrons demain à Lausanne.... Maintenant, je serai chez mon père, jusqu'à ce que je puisse m'installer dans ce nouvel appartement, s'il me convient. Mais dès que je connaîtrai avec assurance ma nouvelle adresse, je vous enverrai un petit mot. Et puis vous viendrez me voir quand vous passerez par Lausanne, n'est-ce pas ? ...*

*Les premiers dimanches furent pour Samuel des tortures inexplicables. Puis il attendit l'adresse de Madeleine. Quand la carte arriva, Lucile la mit sans rien dire dans la poche de son tablier gris. Deux jours plus tard, elle la montra à Marguerite qui la lut et murmura : « Ah mon Dieu ! ». Elles la rangèrent dans le tiroir de la table de nuit de Lucile et n'en parlèrent plus jamais. Pourquoi ne l'ont-elles pas détruite ?*

*Puis Samuel comprit, par le silence de Madeleine, que sa mère n'avait pas tort et que ses sœurs seules l'aimaient. Puis Samuel oublia tout à fait Madeleine. Puis Lucile retrouva la carte et la rangea dans le carton à chapeaux. Pourquoi ne l'a-t-elle pas détruite ?*

*Et maintenant Samuel pleure, la tête sur son bras. Il sanglote bruyamment, il mouille la manche de sa chemise, comme personne, jamais ne l'a fait aux Clématites.*

*Que vont penser les Favre, les Crausaz, les Jaccard ? » (p. 27-40)*

## **AU PORTE-BONHEUR**

*« Entre le boulanger et le charcutier, juste en face du marché des Enfants Rouges, scintillait jour et nuit le rêve de Monique : la parfumerie dont le nom brillait en lettres roses qui faisaient comme des flaques de glace à la fraise sur le trottoir quand il pleuvait : AU PORTE-BONHEUR. » (p. 47)*

*« Bien que tout le quartier appellât la parfumeuse Madame Simon, Monique, elle, dans sa tête, était sûre qu'elle s'appelait Helena Rubinstein. » (p. 47)*

## La petite Monique vit seule avec sa mère Paulette...

*« La mère de Monique était jeune. En août 44, à la Libération, elle avait vingt-et-un ans... Et puis, en septembre 1944, le père de Monique avait disparu. Un matin, il était parti à l'atelier, et on en l'avait simplement jamais revu. Paulette avait pleuré, pleuré, attendu.... Et élevé Monique. Depuis dix ans, elle se n'était pas regardée dans une glace. » (p. 49)*

## Paulette travaille à la triperie où Monique la rejoint le soir, après l'école...

*« Quand Monique sortait de l'école, à quatre heures, elle tournait la rue de Turenne et prenait la rue de Bretagne, pour aller chercher sa mère qui travaillait à côté du marché des Enfants Rouges, à la triperie. La patronne était gentille, et on laissait Monique s'installer dans l'arrière-boutique. » (p. 43)*

*« Enfin, bref, Madame Morice, veuve avec les trois filles et la triperie, avait bon cœur et pitié de Paulette, avec sa petite fille si mignonne et ce mari disparu, les hommes, ma pauvre, pour disparaître, ils sont toujours là, si on peut dire ! » (p. 45)*

## On approche de Noël lorsque Monique va visiter sa grand-mère pour chercher ses étrennes...

*« Dans le métro du retour, Monique, la main dans la poche de son duffle-coat, serrait entre ses doigts l'enveloppe dans laquelle la grand'mère avait glissé quatre billets à l'effigie de Victor Hugo. » (p. 52)*

## Elle lui parle de son projet...

*« Cette fois, Monique était plutôt contente d'aller chez Mémé, parce que c'était le dernier jeudi avant Noël et qu'elle avait son plan quand sa grand'mère lui demanderait :*

*-Alors ma biquette, qu'est-ce que tu veux cette année pour Noël ?...*

*-Mémé, cette année, je voudrais.... rien que de l'argent dans ma tirelire.*

*Mémé était surprise. La tirelire, elle la garnissait en juin, pour l'anniversaire de Monique. A Noël, il faut des paquets qu'on ouvre, c'est plus joli, à cause de l'arbre.*

*-C'est que, expliquait Monique embarrassée, je voudrais faire un beau cadeau à Maman....*

*Elle expliqua à sa grand'mère que sa maman ne mettait jamais de parfum, jamais de rouge....*

*La grand'mère en fut tout émue. Quel amour de gamine, qui pensait d'abord à sa Maman ! »*

*(p. 51)*

*« Le vendredi l'école fut interminable. Monique avait mis l'enveloppe dans la poche de son tablier et elle la tâtait sans cesse à travers l'étoffe. » (p. 52)*

*« Monique tâta une fois encore l'enveloppe dans sa poche. Une autre dame sortit du magasin et regarda Monique. La porte tintait. Monique s'avança sur le seuil et mit la main sur la poignée. » (p. 54)*

*« Le cœur de Monique battait. Elle avait posé son panier vide entre ses jambes, ôté ses moufles et ouvert son duffle-coat.....*

*Les yeux de Monique lui piquaient à cause de la chaleur, des odeurs et surtout de l'attention passionnée qu'elle mettait à tout regarder. Cette attention était si grande que ses doigts*

*s'ouvrirent et qu'elle laissa tomber l'enveloppe des deux mille francs qu'elle serrait convulsivement depuis qu'elle était entrée dans une boutique. Quand elle s'en aperçut, elle eut une émotion aussi forte que si l'enveloppe s'était envolée par la fenêtre. Mais elle la vit, là, à ses pieds, à côté du panier. » (p. 56)*

## **Mais...**

*« Au moment où Monique se relevait avec son enveloppe, Odette arrivai avec le flacon grand modèle d'Air du temps de Nina Ricci les grands oiseaux de verre dans un carton jeune. La tête de Monique heurta la main d'Odette et le flacon tomba au milieu d'une exclamation générale. » (p. 56)*

*« -Mais qu'est-ce que tu faisais là, Monique, disait Madame Simon avec étonnement, eh bien réponds ! Qu'est-ce que tu voulais ? Tu n'as pas de langue ? Un grand modèle d'Air du temps.... Eh bien, c'est ta maman qui va être contente... » (p. 57)*

## **SOMBRAS DE LIMA**

La narratrice ...

*« J'étais à Lima depuis plusieurs semaines déjà. Je ne parvenais pas -comment ai-je fait à la fin ? Il a bien fallu que je rentre, puisqu'à l'évidence, voilà plusieurs hivers que je suis ici !- je ne parvenais pas à prendre la décision de rentrer. Je savais que les choses et les gens m'attendaient en Europe, et aussi que, bientôt, je n'aurais plus d'argent. Mais c'était le mois de janvier, et, à Lima, l'été explosait de partout. » (p. 61)*

... assise avec sa cousine à la terrasse d'un café...

« Ce jour-là, il faisait magnifiquement beau, j'étais de bonne humeur, et je ne me sentais apte ni à la nostalgie, ni à la compassion. Il y a des jours comme cela où le cœur se met en congé. C'est reposant. J'avais rendez-vous avec ma cousine Sarita la sœur d'Ignacio, pour faire des courses occupation sacrée qui constituait, avec le bridge l'hiver et la plage l'été, plus des trois-quarts de la vie de a cousine Sarita ; le dernier quart étant consacré à son mari et à leurs trois enfants quelle embrassait fougueusement le matin vers 11 heures quand elle sortait de la salle de bains et qu'ils rentraient du parc avec leur gouvernante. » (p. 65-66)

« En sortant de la boutique, nos paquets à la main, Sarita était épuisée, liquidée, vannées, tu ne peux pas te rendre compte toi qui es en vacances et quand je pense que ce soir nous avons ce dîner (à propos, tu viens, hein ?) et il faut encore que je prenne un bain, pourou que Juana ne se mette pas en retard comme d'habitude, heureusement qu'Alexandre vient me coiffer à la maison... » (p. 70)

« Parfois, quand je passais la journée avec Sarita, il arrivoait que, malgré moi, mon attention s'échappât. Je l'écoutais distraitement, en regardant les hommes qui passaient, avec des arrières-pensées dragueuses. » (p. 71)

... remarque un homme étrange, d'une élégance désuète, seul à une table et en proie à toutes les nervosités de l'attente.

« Le garçon avait apporté une énorme chose crémeuse pour Sarita et un citron pressé pour moi. J'avais repéré les deux étrangers, effectivement envisageables ; j'avais gardé ma robe neuve à rayures roses et blanches ; la vie m'apparaissait passionnante, pleine de copines pour bavarder, de robes à acheter, de types à rencontrer, à séduire, à aimer, pourou d'un été éternel et d'un compte en banque inépuisable. Je crois bien que j'avais oublié que j'étais à Lima. ... Oubliée vous dis-je, oubliée Lima et ses pièges, innocente dans ma robe neuve, lorsque je vis, à quelques tables de nous, un homme étrange. » (p. 71-72)

« Mais je regardais, fascinée, l'étrange pantin désuet et solitaire. Car, bien entendu, il n'y avait personne. Personne au bord du trottoir, personne assis en face de lui pour répondre à son sourire. Ses longues mains brunes faisaient des gestes étranges, crispant les doigts, caressant le vide, dessinant du bout de l'index, doucement, comme une ligne horizontale suspendue à quelques centimètres de la table. Je compris au bout d'un moment qu'il tenait au bout des siennes des mains imaginaires, et que tout en parlant, il les caressait tendrement. Il ne voyait personne d'autre autour de lui. Et, plus étrange encore, dans ce café bourré de monde, personne ne semblait s'apercevoir de son comportement insolite. » (p. 73)

« Il y avait bien longtemps, plus de trente ans, peut-être quarante, en tout cas, elle, Sarita, l'avait toujours connu dans le quartier depuis sa naissance, Don Alfredo était un jeune homme riche de Miraflores, qui allait à la plage et qui conduisait, donc, une voiture américaine comme dans les films avec Gary Grant...

Il était fiancé « ou amoureux » avait précisé Sarita que j'aimais aussi pour ce genre de subtiles distinctions. » (p. 75)

Soudain l'homme se lève d'un bond, s'arrête sur le bord du trottoir, s'incline légèrement puis revient en paraissant accompagner une

personne invisible qu'il fait asseoir en face de lui et avec laquelle il poursuit une conversation animée...

*« La famille d'Alfredo s'était entendue avec la direction : elle versait une mensualité (« et pas rien, tu peux me croire »), et en échange on garantissait au pauvre maniaque le respect de son rêve et un verre de bière. » (p. 77)*

*« « On dit même, ajouta Sarita, qu'elle revient vraiment, et qu'il est le seul à la voir... Bien sûr, c'est des histoires pour Indiens, mais quand même... »*

*Et tandis qu'elle se taisait un moment, bizarrement impressionnée par son propre récit, y découvrant vaguement des abîmes qui la rendaient songeuse, je pensais que Lima m'avait bien eue. Les ombres m'avaient retrouvée et reprise, et je savais désormais que dans tous les lieux de cette ville-piège, du sombre Rimac à Miraflores-la-lumineuse, derrière le visage raviné de la marchande d'avocats ou dans le sourire Elizabeth Arden de ma cousine Sarita, elles me guettaient, elles m'attendaient pour me prendre par la main. » (p. 78)*

S'agit-il d'un fou, d'un maniaque, d'un illusionniste? Quelle est la clé de cette scène insolite, de ce jeu étrange... Ni fou, ni maniaque, mais amoureux, épris d'une ombre.... L'histoire de Don Alfredo n'est qu'un instant minuscule sauvé par un regard et une écriture.

*« Toujours est-il qu'un jour, il avait rendez-vous avec sa fiancée dans ce café où nous nous trouvions. Il l'avait vu venir de loin, elle traversait la place, et il s'était levé pour aller à sa rencontre. Comme elle atteignait le bord du trottoir « à deux mètres de lui », précisa Sarita qui arrivait au seul moment du récit qui lui semblât présenter quelques intérêt, une voiture « conduite par un criminel, tu te rends compte, il ne s'est même pas arrêté », rasant le trottoir à toute vitesse, renversa la jeune fille et la projeta sur la chaussée... « Tu imagines le choc pour lui », continuait Sarita, en désignant Don Alfredo qui poursuivait sa conversation hallucinée. Alors, il était devenu fou. Ses parents l'avaient envoyé aux Etats-Unis, en Angleterre, en Suisse partout. » (p. 76)*

## NOMS DE RUES

*« Un jour de ce printemps, je suis retournée à Paris... J'étais bien souvent envahie par une très forte nostalgie des rues, des gens, des bruits, des couleurs, des odeurs de ma ville. Ma ville-monstre, infernale, invivable et vivante, folle, débordante, défigurée et splendide. La nostalgie... Le désir. Paris-mes rues, mes gens, mes pauvres arbres. Paris-ma ville. Mon ventre. L'amour de Paris inexplicable et sauvage comme un amour humain. » (p. 81)*

*« Les rues de Paris... Les noms des rues de Paris.. Je les gardais en moi, au fond de mon exil, comme un vieil émigré qui ne parle plus jamais sa langue maternelle, mais qui chante à ses petits-enfants d'étranges berceuses qu'ils ne comprennent pas. Les noms de rues portent toute ma mémoire... » (p. 83)*

*« Mon enfance me serrait à la gorge. Une incroyable nostalgie pour cette petite fille en jupe écossaise et aux cheveux frisés, qui savait jouer ses peurs, m'avait envahie. C'était elle que je cherchais sans fin en scrutant les miroirs. Mais je la savais disparue à jamais. Plus de petite fille. Aucune petite fille. J'ai l'âge d'être la mère à présent. Mais j'ai brisé la chaîne. Pour ma fille, ces noms ne sont plus qu'une musique étrangère. Les hautes maisons roses de la place des Vosges dressent des façades à ses yeux décrépites.*

*De la rue de Bretagne à la rue Debeyllème, de la rue Vieille-du-Temple à la rue des Quatre-fils, de la rue des Tournelles à la rue des Rosiers, personne ne viendra plus jamais promener après moi sa mémoire centenaire.*

*J'ai trahi. » (p. 87)*

## **LA GUERRE D'ESPAGNE**

**L'histoire d'une étrange enfant, racontée par un vieillard...**

*« C'est vrai, pensa Frédéric en rejetant en arrière une mèche de cheveux gris, je n'ai pas aimé être jeune...*

*Il se mit debout avec un peu de peine. Il était bien resté une demi-heure assis sur cette souche dans l'obscurité, et les changements de position, assis, debout couché, assis, depuis le limbago de l'année dernière, lui étaient devenus malaisés. « Le problème, pensa-t-il encore tandis qu'il se massait vaguement les reins, c'est que je n'aime pas non plus être vieux! » » (p. 102)*

## Frédéric Malaucène, un étrange enfant...

« Quand Frédéric était jeune, il avait honnêtement essayé de lutter contre ce goût de la solitude et du silence, cette horreur des bruits, des odeurs et même des couleurs violentes, qui étaient, dans son milieu surtout, considérés comme une originalité à la limite du dérangement mental. Ce n'était pas que Malaucène fût misanthrope. Il se plaisait aux longues conversations que l'on tient à voix basse avec les gens qu'on aime vraiment. Il aimait les femmes que l'amour et le désir rendaient graves et silencieuses. » (p. 92)

« En ces années de sa jeunesse, Frédéric vivait seul à Paris. Son père avait été tué tout de suite, au deuxième jour de l'offensive, en août 14. Sa mère s'était retirée à Malaucène avec ce fils unique qui n'avait que douze ans. » (p. 94)

« En 1919, Madame de Malaucène était brusquement sortie de sa torpeur pour s'apercevoir que son fils, bientôt âgé de dix-sept ans, ne savait rien. Elle le mit en catastrophe chez les jésuites de Carpentras qui parvinrent à lui faire passer son bac en trois ans. » (p. 95)

## A Paris...

« Quand il eut son bac, il convainquit sa mère de le laisser partir à Paris. Il était riche et d'ailleurs bientôt majeur. Isabelle, qui le trouvait dans le fond de son cœur un peu godiche pour un garçon de vingt ans, ne se fit pas longtemps prier. En automne 1922, Frédéric de Malaucène débarqua du train d'Avignon, accueilli sur le quai par son oncle et sa tante de Mérimol. » (p. 95)

**« Paris, malgré ses efforts sincères, ne parvenait pas à le retenir, ni à lui fournir une raison de vivre. » (p. 97)**

« Il eut, enfin, sa première aventure, avec une Gigi oxygénée et glapissante que son cousin François, alarmé par ses confidences, lui jeta entre les bas. Frédéric passa la journée suivante à pleurer, enfermé chez lui. Non qu'il se sentit souillé, dégoûté ou traumatisé par l'expérience, au contraire, il était tout simplement malade de déception....

Il lui parut dès lors qu'il n'avait plus rien à attendre de la vie, qu'il en serait de même de tout ce qu'il en avait espéré. Désormais, il en était sûr, les rencontres, les paysages étrangers, les livres à venir, les œuvres fabuleuses, tout ce qu'il s'était tant réjoui de connaître, aurait l'insignifiante fadeur de ce corps plat qui sentait la poudre de riz ; tous les plaisirs rendraient le bruit mensonger des deux ou trois vagues cris qu'elle avait jetés en pensant à autre chose....

Mais son cousin François, qui venait aux nouvelles, sonna à la porte, et la haine que Frédéric éprouva en le voyant (et qu'il éprouvera encore cinquante ans plus tard, bien des années après que François fût devenu son beau-frère) le réveilla et lui remit les pieds sur terre. Il décida qu'il lui fallait vivre et faire un effort pour profiter de sa jeunesse. Il accepta d'aller danser le soir même avec une bande d'amis et se jeta dans la vie avec application. » (p. 96-97)

## Des études de droit et surtout... la rencontre avec Salvator Dali... les surréalistes

*« Quand il vint à Malaucène et qu'elle lui parla de droit et même (avec une légère rougeur) de médecine, Frédéric fut très surpris. Il n'y avait jamais pensé....*

*Mais lui, Frédéric, qui pensait rentrer bientôt et vivre à Malaucène la vie de gentilhomme vigneron dont la mort avait privé son père, quel besoin avait-il de se lancer dans des études inutiles ? Isabelle rétorqua qu'il fallait qu'un jeune homme s'occupât, se cultivât et que ce n'était pas les trois ans passés au collège Saint-Louis de Carpentras qui suffisaient comme bagage pour un honnête homme. ...*

*Cette conversation inattendue et surprenante le fatigua vite. Il cessa de discuter, s'avoua convaincu, et en octobre suivant, s'inscrivit à la faculté de droit.*

*Il allait aux cours assez régulièrement et, tous comptes faits, sans déplaisir. ..*

*Un soir, il fit la connaissance d'un étrange garçon à peu près de son âge, maigre, des yeux noirs immenses et mobiles, dans un visage mince orné d'une paire d'extravagantes moustaches filiformes. Salvator Dali était peintre, lui expliqua Jean en le présentant.» (p. 99)*

*« C'est ainsi qu'il fut présenté à un autre Espagnol, que d'ailleurs il avait déjà aperçu chez Jean Langlois, et qui faisait du cinéma. Mais Frédéric ne s'intéressait pas beaucoup au cinéma à cette époque. Les amis de Dali animaient un mouvement dont on commençait à parler beaucoup et cela amusait Frédéric, bien qu'il ne comprît rien à la poésie surréaliste, du moins celle qu'il avait lue et que les Mérindol se repassaient en pouffant de rire...*

*Par contre, mince, dansant, d'une pâleur d'ange et une canne à pommeau à la main, Louis d'Aragon le séduisit immédiatement. » (p. 100)*

## Un mariage arrangé avec la cousine Marie-Thérèse...

*« Quand Frédéric obtint sa licence en droit, sa mère organisa une grande fête à Malaucène. Frédéric avait invité Jean Langlois. Après quelques semaines de repos, les deux jeunes gens projetaient de partir pour l'Espagne, où Jean, à son tour, recevait Frédéric dans sa famille. Le lendemain de leur arrivée, débarquèrent les Mérindol au complet, l'oncle, la tante, les deux cousins Jacques et François, et la cousine Marie-Thérèse qui venait d'avoir dix-huit ans, et que la tante de Mérindol avait littéralement sortie de sa manche, comme une carte, depuis la rentrée précédente. » (p. 111)*

*« On mena donc rondement l'affaire. Quand Isabelle en parla à son fils, il ne fut pas réellement surpris. L'idée ne l'enthousiasmait pas vraiment, mais il ne trouvait aucun argument contre, et, surtout, cela semblait faire plaisir à tant de monde ! » (p. 112)*

... mais une histoire d'amour avec Olvido, une amie d'Hélène, la sœur de Jean...

*« Et il n'y pensa plus jusqu'à la première carte qu'il lui envoya de Barcelone, une semaine plus tard, le jour où la sœur de Jean, Hélène, qu'ils venaient de retrouver et qui devait faire route avec eux jusqu'à Madrid, lui eût, sur une terrasse des Ramblas, entre deux massifs de fleurs jeunes, présenté son amie Olvido.*

*Olvido... Elle parlait un peu le français et Hélène traduisait, ce qui rendait la conversation mal aisée. » (p. 113)*

« Le soir, Jean lui expliqua qu'Olvido voulait dire oublié. Ils se revirent à Madrid, et, quelques semaines plus tard, en enfouissant son visage dans ses mains où restait accroché un violent parfum de santal, Frédéric comprit qu'Olvido était, serait vraiment pour lui, et à jamais, l'oubli. » (p. 114)

« Frédéric envisagea tout, jusqu'à l'enlèvement, la fuite en Amérique du Sud sous un faux nom, où Olvido recommencerait une brillante carrière de pianiste. » (p. 116)

Et pourtant ...

« Frédéric et Maïté se marièrent à Malaucène au printemps 1929, mais ne s'y installèrent définitivement que l'année suivante quelques mois avant la naissance d'Alexandre, en juin. » (p. 117)

### Olvido ou... l'impossible Oubli

« Quand Alexandre s'approchait de lui, Frédéric fermait les yeux. Il était si bien comme ça ! La douleur dans la poitrine n'était plus si forte, et celle de sa jambe avait totalement disparu. Parfois, il entendait des voix autour de lui. Parfois, juste des bruits. La femme assise presque en permanence à côté de son lit parlait peu. Il la voyait mal entre ses cils baissées, juste une silhouette. Mais quand elle se penchait sur lui pour lui rafraîchir le front avec une serviette humide, il était envahi par l'odeur de santal de ses cheveux, il percevait l'éclat de ses anneaux d'or. Elle posa ses lèvres fraîches sur ses lèvres à lui, sèches et craquelées. Elle murmura quelques mots qu'il ne comprit pas. Il répondit :  
-Moi non plus, je ne t'oublierai jamais.  
Mais on entendit qu'une sorte de soupir, et Maïté, renversant avec fracas sa chaise de métal, se mit à crier. » (p. 121)

## L'Amour et autres contes (2002)

### **La Genèse du recueil**

« Mois après mois, l'auteur a livré au magazine ProFil Femme de courts récits nés de son propre vécu, de son sens de l'observation, des confidences des copines entre amours et chagrins, conquêtes et abandons. Sylviane Roche s'est faite *Cannibale* : « Je scrute ma propre vie, je bassine mon entourage, je mendie des suggestions, des idées, des histoires. J'utilise mes amies, mes hommes, mes enfants, je les vampirise même. »

Vingt-cinq de ces récits ont été réunis dans L'Amour et autres contes. Des récits qui collent tant à la vie qu'ils semblent former comme un roman vrai, les situations et les scènes s'enchaînant, se répondant, l'une éclairant l'autre.»

*Catherine PRÉLAZ, Générations*

## **CANNIBALE** (novembre 2001)

*« Un conte tous les mois ! C'est de la folie ! Cela tourne à l'idée fixe. Je scrute ma propre vie, je bassine mon entourage, je mendie des suggestions, des idées, des histoires. J'utilise mes amis, mes hommes, mes enfants, je les vampirise même. Je me vois, désormais, à l'affût de ce qu'ils me racontent, de ce qu'il leur arrive, de ce qui peut, à leur insu même, me fournir une matière pour le « conte psy » de PrOfiL, mon obsession. Je suis désormais rivée à ma chronique comme Sisyphe à son rocher...*

*Mes amis supporteront-ils longtemps encore la cannibale avide d'aventures fraîches que je suis devenue ? Et moi, jusqu'à quand vais-je endurer de cohabiter, au cœur même de mes émotions, avec ce double cynique qui saisit son stylo quand je voudrais tendre les bras ou sortir mon mouchoir ? » (p. 10)*

*« Et comment appelle-t-on celui qui se dévore lui-même ? Est-ce qu'il y a même un nom pour cela ? Non, décidément, cela ne peut plus durer, je ne peux plus continuer à rôder les babines retroussées, la langue pendante et les crocs acérés, à la recherche d'une proie.... Cette femme, à côté de moi, au bistrot, pourquoi regarde-t-elle tout le temps sa montre en parlant avec son fils ? Elle attend quelqu'un d'autre ? Elle a peur qu'on la voie ici ?.....Oh mais, voilà ! Ca, ça ferait une bonne histoire pour PrOfiL, voilà, je tiens mon début, vite, excuse-moi, Denise,. Il faut que je m'en aille je n'ai pas encore fait mon texte pour PrOfiL, allez ciao, à bientôt, je t'appelle... » (p. 12)*

*« C'est alors que le téléphone sonne. C'est mon amie Marianne. Elle vient de trouver une note de l'hôtel Beaulac (420 CHF la chambre double) au nom de Monsieur et Madame, dans la poche du complet bleu marine (« Tu sais celui qu'on avait acheté ensemble lui et moi à Venise ») de son mari. Tout s'écroule, sa vie est finie, elle sanglote à fendre l'âme.*

*Ouf, sauvée pour ce moi-ci !! » (p. 13)*

**C'est d'amour passé au crible du quotidien, dont nous parlent ces contes modernes.**

## **POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE** (Septembre 1998)

ou ... le mariage, difficile conciliation entre le rêve et la réalité ....

Le rêve...

*« Travailler avec l'homme qu'on aime? Joindre nos efforts pour réaliser notre ambition ? donner naissance non seulement à des enfants délicieux, mais à un projet commun ? Un rêve !.... Tu te souviens ? » (p. 15)*

« Non, je ne me rends pas compte, et toi non plus sans doute, ma pauvre chère copine qui saute sur sa chaise en parlant si fort que les gens du bistrot se retournent. Elle a vingt-cinq ans (moi aussi), elle est amoureuse, sa vie se déroule devant ses yeux éblouis, tout est arrangé pour les soixante prochaines années : On vivra ensemble. On baisera ensemble. On élèvera des enfants ensemble. On fondera notre boîte ensemble. On créera ensemble. On deviendra riches et célèbres ensemble. On sera le couple indestructible et triomphant, soudé par les passions communes. C'est fait. C'est sûr, embarquement immédiat et.... Vogue la galère ! » (p. 16)

## La réalité ...

« Les mêmes, vingt ans après. Le même bistrot, transformé en pizzeria Vesuvio. Elle et moi, transformées en dames. Elle a quarante-cinq ans (moi aussi). Trois enfants à nous deux, ce n'est pas beaucoup, mais on n'a pas tellement eu le temps de faire plus, surtout elle. Tailleur Mugler, montre Audemars-Piguet, dans le genre galérien, c'est le haut de gamme. Elle saute sur sa chaise et parle si fort que les gens du bistrot se retournent. Oui, c'est bien elle, pas d'erreur. Et son rêve ? Et bien elle l'a réalisé. Ils ont tout fait ensemble, ils l'ont fondée, cette boîte, tous les deux, avec pas un rond. Pendant dix ans, ils n'ont pratiquement pas pris de vacances. » (p. 17)

« Ils ?? Elle hoche la tête, tord sa cuillère à café : « Tu vois, c'est là le problème. J'ai été petit à petit totalement éjectée de la création. Dans notre métier, c'est celui qui crée qui a le pouvoir. Au départ, on était deux créatifs. Mais j'ai vite compris que pour François ce n'était pas possible. Et puis il y avait tous les problèmes de gestion inhérents à une boîte comme la nôtre : la comptabilité, le personnel.... François a toujours refusé de s'y intéresser. C'est comme é la maison, pur le ménage, il faut bien que quelqu'un e fasse. Et pourquoi prendre un étranger puisque j'étais là ? De toute façon, au début, on n'avait pas les moyens d'engager qui que ce soit. Alors je m'y suis mise. Du coup, je n'avais plus tellement de disponibilité pour la création. Tu vois l'engrenage. Plus la boîte se développe, et plus il y a du boulot dans le domaine de la gestion.... Alors je me suis fait piéger En douceur. » En prononçant le mot douceur, elle casse sa petite cuillère. » (p. 17-18)

« Je saute sur la question : « Tu aurais quitté François si tu ne travaillais pas avec lui ? » Elle secoue la tête, recule : « Je ne dis pas ça.... Je n'en sais rien. Mais le fait est que je me sens tout le temps prise au piège... Et puis..... Tout est là, tu vois, c'est le fric. Le problème financier. Dans un boîte, si le D.G. se tire, il se tire. Il n'est pas soumis au chantage « tu mets la boîte en péril ». Pour moi, me tirer, retirer mes 50%, c'est tuer la boîte, mettre mon mari au chômage. Tu imagines ça ? Et pour quoi faire ? aller bosser chez un confrère ? Mon ter une boîte concurrente ? C'est impossible. On est tous les deux sur la même branche, c'est comme ça...(elle baisse la tête). Le fric empoisonne la vie des couples qui travaillent ensemble.» (p.19-20)

## Le bilan alors ?....

« Un bilan ? Négatif ou positif ? C'est difficile à dire. La boîte a peut-être sauvé leur couple, finalement....

Travailler ensemble, on décide ça sans y penser, parce qu'on s'aime, et c'est un choix qui détermine toute la vie, jamais elle n'aurait imaginé cela à vingt ans... « Tu vois, cela ajoute des problèmes à la vie de couple (comme si on avait besoin d'en rajouter !), tout en rendant le couple plus difficile à rompre. C'est un paradoxe. » (p. 20)

## **LE PLAISIR DE ROMPRE** (Novembre 1998)

*« Notre époque, aussi hypocrite et menteuse que les précédentes, rassurez-vous, cultive le concept de transparence.... Peu importe ce que je fais, du moment que je le brandis à la gueule de tout le monde.... Alors, en cas de rupture, le code en vigueur exige que l'on convoque la victime, de préférence au bistrot, pour lui signifier son congé en public. Il faut avoir le courage de ses actes. Même si (surtout si) on n'en est pas très fier. Et pourtant, c'est si beau, une belle lettre de rupture ! C'est si difficile à écrire, et si révélateur. Si transparent, n'en déplaise à nos contemporains. Jamais la muflerie, l'embarras, le désinvolture, le mensonge ou la souffrance n'apparaîtront avec autant de naïve crudité que dans la lettre de rupture.*

*Et puis, elle a un autre avantage, elle ménage le temps de la réflexion. » (p. 23-24)*

*« J'ai fini ma lettre, le brouillon, raturé cinquante fois. Je la relis, je vais la recopier. Je pleure tellement que les lignes se brouillent. Mais il le faut. Ça ne peut plus durer. Je suis en train de foutre ma vie en l'air avec ce type. Le téléphone sonne... Il sera là dans vingt minutes. Juste le temps de me passer la figure sous l'eau froide et d'enlever ce ridicule T-shirt Tintin. C'est drôle. Ça fait des mois qu'il n'est pas venu comme ça, à l'improviste. On dirait qu'il a senti quelque chose. C'est de la télépathie.... Vite, je range mon bureau. La lettre, le brouillon, dans un tiroir, Je les garde, On ne sait jamais... » (p. 26)*

## **JALOUSIE (Janvier 1999)**

*« Dans le courrier, ce matin, une lettre suspecte...*

*Je décachette mon propre courrier, je vais poser le sien sur le bureau de Jules. La lettre sur la pile. Et je sors de la pièce... » (p. 28)*

*« La jalousie est un vilain défaut. D'abord, c'est bête. C'est indigne. En plus c'est inutile. A la limite, contre-productif. Oui, oui, je suis tout à fait d'accord. » (p. 28)*

*« Qu'est-ce que c'est que cette rage de connaître ce qui peut vous faire si mal ? Qu'est-ce que tu cherches au juste ? Savoir. Savoir, pour en faire quoi ? C'est ridicule. Je suis là, plantée devant ce bureau, le cœur battant, les oreilles vaguement bourdonnantes....*

*Je repose la lettre sur la pile, fais deux pas en arrière. Non. Non, je ne peux pas passer cette journée avec cette lettre qui clignote dans ma tête. Je ne peux pas.*

*La jalousie, ça vous entraîne, ça vous fait sortir de vous-même. On ne se reconnaît plus. On fait des choses terribles, on est mort de honte, après, quand on y pense. J'ai honte. J'ai honte et je vais prendre le petit coupe-papier qui est sur mon bureau. Il est très fin, juste ce qu'il faut. J'ai honte, et je glisse la lame du coupe-papier entre l'enveloppe et le rabat collé. C'est une opération très délicate. Il ne faut pas déchirer le papier. Parfois, ça se décolle tout de suite. Mais là, ça résiste. Je progresse, millimètre par millimètre...*

*La clef dans la serrure. Horreur ! ...*

*Jules entre, un peu essoufflé : « Tu es encore là ? Qu'est-ce que tu fais ? ça va ? Tu as une drôle de tête... » Jules attrape une chemise en plastique : « Tiens, je prends aussi le courrier, e lirai tout ça au bureau. »*

*La pile disparaît dans sa serviette...*

*Je ne connaîtrai jamais le secret de l'enveloppe jeune.... A moins.... A mois que je trouve enfin l'endroit où il range ses lettres... » (p. 29-31)*

## **DONNER DU TEMPS AU TEMPS (Mai 1999)**

*Un présent qui ramène les passions passées, ou quand « **le film se déroule à l'envers** »*

*« Mon amie Lucie fête son anniversaire. Un nombre avec un zéro. J'ai toujours été étonnée par l'importance que les gens attachaient à ces comptes ronds comme on dit. » (p. 33)*

*« Je voulais te dire, j'espère que ça ne t'ennuie pas, j'ai invité Robert, évidemment. » Elle marque un temps d'arrêt, me regarde, Je ne dis rien. Enhardie, elle continue : « Robert et*

*Ruth, bien sûr.... Tu comprends, je ne peux pas faire autrement, c'est quand même mon cousin germain.... »*

*Je hoche la tête avec un charmant sourire. Mais oui, mais oui, c'est tout à fait normal. Je sais bien que cette ordure est son cousin, puisque c'es elle que j'ai rencontré, l'année du bac. Le grand cousin de ma copine, dix ans de plus que nous, déjà une bagnole, déjà avocat, déjà locataire d'un appartement avec vue sur la cathédrale, déjà l'homme idéal, déjà irrésistible, déjà un vrai salaud, mais ça, j ne l'ai compris que bien des années après. Oui, ce sont des années qu'il m'a fallu pour comprendre, puis pour réagir, et enfin pour oublier. Oublier ? C'est ce que je croyais jusqu'à ce que Lucie me parle de lui. » (p. 34)*

*Dans ma tête, le film se déroule à l'envers : j'avais trente ans. Ca faisait plus de dix ans que Robert se foutait de ma gueule avec tous les jupons de la ville en me faisant le coup des amours contingentes. Moi, j'étais l'amour nécessaire, et je trouvais encore le moyen d'en être fière, avec les hommes, je n'ai jamais fait preuve de beaucoup d'intelligence...*

*Ruth , c'était la jeune fille au pair de ma sœur.... Pauvre Robert. Il allait parfois le dimanche skier à Nendaz chez ma sœur. Parfois. Puis de temps en temps. Puis souvent. Ma sœur a fini par les entendre, une nuit où elle n'arrivait pas à dormir... Elle m'a parlé de Robert et de la jeune fille au pair. (p. 35-36)*

*Marié en un tout de main, le Robert, et père de famille....*

*Tout ce que j'ai toujours été incapable d'être, cette Ruth. Blonde, sportive, solide, énergique.... Et dix ans de moins que moi. Je m'en fiche de Robert. C'est d'elle que j'ai peur... Avec tout ce sport, elle doit avoir gardé une silhouette à la Vénus de Milo. Moi j'ai pris cinq kilos il y a trois ans... » (p. 37)*

*« Je pleure sur mon lit. C'est incroyable. Des années, un mari, des enfants.... Et c'est là, ça éclate, la souffrance, l'humiliation, comme au premier jour. On n'oublie rien, dit la chanson, on n'oublie rien du tout. Surtout pas ce qui a fait notre jeunesse. On ne refait jamais sa vie. On la recouvre d'autre chose. Et il suffit parfois de peu pour que le drap se déchire. Un nom. Une image... C'est idiot. » (p. 37)*

*« Tout à coup, elle a changé de ton, baissé la voix. « Regarde qui arrive... » J'ai regardé. J'ai vu un vieux monsieur très maigre et trop bronzé, avec des cheveux blancs et rares coupés très ras. Une sorte de vieux jeune homme desséché, qui tenait par le bras une grosse dame blonde en manteau de vison. Le temps, mon Dieu, le temps !... Je m'avance vers la grosse dame blonde avec un sourire. Elle sourit aussi et me tend la main. Lucie a raison : je la trouve déjà furieusement sympathique. » (p. 38)*

## **MON PERE, CE HEROS (Août 1999)**

*ou... l'indicible amour, « Peut-être qu'on n'a pas besoin de se parler quand on s'aime ? » (p.45)*

*« Les enfants sont couchés. Voilà enfin ce moment où la journée se referme sur elle-même, où plus rien d'extérieur ne vient vous solliciter jusqu'au lendemain. Je ne suis plus la mère, la prof, l'épouse, la copine. Je ne suis plus à travers les autres. Je ferme derrière moi la porte du*

*monde. La nuit m'isole. Je vis pour moi. J'adore ce moment, surtout quand, comme ce soir, Jules est en voyage. » (p. 39)*

*« Mais aujourd'hui, il est venu, juste pour me voir ; il a fait tous ces kilomètres pour parler avec moi et nous allons enfin avoir cette immense conversation qui tourne et qui s'élabore dans ma tête depuis tant d'années... » (p. 40)*

*« Dans une autre pièce, sous la lampe, un homme aux cheveux blancs lit tranquillement. J'ai posé le plateau sur la table basse. Cet instant ressemble à un rêve que j'ai fait si souvent, ou à ces histoires que je me racontais avant de dormir quand j'étais petite. Des histoires de bonheur banal, kitsch même. Ma vision du bonheur a toujours été bêtasse, qu'est ce que vous voulez que je vous dise. Ce n'est pas intelligent, le bonheur. C'est juste doux. Doux et fragile... » (p. 41)*

*« Ca y est, je la tiens ma conversation tant rêvée, celle où je vais montrer à mon père que je suis bien sa fille, où je vais l'impressionner avec mes idées. Il va voir que je sais penser, et exprimer ce que je pense. Il sera fier de moi. » (p. 42)*

*« La conversation est finie ? Je prends le journal. Je ne veux pas me plonger dans un vrai livre. Il faut que ma lecture gade ce côté superficiel et passager que l'on peut interrompre à tout instant. Je feuillette. Je reste disponible. On ne sait jamais... » (p. 43)*

*« Peut-être qu'on n'a pas besoin de se parler quand on s'aime ? » (p.45)*

## **PIROPO** (septembre 1999)

*« Le piropo, c'est ce compliment gratuit qu'on jette à une femme qui passe, sans rien en attendre, ou alors peut-être un sourire, jute pour le plaisir de dire quelque chose de beau et de gentil, de montrer qu'on est aussi sensible aux femmes qu'indifférent à l'argent, un poète au fin fond d'un bistrot de la Biscaye, un hidalgo. » (p. 48)*

*« On se dit qu'on est agréable à regarder, qu'on a une robe qui nous va bien, qu'on ne s'est pas donné toute cette peine pour rien. » (p. 49)*

*« On peut laisser la balle tomber par terre, personne ne vous en voudra. On peut aussi la renvoyer légèrement, avec un sourire, un regard, un geste de remerciement. Mais ça n'a rien à voir avec la drague. Rien. » (p. 49)*

*« Un jour, j'ai parlé avec un indigène, propre à me renseigner sur les mœurs locales. C'était une belle fille, apparemment épanouie, qui m'a expliqué que si un homme lui adressait la parole dans la rue, elle le giflerait, qu'elle n'était pas un objet de désir mais un être humain (moi qui avais toujours cru que c'était la même chose, et que l'un impliquait l'autre...), que les hommages et les compliments débités par les hommes étaient autant de marques de mépris, bref, si j'avais bien compris, respecter une femme, c'était faire semblant de ne pas s'apercevoir de sa féminité. » (p. 50)*

*« Allez, les hommes d'ici, encore un effort ! Vos femmes sont belles et c'est l'été ! Au lieu de vous retourner, après, d'un air sournois et coupable, faites-nous un sourire en passant, lancez-nous un mot gentil... Un sourire de femme, c'est plus brillant que le soleil ! » (p. 51)*

## **UN DERNIER CONTE DE NOEL (Décembre 1999)**

*« Hiver 1943-1944 au Chambon-sur-Lignon. Nous étions un groupe d'amis ; nous nous étions promis de nous retrouver le 1<sup>er</sup> janvier de l'an 2000 à midi sur le pont du Chambon-sur-Lignon. En 1943, cela nous paraissait tellement lointain et incertain... »*

*« C'était donc l'hiver de 1943, en France, comme un long tunnel glacial et noir...*

*Mon histoire se passe dans un village des Cévennes qui est devenu célèbre depuis, parce que ses habitants en avaient fait un refuge pour les gens pourchassés par les nazis, en particulier les enfants juifs. Ce village s'appelle Le Chambon-sur-Lignon et son nom est inscrit pour toujours sur la liste des Justes.*

*Au Chambon, Léon Eyraud et sa femme dirigeaient une pension appelée Les Ombrages... Il y avait beaucoup d'enfants dans cette pension. On les appelait Dolly, Mickey, Philippe, Jacques, Michel, Francis ou Albert... » (p. 66)*

*« Alors, ce 31 décembre de 1943, ce n'était pas vraiment la fête, même pour ces enfants, ces jeunes gens qui avaient quatorze ou quinze ans et la vie devant eux. Qu'est-ce que ça veut dire, la vie devant soi, le 31 décembre 1943, quand on a porté l'étoile jaune sur son petite manteau d'enfant ? Quand on n'a pas de nouvelles de ses parents depuis deux ans ? Quand on doit, depuis des années, se cacher et mentir ? La vie devant soi quand on ne compte plus ceux qui ont disparus ? » (p. 67)*

*« Jacques était le plus âgé, il avait dix-sept ans. Les autres l'écoutaient gentiment, d'un air pas très convaincu. Dolly était amoureuse de lui depuis son arrivée. Mais lui ne s'en apercevait même pas. Il écoutait Londres et parlait politique avec Père Noël...*

*« Et non seulement on fêtera nos vingt ans, mais en plus -il s'arrêta comme pour chercher quelque chose de plus fort encore-, en plus, on verra l'an 2000 !.... Alors écoutez : je vous propose de nous retrouver ici, sur le pont du Chambon, le 1<sup>er</sup> janvier 2000. D'accord ?... à midi, dans exactement cinquante-six ans et... quelques heures. » » (p. 68-69)*

*« Et puis le temps passa et, les prédictions de Jacques se réalisèrent. Tous les pensionnaires de Monsieur Eyraud purent rentrer chez eux, même si, pour certains, ce fut pour découvrir que ces mots ne recouvraient plus que des souvenirs.*

*Et le temps passa encore.*

*Et voilà maintenant la fin de mon histoire : il y a une quinzaine de jours, sur le pont du Chambon, cinq hommes et une femme se regardaient avec surprise et hésitation.*

*« Tu es.... ? » « Et toi.... ? » Mickey seul manquait à l'appel. Et Jacques a trouvé que Dolly ne faisait pas ses soixante-dix ans...*

*Vous voyez que même au XXI<sup>ème</sup> siècle on peut encore se raconter des contes de fées qui finissent bien. » (p. 70)*

## **LE RENARD NOIR (Janvier 2000)**

### **Ou... le Temps qui passe**

*« C'est l'heure où les magasins ferment, la brasserie est bondée. J'attends mon amie Jeanne, en retard comme il se doit. Je ne sais pas pourquoi je m'obstine à être à l'heure quand j'ai rendez-vous avec elle. Peut-être parce que j'aime la voir arriver.*

*Et puis je ne m'ennuie jamais dans un bistrot plein de monde. Je regarde les gens, j'écoute leur conversation.... J'essaie de deviner qui ils sont, ce qu'ils font, quels sont leurs rapports. » (p. 71)*

*« Elle est belle, Jeanne. Elle a toujours été belle, mais maintenant elle a quelque chose en plus. Je n'irai pas jusqu'à dire que l'âge la rajeunit, mais il lui va bien. Ce n'est pas si rare que cela d'ailleurs, et je connais plusieurs femmes (et plus encore d'hommes) qui sont plus belles à quarante ans qu'à vingt. Plus installées dans leur corps. Mieux campées sur leurs jambes. Plus sûres d'elles. Fini cet air de chat écorché qu'arborent bon nombre de gamines ou, au contraire, ce visage de bébé trop nourri qu'une de mes amies appelle baby fat. »  
(p. 73)*

*« Jeanne porte un long manteau bordeaux, un chapeau cloche noir, et un magnifique renard noir autour du cou. Elle le pose sur une chaise. J'admire. « Oui il est beau, hein ? Je viens de l'acheter. » » (p. 73)*

*« Elle lève vers moi des yeux trop brillants. Des larmes ? Elle caresse le renard noir. « Tu sais ce que j'ai pensé ? Tu sais pourquoi j'aime l'hiver, maintenant ? « Je secoue la tête. Difficile de comprendre l'émotion insolite qui trouble un peu son regard. «L'hiver, maintenant, c'est ma saison, tu comprends ? C'est fini, l'été, et peut-être même l'automne. C'est vers l'hiver que je marche, tu comprends ? » » (p. 75)*

## **PIERRE** (Février 2000)

*ou... pourquoi ne pas croire « les gens qui vous disent que vous avez bien le temps. Surtout le temps d'aimer. Surtout le temps de ne pas penser aux gens que vous aimez, le temps de ne pas les voir toutes affaires cessantes, le temps de le perdre avec les innombrables indifférents obligatoires à qui on sacrifie le temps des gens qu'on aime... »  
(p. 77-78)*

« Les gens qu'on aime, on ne pense pas sans arrêt à eux. On n'a même pas toujours le temps de les voir, on a tant de choses à faire ! Les gens qu'on aime, on peut rester des semaines, des mois sans leur faire signe. Ça ne fait rien, ils sont là. Dans le monde, il y a les gens qu'on aime. Ils existent, ils respirent quelque part sur la Terre et ça nous rend l'air plus doux, sans même qu'on s'en aperçoive. Les gens qu'on aime, ça va de soi. De toute façon, nous savons qu'à chaque fois qu'on se retrouve, on reprend la conversation là où on l'avait laissée, un mois ou un an auparavant. C'est comme si on ne s'était jamais quittés. Le temps est aboli. Oui, c'est comme ça, avec les gens qu'on aime. Tout le monde vit cela, vous êtes bien d'accord avec moi ? Oui ?

Et bien vous avez tort ! Le temps n'est jamais aboli, il court, il fonce, il se précipite ! Regardez donc la petite ride, là dans le coin à gauche de la bouche, elle n'était pas là hier, le temps grignote en ricanant, et sa ruse suprême est de nous faire croire, justement, qu'il peut s'arrêter, ne serait-ce qu'un instant. Non, il ne faut jamais croire les gens qui vous disent que vous avez bien le temps. Surtout le temps d'aimer. Surtout le temps de ne pas penser aux gens que vous aimez, le temps de ne pas les voir toutes affaires cessantes, le temps de le perdre avec les innombrables indifférents obligatoires à qui on sacrifie le temps des gens qu'on aime, parce que, eux, de toute façon, ils seront toujours là. Vraiment ? Toujours ? Vous en êtes bien sûr ? » (p. 77-78)

« « Tu te rappelles le voyage à Padoue avec Pierre, c'était en quelle année déjà ? »

On ne sait même plus l'année. On a rangé ce souvenir en vrac. Sans même l'étiqueter, comme une vieillerie sans importance. Et maintenant, qu'est-ce qu'on ne donnerait pas pour mettre la main dessus et le ressortir intact, net, avec le son. Parce qu'il y a la voix des gens qu'on aime, essayez de vous la repasser par la simple force de la mémoire, la voix des gens que vous aimez, et que vous n'avez pas vus depuis longtemps. Essayez... » (p. 78)

« Une amitié qui prenait son temps, une amitié qui restait de longs mois en jachère. Une amitié qui avait la vie devant elle. Et je courais, Et il courait dans l'autre sens, les amours, les enfants, le métier, des choses parfois difficiles à comprendre, c'est la vie. On se croisait si peu désormais. Mais il respirait quelque part sur la Terre, et je ne savais même pas que cela me rendait l'air plus doux. » (p. 79)

« Où est la douceur du temps qui passe ? Où sont les longues heures à venir où nous devions immanquablement nous retrouver et reprendre la conversation de notre jeunesse, avec le calme heureux de l'apaisement ? Où est ta voix, mon ami, ta voix que je négligeais d'entendre, alors qu'il suffisait de sept touches sur le téléphone ? Comment, mais comment pouvons-nous croire que nous avons le temps ?

Alors pardonnez-moi, car aujourd'hui, il m'était absolument impossible de parler d'autre chose. Pierre est mort vendredi 18 février de l'an 2000. Il avait quarante et un ans. » (p. 80-81)

## **LE BEL AGE** (Avril 2000)

« Moi, elle commence à m'agacer. J'en ai marre des gens qui tiennent jamais le volant, des gens qui vivent leur vie comme une série de catastrophes naturelles, comme si les histoires d'amour étaient aussi impossibles à prévoir et à contrôler qu'un tremblement de terre... Non, décidément, je préfère m'occuper des vraies victimes de la vie –il n'en manque pas autour de moi- plutôt que des gourdes qui font consciencieusement leur malheur. Et j'aurais

déjà flanqué Rita gentiment à la porte s'il n'y avait pas une circonstance particulière, et qui change tout : Rita a vingt-deux ans. Eh oui, c'est une pauvre gamine, là, sur mon canapé, et qui a l'âge de ma fille. Et c'est pour cela que je l'écoute et lui verse du thé, patiemment, maternellement. » (p. 84)

« Je l'ai connue toute petite, quand ses parents habitaient notre immeuble...

Très vite, elle m'a raconté sa vie, ses secrets, et même son secret, avec un air illuminé qui m'a serré le cœur : elle était tombée amoureuse d'un de ses professeurs à l'université...

Bref, ce qui devait arriver arriva, et Rita se retrouva maîtresse, non pas titulaire, la pauvre enfant, mais auxiliaire, si on peut dire, d'un homme évidemment marié, évidemment père de famille, et qui aurait évidemment pu être son père... » (p. 85-86)

« Elle avait retrouvé un père, la malheureuse, alors qu'elle ne faisait qu'apaiser l'angoisse d'un homme que sa propre jeunesse abandonnait. » (p. 86)

« Cet affligeant mélodrame a tout de même duré presque deux ans, avec des hauts et des bas ...

Et puis voilà que le gentil papa en a eu marre, brusquement. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. J'ai l'impression que l'épouse a eu vent de quelque chose, que voulez-vous, c'est le problème des petites villes. Peut-être aussi que Rita, enhardie, a osé formuler deux ou trois exigences timides. Enfin, bref, elle a reçu sa lettre de licenciement, suivie d'un dîner embarrassé et rapide dans un restaurant bondé où tout le monde la regardait pleurer dans sa salade. » (p. 88)

« Lui, qui est rentré à la maison après ce fameux dîner, pas trop tard pour une fois. Un peu ennuyé, un peu honteux peut-être, mais tellement soulagé dans le fond....

Et le Professeur P. embrasse sa femme, allume sa pipe, se verse un cognac et soupire d'aise. On est si bien chez soi ! » (p. 89)

## **LA GITANE** (Juin 200)

« Barcelone au mois de mars...

Depuis trois jours je me laisse ainsi tranquillement vivre, sans trop m'interroger sur la suite. La suite du voyage, la suite de l'histoire...

Une petite semaine volée au temps, à la vie quotidienne, une petite semaine entre parenthèse. Je me suis appuyée contre l'épaule de Luis » (p. 91)

*« Tout à coup une très vieille femme édentée s'est mise à frapper dans ses mains, a esquissé quelques pas douloureux et quelques cris rauques d'un flamenco pitoyable. ...*

*La gitane avait surgi derrière moi, elle parlait presque à l'oreille...*

*-Je veux te dire quelque chose de spécial, quelque chose que j'ai vu dans tes yeux. ...*

*-Non merci...*

*Elle a reculé sans cesser de me regarder, elle a haussé les épaules avec une sorte de mépris ironique, et, en s'en allant, elle m'a lancé :*

*-Et tu n'as pas fini, je te le dis. Toute ta vie tu pleureras à cause des hommes !*

*-Ca suffit maintenant, a dit Luis, d'un air menaçant. Tu disparais ou j'appelle la police.»*

*(p.93-4)*

*« Il s'est levé. Je me suis levé à mon tour, surprise.*

*- Mais, attends, je viens avec toi.*

*- Non. J'ai envie de faire un tour tranquille. Ca nous fera du bien à tous les deux. Tu pourra aller laver les pieds des lépreux pendant ce temps-là si ça t'amuse. Allez, ciao, à tout à l'heure.*

*- Je l'ai regardé, interdite. Tout à coup, je ne reconnaissais rien de l'homme qui était devant moi. Sa voix et son regard, si durs, m'étaient complètement étrangers. Je n'ai rien répondu je l'ai regardé s'éloigner, et j'ai senti dans la poitrine une sorte de douleur sourde, si inattendue et brutale que j'en ai eu les larmes aux yeux... » (p. 94)*

## **SOUDAIN, L'ETE DERNIER (Septembre 200)**

*De l'amour. « Qui parle d'originalité? L'amour, ce n'est jamais original, toujours banal, sucré, collant, idiot. Et pourtant, chaque fois, stupéfiant. » (p. 102)*

*« Mais ce soir, que voulez-vous, je ne suis pas originale du tout , en rien... je dîne avec un homme dont je suis amoureuse, dont -mieux encore- je viens très récemment de tomber*

*amoureuse. Et cela explique l'émerveillement béat dans lequel me plongent, en vrac, le récit de son voyage d'affaires en Turquie, les considérations sur le fédéralisme en Europe, les chances de Sion de se maintenir en Ligue nationale A. J'acquiesce, je me torture la cervelle pour dire quelque chose d'intelligent. » (p. 102)*

*« Et c'est alors que cela arrive. Qu'encore une fois, cela m'arrive ! Quelque chose qui se produit au fond de moi, comme une lumière qui clignote, comme une alarme lointaine qui se déclenche. Comme si ma raison assoupie ouvrait brusquement les yeux. Se redressait d'un coup. Et je me vois. Je me vois, l'œil humide, la poitrine palpitante, la bouche entrouverte. Vivant image de la passion et de la bêtise. Midinette confondue devant l'Homme, ses grandes mains, sa voix de velours et son regard filtrant. Et le charme, tout à coup, se brise. Je sais brusquement avec certitude, que cet amour-là ne fera pas de vieux os. Que bientôt, très bientôt, je me demanderai avec stupéfaction comment j'ai pu consacrer des heures, des jours, des nuits surtout, à cet homme-là. En cinq minutes mon amour agonise, là, à mes pieds, tandis que la nuit est tombée. Et il me vient une nostalgie terrible devant ce moribond qui était si gai, si vivant, si sûr de lui, il y a quelques instants à peine.*

*Mais que s'est-il passé ? Pourquoi est-ce que, tout à coup, j'ai aperçu clairement la distance infinie qui me séparait de cet homme, de ce qu'il pensait, de ce qu'il était vraiment ? Pourquoi est-ce que, tout à coup, j'ai compris que cette distance était infranchissable et même, pire, destinée à se creuser chaque jour un peu plus ? Et surtout, pourquoi, comment, ai-je cessé de me plonger, de me laisser porter, de me noyer même dans le désir qu'exprimaient ses yeux clairs ? Et voilà que, brusquement, j'ai cessé de le confondre avec mon propre désir. J'ai cessé de ne faire qu'un avec cet homme, cet étranger, qui lui, évidemment, n'a rien vu, rien senti....*

*Sur le lac presque noir vient de se lever une lune énorme. » (p. 104-105)*

**TYPHON SUR SMITH AND CO** (Janvier 2001)

Ou... le Coup de foudre ?

*« Quand vous arrivez au troisième, Hélène, la secrétaire, vous annonce que votre premier rendez-vous s'est décommandé. Alors vous décidez d'aller boire un café. Ce sont des moments comme celui-ci qui décident d'une vie entière.*

*Vous arrivez près de la machine à café. A cette heure-ci, il y a souvent du monde. Et c'est là que mon histoire commence : devant la machine, l'air perplexe, il y a un homme. Juste un. Il se retourne et sourit...*

*Il vous tend ses longs doigts aux ongles carrés :*

*-Je m'appelle Jules Casanova. Je suis le nouvel adjoint de Hubert. J'ai commencé hier. En fait, vous m'avez sauvé la vie. » (p. 109-110)*

*« Et la matinée s'écoule, dans un état bizarre dont vous n'avez pas pris vraiment conscience. C'est à midi que vous commencez à entrevoir la vérité. » (p. 111)*

*« Au restaurant, Monique et Cécile vous font signe. Ouf ! Vous vous asseyez face à la porte. Impossible d'écouter ce qu'elles disent, impossible de répondre, impossible de manger. Impossible de faire autre chose que de regarder la porte. Ce qui est intéressant, c'est que vous ne comprenez rien à ce qui vous arrive. Vous qui étiez si désespérément, si obstinément, si imperturbablement tranquille dans la vie, entre la chronique de politique étrangère de 7 h. 45 et celle de politique intérieure de 8 h. 15, un shampoing tous les deux jours, Smith and Co cinq jours par semaine, et cet homme pas vraiment libre plusieurs fois par mois.» (p. 111-112)*

*« Mais voilà que le tigre du destin qui s'en est payé une sacrée tranche depuis ce matin décide tout à coup d'arrêter...Alors le tigre du destin s'étire, rentre ses griffes et sourit dans sa moustache : Jules Casanova sort de son bureau au moment où vous passez devant la porte...*

*Vous marchez côte à côte dans le couloir...Vous entrez ensemble au restaurant en riant comme des bossus....Vous vous asseyez, vos yeux se rencontrent. Un éclair déchire le ciel de la cafétéria... Vous vous connaissez depuis des heures, des semaines, des années. Et pourtant, ce n'est que le début du chemin.*

*Et dire que ce matin encore vous ne vous doutiez de rien. C'est ainsi que votre vie bascule sans prévenir, et que Jules, pour ponctuer une phrase, pose sa main sur la vôtre et la laisse un instant. » (p. 112-113)*

## **L'ÉTERNEL RETOUR (Février 2001)**

**Ou... « l'angoisse, la plus proche compagne du bonheur, sa sœur jumelle. »**

*« Mais de quel droit est-il ainsi devenu tout ? Qui l'a laissé ainsi tout envahir, prendre cette place, avoir sur sa vie cet exorbitant pouvoir du bonheur et du malheur ? Qui d'autre*

*qu'elle-même ? Comment cela s'est il fait, et, surtout, comment elle, si maligne, si avertie si pas vraiment tombée de la dernière pluie, comment a-t-elle pu ne pas se méfier, ne pas se protéger ? Elle l'a laissé entre elle totalement, absolument, comme si elle ne savait pas ce qu'elle risquait. » (p. 116)*

*« Personne depuis longtemps n'avait réussi à ébranler le tranquille équilibre de sa vie, de ses choix, de ses amours. Ses amours, elles étaient douces et calme, et l'empêchaient rarement de dormir la nuit... Et puis voilà il est venu. C'est bête, non ? Et elle a retrouvé sans hésitation le chemin de l'aliénation mentale et physique. Deux jours sans lui, et elle ne sait plus où est son corps. » (p. 117)*

*« Elle sait bien que l'angoisse est la plus proche compagne du bonheur, sa sœur jumelle. »*

## **SHAKESPEARE AND LOVE (Avril 2001)**

**Mais qu'est-ce qui suffit à l'Amour ?**

*« Elle se revit sur le quai de la gare, sur le premier échelon du marchepied, et lui, si grand qu'ainsi elle était à peine à sa hauteur...*

*Elle avait l'impression que le lien qui la retenait à cet homme était matériel, palpable, une corde ou un élastique, planté dans sa chair avec un crochet. Et l'éloignement allait le tendre, le tendre puis ensuite tirerait sur le crochet, tirerait à lui arracher la peau...*

*Presque trois heures de voyage. La tête pleine de questions, de certitudes, de souvenirs. Les cinq jours qu'elle venait de vivre, chaque instant de ces cinq jours, elle pouvait se les repasser dans tous les sens... Elle pouvait revenir en arrière, rechercher une odeur, un goût, un rire, une chanson... Ils étaient là, les morceaux de ce voyage, vécus, acquis pour toujours.... C'est cela le bonheur, se disait-elle pendant que le train roulait, l'emportait loin de cette ville, de cette histoire, de cet homme, de cette parenthèse qui se refermait lentement.*

*« Oui, c'est cela, pensa Marta, la parenthèse se ferme, et je ne souffre pas. Aucun crochet ne déchire ma chair. Peut-être s'est-il détaché, peut-être que l'élastique s'est brisé sans que je m'en aperçoive ? Peut-être que la corde n'était pas si solide que je le croyais ? Une ficelle, juste une ficelle ? » (p. 129-130)*

*« Sur la banquette du wagon, Marta se prenait à sourire. Un souvenir. Un beau souvenir, de ceux qu'on aime à caresser, à épousseter. Il cite Shakespeare. Oui, c'est un homme qui cite Shakespeare, comme ça, au débotté. Et pas seulement Shakespeare, aussi Stevenson, Emily Dickinson, Lord Byron, et que sais-je encore. Un spécialiste de la littérature anglaise. Est-ce que cela suffit, finalement, à faire un amour ? Ou plutôt, est-ce le genre d'amours qui suffisent à faire une vie ? Marta avait toujours été sensible à la littérature... » (p. 131)*

## **SEXE, MENSONGE ET GIN TONIC (Mai 2001)**

*« Vivre avec quelqu'un, aimer quelqu'un, cela donne-t-il le droit de regard sur la totalité de ses envies, de ses rencontres, sur tout ce qu'il fait, même si ça ne nous concerne pas ?... » (p. 137)*

*« Cela fait plus d'une demie-heure que Denise lui raconte ses malheurs en vidant au passage sa bouteille de gin et ses réserves de Schweppes....*

*Monique n'a pas encore réussi à comprendre les détails de ce drame, car Denise se perd dans des explications que le gin n'aide guère à éclaircir. » (p. 133)*

*« Elle me fatigue », pense Monique. Bien sûr, elle comprend son humiliation, sa rage, sa souffrance, mais elle pousse un peu tout de même.*

*Qu'elle ait peur d'être quittée, que Lucien cesse de l'aimer, lui en préfère une autre, ça oui, Monique comprend tout à fait. Mais cette réaction de pur amour-propre, je préfère le quitter avant qu'il ne me quitte, Monique a du mal à le supporter. » (p. 135)*

*« -Et alors ? Vivre avec quelqu'un, aimer quelqu'un, ça donne le droit de regard sur la totalité de ses envies, de ses rencontres, sur tout ce qu'il fait, même si ça ne nous concerne pas ?...*

*Ce que tu peux exiger de lui, c'est ce qui vous concerne quand vous êtes ensemble, votre vie commune, son attitude avec toi. Par exemple, s'il avait refusé de t'emmener à Barcelone pour y aller avec elle. Ou bien si son attitude changeait. S'il ne t'aimait plus, s'il était désagréable avec toi. Mais si tu n'avais pas trouvé cette note d'hôtel, tu te serais doutée de quelque chose ? » (p. 137)*

*« Monique aussi, elle aurait aimé que la vie soit comme les images dont on nous farcit la cervelle. Fidèle exclusif, fusionnel, l'amour toujours... Mais Monique a bien dû comprendre que c'était cela le plus grand des mensonges, et un mensonge colporté et entretenu par ceux, justement, qui n'ont que la vérité à la bouche...*

*-Tu sais bien que nous sommes tous faits de multiples facettes et de sentiments contradictoires. Comment peut-on sérieusement croire, parce qu'on a aimé quelqu'un un jour qu'on l'aimera toujours, et toujours de la même façon ? Que le reste du monde cessera d'exister pour lui (ou pour nous), et pour toujours ? Lucien t'aime, Denise, et ça fait des années qu'il te le prouve. Mais pourquoi cela fermerait-il son cœur et son corps à d'autres femmes qui ne sont pas toi et qui ne prétendent jamais l'être ? On ne peut pas empêcher (ni s'empêcher d'ailleurs) d'aimer. On n'empêche pas quelqu'un de nous quitter non plus, s'il veut le faire. Par contre, on peut l'y pousser en lui donnant l'impression que la fenêtre est cadénassée et que la seule façon d'avoir de l'air, c'est de casser la vitre... » (p. 138-139)*

*« Monique soupire. Elle se demande d'où elle tire toute cette sagesse et constate, encore une fois, que les problèmes des autres sont tout de même plus faciles à résoudre.... » (p. 140)*

## **LE CADEAU (Juin 2001)**

*Ibrahima ou.. l'impossible amour « Toute la journée, elle avait eu une impression de communions unique, d'être admise vraiment dans la vie d'Ibrahima et pour toujours. Oui, un merveilleux cadeau. C'est sans doute ça qu'on appelle un cadeau d'adieu ?... » (p. 155)*

« Pour le moment, il n'y a pas de problèmes. Mon oncle t'aime bien, a dit Ibrahima. Pour le reste, je ne sais pas... » (p. 148)

« Ibrahima a passé son enfance à Gorée, chez sa grand-mère. Il en parle souvent. Quand ils se sont rencontrés, c'est une des premières choses qu'il lui a dites.

-J'ai grandi à Gorée, tu sais, l'île au large de Dakar...

-Un jour, je t'emmènerai à Gorée.

Et elle avait compris qu'il y avait là beaucoup plus qu'un projet de voyage. » (p. 150)

« -Mais elle est à qui, cette maison ?

Il ne sait pas. Ses oncles l'ont vendue après la mort de sa grand-mère, et lui, à ce moment-là, il était déjà à Paris...

-Tu n'as jamais eu envie de racheter la maison ?

-J'y ai pensé, mais pour quoi faire ? Pour qui ? C'est fini, cette époque. Il n'y a plus rien, répète-t-il. D'ailleurs, je ne viens plus jamais à Gorée. Là, c'est à cause de toi. A cause de toi....

Il y a des moments comme ça, où on voudrait que tout s'arrête, saisir l'instant avec une pince. Le sortir de la farandole macabre qui déjà l'entraîne vers le passé, le mettre à part, l'épingler, comme un beau papillon, justement. Le fixer pour toujours pour pouvoir revenir le contempler plus tard, le revoir. N'est-ce pas ce qu'on essaye maladroitement de faire quand on prend une photo ? Elle sort son appareil.» (p. 153)

« -Tu reviendras cet été, a-t-il dit, dans trois mois à peine. » (p. 155)

« Toute la journée, elle avait eu une impression de communions unique, d'être admise vraiment dans la vie d'Ibrahima et pour toujours. Oui, un merveilleux cadeau.

C'est sans doute ça qu'on appelle un cadeau d'adieu ?... » (p. 155)

## **FIN DE PARTIE** (Octobre 2001)

« Pourtant aujourd'hui, même pas six heures, et me voilà debout, déjà douchée, habillée, assise dans la cuisine, en train d'écrire sur la table encombrée. Je voulais partir tout de suite, sans rien dire, et puis j'ai eu envie d'un café tout de même, j'avais un peu la nausée, j'ai pensé que ça me ferait u bien.

*La cuisine. Le dîner d'hier soir figé dans les assiettes. On s'est tellement disputés qu'on a oublié de débarrasser la table, comme d'habitude. » (p. 163)*

*« J'ai rallumé, et je t'ai regardé dormir....*

*Oui, je t'assure, j'ai pensé à tout cela, j'ai senti au creux de mon ventre cette petite crampe de désir (ou de tendresse, je n'ai jamais su faire la différence), j'ai failli me laisser prendre, une fois encore, à cet air doux et gentil que tu as quand tu dors. » (p. 165)*

*« Voilà. Je venais de comprendre que je ne t'aimais plus. Plus du tout, et que je ne savais même plus comment j'avais pu t'aimer. Je suis restée encore un moment -un long moment, peut-être une heure ou plus- dans le noir, immobile, assommée par cette découverte, même pas triste, juste étonnée.*

*Et puis vers six heures moins le quart, j'ai entendu passer l'autobus, j'ai pensé que je n'avais pas envie de te parler, même pas de te revoir. J'ai sauté hors du lit, sans bruit pour ne pas te réveiller, mais avec un sentiment d'urgence, presque d'allégresse. ...*

*Le jour s'est levé. Je me sauve. C'est cela, oui, je me sauve... » (p. 166)*

## **EXPLOSION**

*« Sandra, elle s'appelait Sandra et elle n'avait pas très bon caractère. Quand je l'ai rencontrée, elle travaillait au Bosphore, sur le port. Elle m'a plu tout de suite. Elle avait un petit numéro de danse, pas long, juste pour chauffer un peu. Après, elle seroit en salle. Elle avait un façon de bouger avec ses voiles bleus, quand elle dansait... » (p. 171)*

« Sandra, depuis que l'avais rencontrée, je n'étais plus le même. Je vous les détails. Après la première soirée au Bosphore, j'y suis revenu tous les soirs, pendant tout le temps qu'on a fait escale. Et puis après dix jours, on est repartis, évidemment. Mais j'étais dingue. Je ne pouvais pas me la retirer de la tête. Elle m'avait fait poireauté neuf jours. » (p. 173)

« On s'est mis ensemble. J'ai changé de boulot. Marin, c'est pas pratique quand on ne veut plus voyager. Monsieur Cerruti était un habitué du Night Club où travaillait Sandra, au Milord, un endroit nettement plus classe que l Bosphore. C'est là que je l'ai rencontré, et il m'a engagé. Homme de main. Homme de confiance.

Je pouvais pas me plaindre. Et Sandra ne travaillait plus. Au début, elle avait l'air contente. Et puis depuis quelques temps elle était devenue nerveuse. » (p. 174)

« Sandra fit arrêter le taxi au coin de la rue, à cent mètres du bistrot...

-Ca va mieux, t'es calmé ?

-Ecoute Alex, excuse-moi. J'aurais pas dû, on est d'accord. Mais je suis nerveuse, tu comprends... » (p. 177-178)

« -C'est que j'ai peur, Alex, tu comprends. Des fois, je me demande si ça va marcher, si c'est pas une connerie, si...

-Alors, tu me fais pas confiance ? Il sourit. Faut pas t'en faire, mon petit chat, tout est under control. C'est plus qu'une question de temps. Faut juste un peu de patience. Et puis bien chauffer le minable, pas qu'il nous pète entre les mains au dernier moment. Il éclata de rire. Et ça, c'est ton boulot, ma belle ! » (p. 179)

« Cerruti se foutait vraiment de ma gueule. Me faire monter à la villa toutes affaires cessantes, puis me faire poireauter plus de deux plombes sur la terrasse, pour finalement me faire dire par Joseph qu'il « n'avait plus besoin de moi », c'était quand même un peu fort de café. » (p. 184)

« Il m'avait branché sur un grand coup et il avait besoin de moi. Il n'était pas question de le laisser tomber, d'ailleurs ça n'aurait pas été prudent. Cerruti avait le bras long, et ce n'était pas du genre à se laisser planter comme ça. Et puis avec la part qui devait me revenir, tout devenait envisageable... » (p. 185)

« J'ai mis la radio. Au bout de trois kilomètres, pas plus, elle a commencé à tousser ferme et elle s'est arrêtée, juste dans le grand virage. Impossible de la faire repartir... Je l'ai poussée vingt mètres, jusqu'à un petit chemin de terre qui partait en contrebas. » (p. 185)

« Au moment où j'atteignais la route, j'ai vu arriver la voiture. J'ai commencé à faire un geste, et puis je me suis arrêté, allez savoir pourquoi. J'avais reconnu tout de suite, la BM décapotable. Cerruti conduisait. A côté de lui, j'ai vu Sandra. Elle était serrée contre lui, avec la tête penchée, comme posée sur son épaule, avec son foulard orange et bleu. Il n'allait pas vite, juste dans le virage. Elle riait. J'étais au milieu du talus à mi-pente. Bien sûr, ils ne m'ont pas vu. J'ai regardé la voiture s'en aller sans comprendre. » (p. 186)

*« Je ne savais quoi penser, ni même quelle explication je préférais. Et je ne savais même pas vers quel désastre je courais le long de cette route, comme un dingue, haletant. » (p. 187)*

*« Je n'ai rencontré personne d'autre jusqu'à la maison...*

*Elle était allongée sur le canapé, la jupe relevée jusqu'au ventre. Et lui, agenouillé devant elle.... Elle avait les yeux fermés. Au moment où je suis entré, elle les a ouverts....*

*J'ai vidé le chargeur... » (p. 188)*

*« J'ai rhabillé un peu Sandra, je lui ai rabattu sa jupe, je l'ai allongée bien sagement sur le sofa. J'ai viré l'autre ordure à l'autre bout de la pièce d'un coup de pompe. Comme ça, personne pourra rien dire sur elle. Personne. » (p. 188)*

## **MAROUSSIA VA A L'ECOLE**

**Ou... Comment enfance et politique ne font pas bon ménage**

*« Dans l'armoire, il y avait aussi la mappemonde et des livres. Une dizaine de livres. C'était la Bibliothèque de classe, en vertu d'un arrêté ministériel de 1946 stipulant que, pour*

*promouvoir la lecture chez la jeunesse, chaque classe serait désormais dotée d'une bibliothèque de prêt, contenant des ouvrages adaptés à l'âge des enfants. Malheureusement, le ministre avait oublié d'envoyer les crédits pour l'achat des livres en question.*

*Alors il n'y en avait que dix, que toutes les élèves avaient lus avant Noël.*

*Cette année-là, Mademoiselle Louisjean eut une idée. Elle proposa que chaque petite fille apportât un livre et qu'elle le prêtât à la bibliothèque pour la durée de l'année scolaire.» (p. 196)*

*« Pour Monique, le problème était plutôt dans le choix. Chez elle, il y avait des livres partout. » (p. 197)*

*« Mais le livre qu'elle préférait, c'était celui que son papa lui avait donnée cette année-là pour Noël. C'était un grand livre. Sur la couverture, on voyait une petite fille assise à un pupitre et qui écrivait avec un porte-plume transparent. Le livre s'appelait : Maroussia va à l'école. » (p. 197)*

*« Maroussia avait six ans et elle habitait Moscou, en Union Soviétique...*

*Donc, Maroussia, c'était son premier jour d'école...*

*Ensuite, c'était la vie de Maroussia chaque jour à l'école. » (197-198)*

*« A la fin du livre, le jour de la fête de l'école, on voyait Maroussia, le foulard rouge des Pionniers autour du cou, chanter de tout son cœur : « Et nous sommes fiers d'être des écoliers soviétiques, et les enfants du camarades Staline. » (p. 199)*

*« Ce fut donc Maroussia va à l'école que Monique apporta le lendemain en classe, dûment recouvert de papier d'emballage comme l'avait recommandé la maîtresse. » (p. 199)*

*« Et puis un jour, ce fut le tour d'Elizabeth Quatredeniens.*

*Le lendemain matin, Elizabeth Quatredeniens arriva en classe avec un paquet sous le bras...*

*-Mon papa vous envoie ceci...*

*La maîtresse, surprise, ouvrit le paquet. Dedans, il y avait Maroussia et une lettre...» (p. 201)*

*« A la fin de la matinée, la maîtresse retint Monique qui rangeait ses affaires :*

*-Tu donneras ce mot à ton papa ou à ta maman, Monique, n'oublie pas. » (p. 202)*

*« Quand il eut fini de lire la lettre, le papa de Monique la prit sur ses genoux.*

*Allons, Monique, ce n'est pas grave, tout à l'heure, j'irai à l'école avec toi pour parler à la maîtresse. C'est l'histoire de Maroussia qui n'a pas plu au père d'Elizabeth Quatredeniens.»*

*(p. 204)*